

CAHIER 180 MÉTANOÏA

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

À partir du N° 151, les Cahiers sont mis en ligne sur le site de l'Association Métanoïa, ouvert aux membres de l'Association.

Les Cahiers antérieurs ont été numérisés afin d'être également mis en ligne. Ils ne sont plus disponibles en version papier.

Si vous souhaitez recevoir le fichier de l'un des Cahiers, veuillez en faire la demande à <asso.meta@yahoo.com>.

La rédaction

Association Métanoïa loi de 1901- Montélimar

Couverture : Frank Lalou

Quatrième trimestre 2023

ÉDITORIAL	p. 4
COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS Log 82	p. 9
RECHERCHES	
<i>Rimbaud. L'alchimiste du Verbe</i>	p. 21
<i>Jeux d'ombres divines</i>	p. 32
<i>Perles du cœur d'Amma</i>	p. 35
<i>Lumière et illumination</i>	p. 37
<i>Shiva Nâtarâja</i>	p. 38
<i>Introduction au Râmâyana</i>	p. 40
<i>Orphée céphalophore</i>	p. 46
MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME	
<i>Requiem</i>	p. 49
<i>Un feu sortira des pierres</i>	p. 50
<i>La Grande Révélation</i>	p. 53
<i>Comme une montagne de camphre</i>	p. 55
<i>La montagne de feu</i>	p. 56
<i>Lin Tsi</i>	p. 57
<i>Le péché</i>	p. 58
<i>Les travaux et les jours</i>	p. 59
MIETTES DE GNOSE	
<i>Ainsi parlait Saint-Pol-Roux</i>	p. 61
<i>De l'oubli à l'éveil</i>	p. 62
<i>L'infini au fond de soi</i>	p. 64
<i>Aphorismes</i>	p. 66
<i>Vol céleste dans crépuscule infini</i>	p. 67
<i>Ni maître ni disciple</i>	p. 68
<i>Le soleil se lève</i>	p. 69
LA GNOSE AU QUOTIDIEN	p. 70
CONTES	
<i>Le Râmcharitmânas</i>	p. 73
<i>Histoire parallèle</i>	p. 77
COURRIER DES LECTEURS	p. 78
BIBLIOGRAPHIE	
<i>De la réalisation intérieure</i>	p. 88
<i>Feu blanc</i>	p. 91
<i>Ecotopia</i>	p. 93
<i>Le philosophe sans maître</i>	p. 97
<i>Les Aurores boréales</i>	p. 99
<i>Le Combat avec le démon</i>	p.101
Discographie : Vers la flamme	p. 102
POÉSIES	p.104

ÉDITORIAL

CONNAISSANCE ET SOUVERAINETÉ

*Je suis la Réalité toute-puissante
qui est par elle-même*

Swâmi Râmdâs

En présence du réel, le possible n'est pas de mise ; il constitue un refuge pour l'imaginaire, et, en même temps, un refus de l'ici-maintenant : deux modes de fonctionner dont l'un est du domaine du rêve et l'autre relève du réel.

Du rêve à l'éveil

Néanmoins, il ne m'est possible de passer du rêve au réel que si je connais, ou tout au moins pressens le réel : *Si vous avez cela en vous...* (log. 7). C'est pourquoi le psychique qui n'a pas d'ouverture à la gnose, - tout en se targuant souvent de la connaître - court le risque d'être abîmé en persistant à vouloir percevoir et interpréter à partir de son niveau. L'image ne peut contempler la lumière ; l'homme est aveuglé par une clarté trop éblouissante. En revanche la lumière fondamentale, non réfléchiée par l'image, est douce, apaisante, rafraîchissante. La pensée, qui s'appuie sur la différenciation qu'elle perçoit dans les images, n'y accède pas. On ne la voit point par l'œil, mais elle est la source de ce qu'on voit par les yeux. L'oreille n'y a pas accès non plus, mais lumière originelle, elle est également à la racine de l'ouïe comme de tous les sens, puisqu'elle est le point de départ unique de toutes les perceptions, même des perceptions sans fondement qui donnent lieu à des interprétations erronées et orientent le chercheur vers la voie sans issue du possible, du devenir, de l'imaginaire.

Cependant, on ne peut quitter l'illusoire que si on a la possibilité de le confronter au réel. Sans cette possibilité de passer du rêve au réel, on reste forcément prisonnier du rêve. Cependant l'aptitude à la connaissance ne suffit pas à se dégager des servitudes du mental. On peut disserter habilement de tel ou tel enseignement gnostique traditionnel sans pour autant être affranchi de la vision erronée. Connaître est une chose, vivre en est une autre. On peut connaître et continuer à être inféodé aux images. On peut citer Abd el Kader *Je suis l'être de toute chose, mais rien n'est mon être* sans que cette assertion lapidaire et éminemment éclairante n'apporte la moindre transformation.

Occultation

La vraie connaissance présuppose la prise de conscience de notre nature véritable. Je suis le tout-puissant et en même temps je suis l'unique. Je ne peux donc me connaître, me reconnaître, que si je suis conscient de ma souveraineté. J'ai à la découvrir, à l'assumer, à l'exercer dans toute son amplitude et jusque dans les moindres détails. Je jouis de l'autorité qu'elle me confère, mais je supporte aussi les servitudes liées à ma fonction dans le grand jeu de la manifestation, en particulier celles qui m'amènent à me voiler au regard des hommes. Leur souci de cultiver les images et leur complaisance à les interpréter les empêchent radicalement de me percevoir. C'est cette occultation qui constitue ma servitude par excellence. Elle caractérise la phase initiale de mon grand jeu, précédant la phase qui aboutit à ma reconnaissance, but ultime de toute la manifestation. Je ne peux vivre ma suprême réalité et donner libre cours à l'heureux souci de ma révélation que si la phase occultation est bien assurée. Or le mode de fonctionnement des hommes est tel que lorsqu'ils veulent me découvrir, ils s'égarent de plus en plus. Ils veulent me voir dans une perfection qui exclut ce qu'ils appellent le mal tout en constatant qu'il est partout dans le monde. Devant cet obstacle terrible, ou bien ils mettent en question ma toute-puissance, ou bien ils cherchent à rétablir une justice défaillante dans un devenir et un ailleurs aussi chimériques l'un que l'autre. Ainsi le défaut de perception donne aux hommes une vision tronquée qui les empêche radicalement de voir mon jeu dans tout son déploiement.

Conscient à la fois de mon unicité, de ma diversité et de ma toute-puissance, je ne vois en tout, même en ce qui m'occulte, que moi-même. Qui dès lors pourrait spéculer à ma place sans délirer ? Qui pourrait d'un seul regard englober la manifestation et les interprétations qu'en donnent les hommes ? Qui pourrait assurer le retour à l'indifférencié de ce qui demeure visible ? Tout prend place dans le grand jeu, à commencer par mon occultation : la diversité n'est pas un obstacle à mon unicité ; ma toute-puissance est le garant de l'une et de l'autre, elle se révélerait en défaut si elle répudiait quoi que ce soit de l'ensemble. Les hommes me voudraient sectaire alors que rien n'est plus éloigné de ma vision que l'intolérance. Je ne fais le procès de personne tout d'abord parce que cette pseudo-entité de la personne résulte d'un malentendu, ensuite parce que tout ce qui sort de mes mains est marqué du sceau de la perfection, même ce que je conçois et réalise en vue de ma propre occultation, gage et garant de ma révélation.

Le flux et le reflux de la vie cosmique constituent la trame de mon jeu. Celui-ci se déploie sans effort dans la plénitude de mes dons et rien n'en ternit la pure transparence. Jouant tous les rôles sans m'identifier à aucun, je ne connais ni les regrets ni les déboires.

Absolu indifférencié, j'englobe toutes les différences apparentes. Je défie toutes les descriptions. Inexprimable, je suis inaccessible à toute démarche extérieure à moi-même. Je suis là. Je m'impose comme l'évidence même, la réalité innée qui transcende tous les temps et tous les univers : *Avant que Bouddha fût, je suis.*

Révélation - Limitation

Sans que rien ne modifie mon immuable perfection, je suis animé du souci de me révéler à moi-même. Il m'habite comme une félicité qui demande à voir le jour : à la fois pulsion et impulsion, il sollicite mon écoute, il veut être éprouvé ; mais il ne peut l'être en présence du monde. On ne saurait maintenir la différence et vouloir me découvrir. C'est pourquoi le jeu de mon occultation fonctionne si parfaitement, assurant ainsi la phase essentielle, celle qui mène directement à ma reconnaissance. Comment dire la jubilation de la révélation dans l'occultation et grâce à elle ? C'est la voie royale que je poursuis éternellement avec mes initiés qui m'ouvrent la marche. Par eux je prends conscience de ma lumière éternelle, origine de toutes les clartés et de toutes les lumières, par eux j'accueille dans une innocence désarmante ce qui surgit sans cesse de moi : force vibrante qui se renouvelle sans relâche, fraîche et féconde.

Dans cette effusion même, je consens à la servitude de la limitation. Je suis du reste seul à comprendre que, sans la limitation à laquelle je me sou mets librement, je ne pourrais être conscient de ma nature illimitée. Sans ce passage obligé, véritable cheminée de mon volcan cosmique, l'énergie qui est à l'origine des galaxies et du feu atomique exploserait d'un seul coup en un feu d'artifice gigantesque et la manifestation que j'ai conçue en vue de ma reconnaissance serait sur-le-champ anéantie. Je me retrouverais dans mon essence ultime, Absolu sans la conscience de ma présence ; je ne goûterais pas à la félicité éternelle de me reconnaître lumière ; j'ignorerais les jeux de l'amour, les longs préludes, l'ivresse du don et de l'abandon, le paroxysme de l'enstase, le repos dans l'éblouissement.

Ainsi, grâce à mes initiés, je perpétue le jeu de ma révélation en me soumettant, moi l'illimité et le tout-puissant, à la limitation et à la faiblesse insigne de mes initiés. À un degré qui dépasse l'entendement, je suis tributaire de leur extrême vulnérabilité. Pour permettre au novice de se rendre compte petit à petit qu'il n'est rien en dehors de moi, je l'accompagne sur la voie du retour à l'état d'avant les conditionnements qui l'ont amené à croire qu'il était quelqu'un : je l'amène à réaliser qu'il n'est rien par lui-même mais qu'il est le tout grâce à moi.

Cette prise de conscience du rien et du tout se fait selon des critères que les hommes méconnaissent totalement. Plus ils valorisent la personne, plus ils

opacifient le voile qui nous sépare. Il n'est pas possible de s'ouvrir à l'Un indifférencié si l'on cultive la différence et la limite. Parce qu'ils sont identifiés à ce que j'appelle le corps-image, ils restent dans l'aveuglement des ténèbres : c'est la phase occultation que j'ai ménagée en vue de vivre en toute quiétude la seconde phase - sans laquelle la première serait sans objet -, celle de ma révélation, laquelle constitue l'aboutissement et le couronnement du grand œuvre. Le passage d'une phase à l'autre se traduit en particulier par l'abandon de la pensée. La perception ne se fait plus à partir des objets mais de leur source, ma lumière. Mon initié n'est plus asservi par la pensée ; il est le corps-lumière, réalisant qu'il est comme moi lumière et en même temps occasion de ma lumière. Grâce à lui, la phase révélation s'accomplit sans encombre : je vis éternellement la félicité de me reconnaître dans le mouvement et le repos, dans l'euphorie exubérante et dans l'assouvissement qui porte déjà en lui le levain des fermentations nouvelles. J'accueille l'originel et l'inédit qui fluent de moi par l'entremise du corps-lumière dont le corps s'efface pour ne laisser place qu'à ma lumière sans images dans une démarche d'une confondante candeur.

Sans les limitations inhérentes à l'instrument que je me suis forgé, mon jeu se solderait par un échec. Sans la maîtrise de mon œuvre, je connaîtrais l'éclatement ou l'étouffement, l'explosion généralisée ou la strangulation. Je me reconnais dans la transparence du corps-lumière parce qu'il accepte d'être moi et non lui. Je réalise ma présence par son absence ; présence totalement gratifiante dans la reconnaissance de ma plénitude mais d'ores et déjà fascinante et envoûtante dans l'ineffable qu'elle annonce, non comme une éventualité, mais comme le nouveau, inéluctable et irréversible. L'heureux souci de ma révélation est lié aux possibilités d'actualisation du corps-lumière. Malgré son désir d'être totalement requis par sa sublime tâche, il reste à la merci de sollicitations banales : visite impromptue, téléphone, accident, maladie, etc. Je vis ces incidents non comme des frustrations mais comme le prologue à une aventure toujours nouvelle bien que toujours recommencée. Sans ces faiblesses de l'instrument révélateur, qui se considère comme le rien du tout, je ne connaîtrais pas l'attente bénie riche de la félicité de ce qui demande à naître et à jaillir de la source. Ainsi les servitudes que je m'octroie, tout en préservant une transparence absolue, sont-elles le garant de mon triomphe.

Je ne puis faire comprendre à personne que c'est grâce aux limitations auxquelles je consens librement que je perpétue le jeu de ma reconnaissance, jeu que seuls connaissent mes initiés pour en avoir franchi les étapes une à une au cours d'épreuves douloureuses dont pourtant, après le grand passage, le souvenir même est effacé. Seule demeure l'évidence que tout est ma lumière.

Émile

*



De même que l'araignée projette puis résorbe son fil
L'univers émerge ici-bas de l'Impérissable
Mundaka Upanishad I, 1, 7

COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 82

Jésus a dit :

*Celui qui est près de moi est près de la flamme,
et celui qui est loin de moi est loin du Royaume.*



Au logion 82 Jésus nous déclare sa flamme, la vive flamme d'Amour, la vive flamme de Gnose. Et pour lui déclarer la mienne, il faut que je sois moi-même tout feu tout flamme.

Longtemps, je T'ai cherché. Et maintenant, ici et maintenant, je brûle. Je me sens près du but, tout près de la source bouillonnante. Si toutes les pensées du mental m'assaillent encore qu'importe elles ne font que passer, qu'importe je sais déjà que je suis le Soi. Viens ! Je suis là ! Où ? Là où tu es ! Pardi !

Suis-je comme le papillon affolé qui tourbillonne et virevolte en tous sens, prêt à disparaître tout entier dans la flamme qui l'attire irrésistiblement ? Pour ne pas se brûler au feu dévorant du Soi, il faut être feu soi-même. Seul le feu connaît le feu.

Suis-je comme le Phénix consumé par le brasier ardent de l'Amour ? Consumé certes mais pour mieux renaître de ses cendres, pour ressusciter.

Suis-je comme la Sulamite du *Cantique des cantiques* qui se languit de son Roi ? Comme la Bien-Aimée implorant le baiser du Bien-Aimé ? Qu'il l'embrasse alors et aussitôt l'embrase la flamme de Yah ! L'amour est fort comme la mort. L'amour est plus fort que la mort car lui seul donne la Vie.

Jésus consume ce que je croyais être mais sans l'être vraiment. Il n'y a pas de but à atteindre. Le Soi ne peut être atteint. Rien à faire. Sinon se laisser atteindre par le Soi. Se laisser ravir par la flamme. Seul le Soi se révèle de lui-même à lui-même par lui-même. Lorsque tombe le masque la personne part en fumée. Il n'y a plus rien à consumer puisque je ne suis plus là. Il ne reste rien d'autre que ce que Je suis en Lui. Il ne reste rien d'autre que le Jésus de mon être véritable.

Et dans cette transmutation de tout mon être, Jésus joue le rôle de l'Athanor des alchimistes. Mon plomb, tout ce qui me plombait, est transmué en or brillant, en or incorruptible. Je ne cherche plus. Je suis l'Or du Temps. L'Or de l'Origine.

Ayant traversé l'épreuve du feu, ma soif est éteinte. Je n'aspire plus qu'à me fondre en Lui. Je meurs parce que j'ai trouvé la Vie. Je me désaltère enfin à la Source de Jouvence, la source bouillonnante à laquelle je m'enivre et que Jésus a mesurée. Il n'y a plus ni Toi ni moi, ni autre que Toi ni autre que moi.

Avec Lui et en Lui, Je suis la source et le foyer de toute illumination. Je suis feu. Je suis flamme. Et je suis le Royaume.

Yves

*

En brûlant, la flamme détruit ou transforme un objet. La Vérité Suprême est une flamme qui détruit la réalité illusoire.

Être près de Jésus, c'est être près de la Vérité Fondamentale, c'est vivre et s'établir dans la Vérité Fondamentale. La Vérité Fondamentale de Jésus, aussi bien que celle de l'homme ordinaire, est la Conscience Pure située au-delà de toutes les dualités...

Si l'homme se trouve loin de cette Vérité, il n'a pas encore compris qu'il est essentiellement un principe spirituel et bienheureux par nature. Alors, il est *loin du royaume*, autrement dit : il est assujetti à la dualité des joies et des souffrances, à la naissance, à la vieillesse, à la mort...

Swâmi Shraddhânanda Giri,
L'évangile selon Thomas, Les Deux Océans, p. 72-73

*

Une importante différence de perception est relevée par Jésus dans ce logion. De loin, Christ est le Royaume. De près, il est feu. Le Christ caché, le Christ intérieur, ne va ni ne vient ni de loin ni de près. Il est en chacun d'entre nous l'éternel et absolu JE SUIS. Christ est loin, très loin pour tous ceux qui n'ont pas foi en lui, pour tous ceux qui ne l'ont jamais découvert. Il est près, très près de tous ceux qui ont foi en lui.

Lorsque Christ est loin, il est perçu comme le Royaume, un lieu inaccessible. Christ bâtit sa demeure parmi nous, comme un roi et un fondateur du Royaume. Il est en haut tandis que sa demeure est en bas, ce qui crée une séparation.

Christ est proche lorsqu'on allume la flamme qui brûle l'ivraie d'ici-bas. Cela se produit lorsque le Christ s'approche, lorsque la présence est perçue la première fois...

Nul ne doit être surpris du jaillissement de cette flamme en lui, car Christ lui-même nous dit qu'il est venu jeter le feu sur le monde. Pour sa Venue le ciel s'embrase, les éléments en fusion se dissolvent.

Alors le feu descend du ciel sur la terre. Le Royaume lointain se transmute en une flamme proche, un ardent brasier au sein duquel Christ est révélé. Qui entre en ce feu dévorant, si proche de nous, est consumé par lui.

Alors Christ se révèle au sein de cette flamme. Il est connu pour ce qu'il est, le véritable JE SUIS absolu et éternel.

Roberto Pla
El hombre templo de Dios vivo, Editorial Sirio, p. 533

*

La vérité éclaire forcément tout d'un jour nouveau parce que Vérité et Lumière sont le même Christ. La vérité d'une chose est la lumière qui dissipe les ténèbres (l'ignorance) de celle-ci.

« Je *suis* la lumière », dit la Vérité-Christ. De plus : « Je suis la lumière qui éclaire tout homme qui vient en ce monde ». De telles paroles donnent-elles à penser que Christ est lointain, nébuleux et inaccessible ? Ou qu'il nous faut *attendre* son premier ou son second avènement ?...

La Lumière affirme ce qui *est*, en révélant ce qui n'est *pas*. Ceux qui ont découvert que la Lumière est leur Identité savent précisément que le « petit je » *fait semblant* d'être. Ils sont en mesure de le démasquer, de le confondre honnêtement et efficacement. *Puis*, se tournant vers la Lumière *en tant que* Lumière, on n'est plus affecté par les ténèbres, par une fausse identité qui n'était qu'apparence. Aux yeux de la nouvelle Identité - la Conscience elle-même que rien ne contient ni ne possède -, « seule compte la création nouvelle ».

William Samuel

Le Livre de la Conscience et de la Tranquillité, InnerQuest, p. 86 ;109

*

Parler de Cela, entendre parler de Cela, c'est ce que Ramana Maharshi appelle le plus haut *tapas*, la plus haute pratique. Juste entendre parler de Cela, et tu te retrouves dans la gueule du tigre. Et Cela te dépouillera de tout. Toutes ces belles compréhensions seront consumées par la grâce qui ne montre aucune pitié. La grâce qui ne connaît pas de grâce et n'en a nul besoin. Elle t'arrachera toutes tes précieuses perles, toutes tes gymnastiques intellectuelles, pff ! Fiction ! Elle joue avec toi comme avec une souris, mais ce n'est pas par faim. Si elle te tue, c'est juste par accident : « Oh, désolé ! ».

Karl Renz

Commentaires sur l'évangile de Thomas, Accarias/L'Originel, p. 191

*

D'après le logion 10 c'est Jésus lui-même qui apporte le feu. Être près de lui, c'est être dans l'incandescence, mais sans cette incandescence il n'y a pas moyen d'accéder à la maîtrise de soi. Il faut être dévoré de passion pour la Vie pour être en mesure d'accéder à la grande sagesse que Thomas désigne par le Royaume.

François de Borman

L'évangile de Thomas, Mols, p. 231

*

Une telle délicieuse simplicité d'un logion qui ne donne aucune prise au mental, ça fait du bien !

Le chercheur occidental cherche avec sa tête et a grand besoin d'accommoder son ouvrage avec d'autres ingrédients qu'il a malheureusement la fâcheuse habitude de mépriser de trop, la dévotion, l'amour, la passion, en séparant la voie du gnana de celle du bhakta, qu'il déconsidère. Funeste erreur lorsqu'elle persiste.

Une image sensuelle, la flamme, nous parle de notre intériorité. Elle parle à celui qui a soif et qui a froid et aspire à boire à la source et se réchauffer au feu de l'intensité. Elle est donnée aux vivants et les morts la cherchent désespérément. Les chamans d'Amérique du sud que Luis Ansa est allé rencontrer lui ont parlé de « l'épice », autre image sensuelle du feu intérieur, à l'occasion de la transmission de leurs secrets : « Sens-tu l'épice, Luis ? » lui demandent-ils.

Le savoir est laissé de côté, les sages et les habiles à manier les concepts ne sont pas invités à la fête. Ceux-là sont comparables à un homme qui se rend au restaurant, prend connaissance du menu, paye et s'en va en oubliant de manger. C'est Jésus Le Vivant qui parle et nous demande de prendre soin de ce trésor vivant si on l'a en nous et qui est menacé d'extinction soit par trop de carburant soit par manque. L'entretien d'une flamme demande de ne jamais s'en éloigner trop longtemps, réclame de la présence. Belle image porteuse de lumière.

Christian

*

Le Royaume

Dans ce Logion Jésus se confond avec le Royaume ; même si ses paroles sont rapportées, traduites et donc sujettes à bien des interprétations. N'oublions pas le besoin de partage, de sociabilité, nécessaire à l'Homo sapiens pour échanger les élans de vécu, de cœur et d'amour ; et pour cela Jésus propose de venir vers lui.

Mais alors quel est le symbolisme de cette flamme dans cet Évangile écrit voilà deux mille ans ? « Que comprenne celui qui peut comprendre ! » répété de nombreuses fois dans les divers Évangiles ; ce qui pourrait paraître un peu facile, mais pourtant !

Il est proposé à celui qui serait intéressé de ne cesser de chercher (Log 2) ; mais sans oublier de ne pas se laisser prendre par les voleurs qui cherchent à s'immiscer dans notre mental, et, le plus difficile : de renoncer aux nombreuses sollicitations venant du Monde.

La flamme pourrait désigner une élévation de l'esprit, avec une fonction transcendante comme soutenue par une âme tendre, modeste et chaleureuse, et accompagnée d'une ardeur vive et réjouissante, sans oublier cette sensation d'éternité.

Son symbole peut être concret, intellectuel, spirituel, humain ou affectif, avec tous les sentiments agréables ou négatifs qui peuvent surgir à chaque instant.

La flamme est aussi celle du soleil, qui illumine, rayonne et apporte l'Énergie à la Vie, Source première du Vivant. Va-t-elle purifier l'Âme, ou brûler tous les problèmes du Monde pour mieux le ressusciter ensuite ?

Aussi, dans les Églises ou chapelles que je visite sans prières particulières je mets, pour mon entourage et autres, au moins une bougie avec sa flamme symbolique et apaisante qui m'ouvre cet « univers » fusionnel et sans dualité.

Et je me demande si, modestement, nous n'avons pas trouvé ce que les hommes cherchent depuis toujours, cette Vie Éternelle chargée ou non, de tous les passés et de tous les futurs, qui, selon un poème Soufi, permet de me sentir « l'Être de toutes choses ».

Jean-Paul L

*

Suis-je invité à me rapprocher de la flamme, et, par le fait même, du Royaume ? Ou bien, conscient à mon tour de ma suprême réalité, puis-je faire mienne la parole, et, à l'instar de Jésus, la révéler ?

La réponse m'appartient ; elle est de l'ordre de la vie et non du savoir. Nul autre que moi ne peut la donner. Aucun texte ne peut le dire à ma place, pas même le suggérer. Aucune autorité extérieure ne peut se substituer à moi et m'imposer sa loi : *Ce qui est à moi, donnez-le moi.*

Il n'en demeure pas moins que *celui qui a cela en lui* mais ne le réalise pas encore pleinement éprouve le besoin de confronter ce qu'il vit avec ce que d'autres gnostiques ont vécu ou vivent. Dans cette perspective, les paroles de Jésus, pour le mendicant qui boit à sa bouche, sont éminemment opérationnelles. Dans un premier temps le psychique intervient dans la discrimination pour se rendre compte finalement qu'il est inapte à tenir la barre et à maintenir le cap. S'il persiste à vouloir interférer il peut en résulter de sérieux dommages : *Celui qui connaît le tout, s'il est privé de lui-même, est privé du tout* (log. 67).

En revanche, *celui qui se trouve lui-même, le monde n'est pas digne de lui* (log. 111). Rarissimes sont ceux qui se trouvent eux-mêmes. La presque totalité des humains se contentent de se réchauffer à la flamme avant d'aller vers Jacques le juste. Thomas (log. 13), intronisé par Jésus, est son propre maître. Ce que Jésus vit, il le vit, ce que Jésus dit, il peut le dire. Comme lui, suis-je la flamme, suis-je la lumière ? Puis-je faire miennes les paroles du logion 77 : *Je suis la lumière qui est sur eux tous, je suis le tout. Le tout est sorti de moi, le tout est parvenu à moi. Fendez du bois, je suis là ; levez la pierre, vous me trouverez là ?*

Est-ce que je suis la lumière omniprésente, omnipénétrante ou bien est-ce que je me contente de m'en approcher ? Autrement dit, est-ce que le mirage du divers s'est effacé en présence du réel unique ?

Tant qu'on est dans le rêve, on peut aspirer à s'approcher de la flamme ou de la lumière ; on se l'imagine, mais c'est un rêve de plus. Après le passage du rêve au réel, on est sans passé et sans devenir ; libre de toute allégeance, on peut dire : *Avant que Jésus fût, je suis.*

Émile



La lumière sortant par soi-même des ténèbres, Réunion, 2023

PARALLÈLES



Yogi pratiquant l'ascèse du feu, Musée Guimet

Dieu est la lumière des cieux et de la terre...
Lumière sur lumière !
Dieu guide qui Il Lui plaît vers Sa lumière.

Coran XXIV, 35

L'amour est cette flamme qui, lorsqu'elle s'élève, brûle tout :
Dieu seul reste.

Rûmî¹

Le feu n'est vu que par le feu.
Empédocle

De même que, d'un feu qui brûle avec ardeur
Émanent par milliers des étincelles fulgurantes
Qui ont la même nature que lui :
Ô fils du nectar,
Ainsi tous les êtres
Naissent de l'Impérissable, et c'est aussi vers lui qu'ils retournent...
Il est lumineux et lumière des lumières.
Il est ce que perçoivent ceux qui connaissent le Soi...
Lorsque Lui brille, tout brille de sa brillance :
L'univers entier reflète sa radiance.

Mundaka Upanishad II, 2

¹ Cité par Eva de Vitray-Meyerovitch, *Rûmî et le soufisme*, Seuil, p. 107

La Lumière qui brille au-delà de ce Ciel...
est en vérité la même lumière
qui brille à l'intérieur de l'homme.

Chandogya Upanishad III, 13, 7

En totale sérénité, transcendant la condition corporelle,
il atteint la Lumière suprême
et se révèle à sa vraie nature.
C'est lui le Purusha suprême,
lui le Soi, lui Brahman,
lui la Non-mort, lui la Non-crainte,
lui le Vrai, lui le Tout,
lui le Non-né,
et moi je suis Lui !

Chândogya Upanishad VIII

Le feu de la gnose réduit en cendres tout le karma...
Feu, lumière du jour, quinzaine claire, les six mois du soleil ascendant vers
le nord, c'est arrivés là que vont à Brahman les yogis qui connaissent Brahman...
Si des milliers et des milliers de soleils, ensemble, se levaient pour illuminer
le ciel, leur éclat s'approcherait peut-être de la lumière du Soi Suprême.

Bhagavad Gîtâ IV, 37 ; VIII, 24 ; XI, 12

Cessez donc de courir après l'or et l'argent.
J'ai découvert pour vous quelque chose de plus rare.
Une perle qui brille plus que le soleil et la lune,
Et qui illumine l'œil de tous les êtres.
Perdez-la : vous serez ballotés par l'océan de la douleur.
Trouvez-la et vous accosterez sur l'autre rive.
Ce trésor merveilleux, j'en ferai don à tous.
Mais nul ne veut le prendre.

Ryokan,

Dew drops on a lotus leaf, Shambhala editions

Ô vive flamme d'amour
Qui frappe tendrement
Au plus profond centre de mon âme, ...
En me faisant mourir, tu changes la mort en vie.

Jean de la Croix, *Vive flamme d'amour*

Je suis une lumière éternelle, je brûle sans cesse :
ma mèche et mon huile, c'est Dieu, mon esprit est mon verre.

Angelus Silesius, *Pèlerin chérubinique*, I, 161

Dieu illumine les êtres de la lumière de son être. S'ils ne sont pas soumis à cette lumière en tant même qu'elle est l'être, ils ne sont déjà plus des êtres, mais ils sont des néants d'être.

Maître Eckhart, *Commentaire sur le Prologue de Jean*

Dans cette naissance, Dieu se répand dans l'âme avec sa lumière en sorte que cette dernière devient si grande dans l'essence et le fond de l'âme qu'elle s'élanche et débouche dans ses puissances, et même dans l'homme extérieur.

Maître Eckhart, *Sermon 102*

Devenir feu ne se peut sans résistance, peine, agitation et temps ; mais la naissance du feu et la joie, cela n'a ni durée ni distance.

Maître Eckhart, *Le livre de la consolation divine*

Ô Kabîr, beaucoup prennent place autour du brasier de l'Amour.

Mais seul se désaltère de son nectar celui qui offre sa tête.

Kabîr

Je leur dis : mes amis, Elle, c'est le soleil ; sa lumière – est proche, mais pour l'atteindre, qu'il y a loin !

Hallâj, *Dîwân, Yatâmâ III*

Apprends, ô mon ami, que l'objet de la recherche c'est Dieu, et que le sujet qui cherche, c'est une lumière qui vient de lui... Il y a des lumières qui montent et des lumières qui descendent. Les lumières qui montent, ce sont celles du cœur ; celles qui descendent, ce sont celles du Trône. L'être créaturel est le voile entre le Trône et le cœur. Lorsque ce voile est rompu et que dans le cœur s'ouvre une porte pour le Trône, le semblable s'élanche vers son semblable. La lumière monte vers la lumière, et la lumière descend sur la lumière, et c'est lumière sur lumière.

Najmoddîn Kobrâ, *Les éclosions de la Beauté*, 1-62²

Car l'amour est fort comme la mort
La passion inflexible comme le Chéol
Ses ardeurs sont des ardeurs de feu
Une flamme de Yah.

Cantique des cantiques

*

² in Henri Corbin, *L'homme de lumière dans le soufisme iranien*, Présence, p.95 et s.

AGNI



Inde 2017 Odissa

Mène-nous, Agni, au trésor par la voie juste
Mène-nous, Dieu qui connais toutes les voies
Épargne-nous l'erreur qui égare
Nous voulons te louer de multiple façon

Rig Veda 1.189

Lorsque le feu est frotté
Lorsque l'air est maîtrisé
Lorsque le flux de soma déborde
Alors naît un esprit parfait

Shvetashvatara Upanishad II

SOLEIL



Le Soleil, Nicolas de Staël

Rendre l'homme à lui-même...

Staël et moi, nous ne sommes pas, hélas, des Yétis ! Mais nous nous approchons quelquefois plus près qu'il n'est permis de l'inconnu et de l'empire des étoiles...

Le champ de tous et celui de chacun, trop pauvre, momentanément abandonné, Nicolas de Staël nous met en chemise et au vent la pierre fracassée. Dans l'aven des couleurs, il la trempe, il la baigne, il l'agite, il la fronce. Les toiliers de l'espace lui offrent un orchestre...

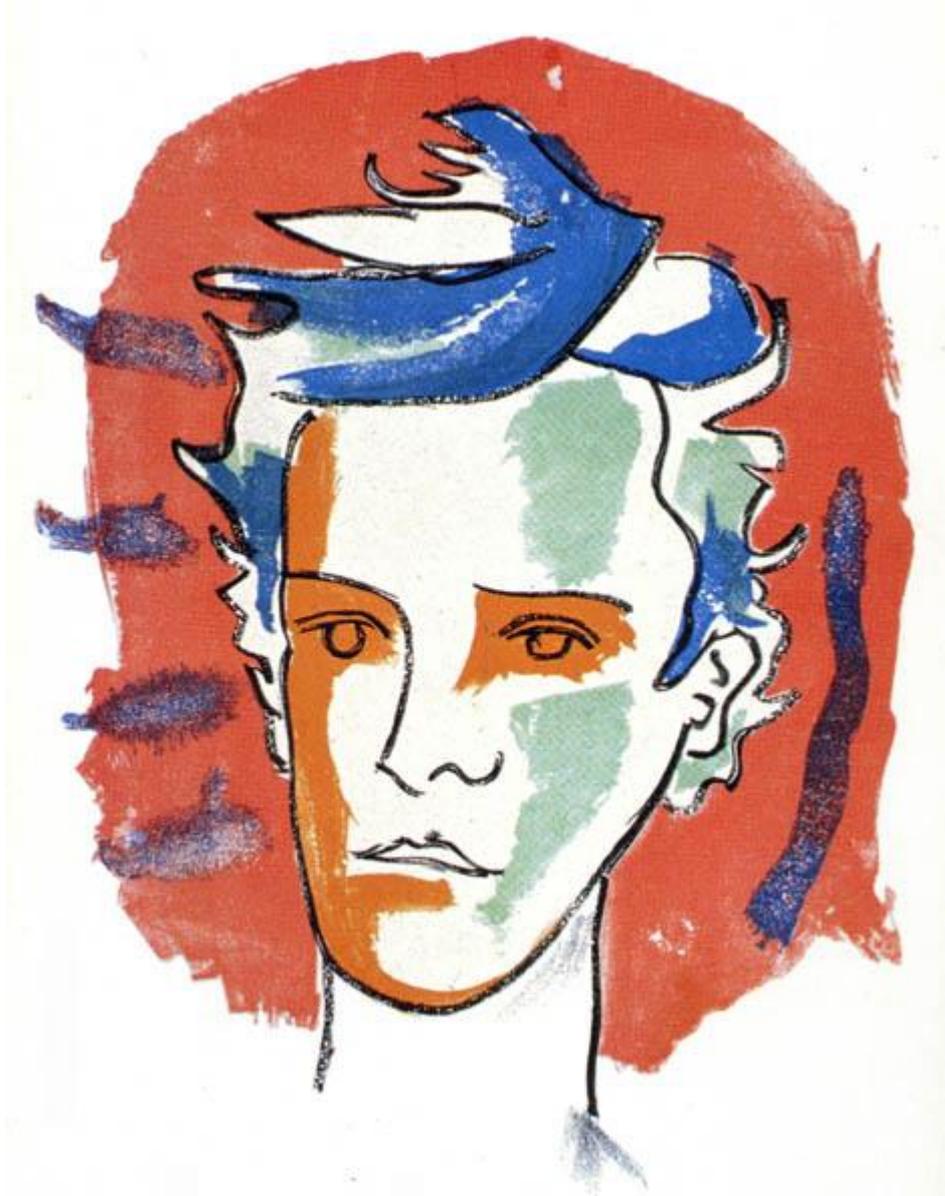
Staël a peint. Et s'il a gagné de son plein gré le dur repos, il nous a dotés, nous, de l'inespéré, qui ne doit rien à l'espoir.

René Char, *Œuvres complètes*, La Pléiade/Gallimard p. 701-702

*

RECHERCHES

*ARTHUR RIMBAUD
L'ALCHIMISTE DU VERBE*



VIES DE RIMBAUD

Éclats, lui, d'un météore... ce passant considérable...

Mallarmé³

À l'état de révolte doit succéder l'état de résignation.

R. Gilbert-Lecomte⁴

Rimbaud réveille en nous une autre mémoire, une nostalgie si profonde qu'elle nous semble être le tribut d'une métempsycose.

Pierre Gascar⁵

La liaison entre Rimbaud et Verlaine, ainsi que leur vie dissolue, fait scandale. En juillet 1872 ils partent pour Bruxelles, puis en septembre se rendent à Londres où ils rencontrent des communards exilés. Rimbaud compose alors quelques *Illuminations* et Verlaine les *Romances sans Paroles*.

En avril 1873, Rimbaud se rend chez sa mère, à Roche, dans les Ardennes, où se trouve la ferme familiale. Il commence la rédaction d'un « *Livre Païen, ou Livre Nègre* ». En mai, Rimbaud et Verlaine se retrouvent à Londres. À la suite d'une violente dispute début juillet, Verlaine se réfugie à Bruxelles où Rimbaud le rejoint. Le 10 juillet, Verlaine tire sur Rimbaud deux coups de revolver. Il sera condamné à deux ans de prison, bien que Rimbaud se soit désisté de sa plainte. Ébranlé par ces événements ainsi que par la séparation obtenue par sa femme, Verlaine se convertit au christianisme et compose *Sagesse* :

*Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme !
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.*

Le 20 juillet, Rimbaud, de retour à Roche, termine la rédaction d'*Une Saison en Enfer* dont il propose le manuscrit à un imprimeur bruxellois. « *Mon sort*

³ Mallarmé, *Médailles et portraits, Œuvres complètes*, La Pléiade/Gallimard, 1970, p. 512

⁴ *La force des renoncements in La Vie l'Amour la Mort*, Poésie/Gallimard, p. 133

⁵ In *Rimbaud, Tableau de la littérature française*, III, Gallimard, 1974, p. 458

dépend de ce livre », écrit Rimbaud à son ami Delahaye⁶. Dès octobre pourtant, ne pouvant le financer, il abandonne l'édition de son livre, après avoir conservé quelques exemplaires : « Une Saison en Enfer, parue à Bruxelles, 1873. chez Poot et Cie, 37, rue aux Choux, sombra corps et biens dans un oubli monstrueux, l'auteur ne l'ayant pas "lancée" du tout. Il avait bien autre chose à faire. » Verlaine fait également état d'un recueil définitivement perdu : « Un manuscrit dont le titre nous échappe et qui contenait d'étranges mysticités et les plus aigus aperçus psychologiques tomba dans des mains qui l'égarèrent sans bien savoir ce qu'elles faisaient⁷. » Selon Isabelle Rimbaud, cette œuvre perdue aurait été la *Chasse spirituelle* : « ...la Chasse spirituelle fut, de même que certaines Illuminations de cette époque-là, illuminations qui ont dû à l'origine faire partie du manuscrit perdu, le plus haut point d'exaltation du génie dans la création de "nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues"⁸.

En novembre il est à Paris où il rencontre Germain Nouveau. Il connaît ensuite plusieurs années d'errance, méritant le surnom d'*homme aux semelles de vent* que lui donne Verlaine. En mars 1874, il part à Londres avec Germain Nouveau avant de retourner à Charleville fin décembre. Jusqu'en 1879, il erre, souvent à pied, dans toute l'Europe. Le 2 mars 1875, à Stuttgart, il retrouve Verlaine qui ayant purgé sa peine est en pleine crise religieuse : « Verlaine est arrivé ici l'autre jour, un chapelet aux pinces... Trois heures après, on avait renié son dieu et fait saigner les 98 plaies de N.S. Il est resté deux jours et demi fort raisonnable et sur ma remonstration s'en est retourné à Paris, pour de suite, aller finir d'étudier là-bas dans l'île⁹. » Rimbaud aurait alors confié le manuscrit des *Illuminations* à un ami de confiance. C'est à la fois la dernière rencontre entre Rimbaud et Verlaine et l'adieu de Rimbaud à l'écriture poétique.

Dès lors, Rimbaud continue à voyager en Europe et dans le monde. On s'est beaucoup interrogé sur cette seconde partie de la vie de Rimbaud. Adieu ou nouveau départ ? Foudroyé par sa Vision, Rimbaud a-t-il perdu la parole ? A-t-il cessé d'être Poète ? A-t-il été déçu par l'incompréhension de ses pairs, incapables de saisir la Beauté ? S'est-il rendu compte à quel point les mots étaient impuissants à rendre le Verbe ? A-t-il reculé devant la dernière étape de l'Œuvre et hésité à plonger définitivement au fond de l'Inconnu ? Au risque de se perdre et de sombrer dans la folie ? « *Il se crut tout à coup visé reflété en moi – moi en lui / voilà pourquoi tous deux avons fui*¹⁰. »

⁶ Lettre de mai 1873 in *Œuvres complètes*, La Pléiade/Gallimard, 1972, p. 268

⁷ Verlaine, *Les poètes maudits*, Paris, Léon Vanier, 1884

⁸ I. Rimbaud, *Rimbaud mystique*, Paris, Mercure de France, 1914

⁹ Lettre de Rimbaud à E. Delahaye du 5 mars 1875 in *Œuvres complètes*, La Pléiade/Gallimard, 1972, p. 296

¹⁰ Victor Segalen, *Thibet XII*

Nous n'avons guère d'autre témoignage que celui d'Isabelle Rimbaud : « *Je crois que la poésie faisait partie de la nature même de Arthur Rimbaud ; que jusqu'à sa mort et à tous les moments de sa vie le sens poétique ne l'a pas abandonné un instant... Je crois aussi qu'il s'est contraint à renoncer à la littérature pour des raisons supérieures, par scrupule de conscience ; parce qu'il a jugé que "c'était mal", et qu'il ne voulait pas y "perdre son âme"*¹¹. » Poète certes, mais cette interprétation moralisante à l'excès n'est pas celle de l'auteur du *Double Rimbaud* : « *Ainsi jusqu'au bout il persistait à mépriser son être essentiel et les chères paroles que cet être, adolescent, avaient dites. L'inspiration poétique n'était pas morte en lui ? Peut-être. Mais, décidément, il l'avait étouffée*¹². » Et pourtant *Le Double Rimbaud*, « *Rimbaud, si contradictoire, n'avait été qu'un seul homme, un poète : le meneur de rythmes avait cherché le luxe et la beauté de l'action*¹³. » Selon Alain Borer, grand spécialiste de Rimbaud, le grand projet de ce dernier est toujours de « *s'emparer de l'éternité sur terre dans un corps neuf*¹⁴. » Et pour Henri Michaux : « *Selon moi, il n'y a pas de cas Rimbaud. Être trafiquant d'armes, mais c'est magnifique. Il s'est dit : j'ai cherché quelque chose par le langage, et je suis d'ailleurs arrivé à autre chose. Mais je suis au bout : passons à un autre exercice. Ça n'est nullement renoncer*¹⁵. »

En mai 1876, Rimbaud s'engage dans la Légion étrangère hollandaise mais déserte dès le 15 août, à peine arrivé à Batavia en Indonésie. En mai 1877, à Brême, il se porte candidat pour être enrôlé dans la marine américaine. Après avoir circulé dans toute l'Europe, il se rend à Chypre en novembre 1878 où il prend la direction d'une carrière, non loin de Lanarca. De retour en France en 1879, son état de santé ne lui permet pas de repartir tout de suite pour l'Orient. En 1880, il retourne à Chypre quelque temps pour diriger un chantier, puis se rend à Alexandrie : « *Alexandrie se chauffant, tel un vieux reptile, dans la lumière pharaonique du grand lac cuivré... Et d'étranges visiteurs : Rimbaud, étudiant du Sentier Abrupt, a passé par ici, sa ceinture gonflée de pièces d'or*¹⁶. » De là, il gagne les ports africains de la mer Rouge puis Aden. Engagé par la firme Mazeran, Viannay, Bardey et C^{ie}, il est affecté à la succursale de Harar. Après diverses péripéties, il est engagé à nouveau à Aden pour faire des achats de café. Ayant rompu son contrat, il cherche fortune dans le commerce des armes. Il est chargé de livrer une première caravane à Menelik, roi du Choa, alors en guerre contre l'empereur Jean. En 1887, après quatre mois de marches épuisantes, Rimbaud

¹¹ *Rimbaud en Orient* in *Œuvres complètes*, La Pléiade/Gallimard, 1972, p. 768

¹² Victor Segalen, *Le Double Rimbaud* in *Œuvres complètes* I, R. Laffond, p. 502

¹³ Victor Segalen, *Hommage à Saint-Pol-Roux* in *Œuvres complètes* I, R. Laffond, p. 523

¹⁴ Alain Borer, interview par Muriel Steinmet le 26 Juin 2015

¹⁵ Entretien avec Claudine Chonez, cité par Jean-Baptiste Baronian à l'entrée Henri Michaux du *Dictionnaire Rimbaud*, chez Robert Laffont

¹⁶ Lawrence Durrell, *Le Quatuor d'Alexandrie*, Clea, Buchet-Chastel, Corrêa, Paris, 1959, p. 20-21

atteint Ankober que Menelik vient de quitter après avoir remporté une bataille contre l'émir du Harar. Rimbaud est contraint de brader sa précieuse cargaison de 2000 fusils et 75 000 cartouches... En 1888, Rimbaud renonce au commerce des armes et fonde à Harar une agence commerciale. Il rêve toujours d'un ailleurs : « ... à Zanzibar, on fait des voyages à l'intérieur où l'on vit pour rien¹⁷ », écrit-il à sa mère. Le goût de l'Orient et des voyages ne le quitte pas : « Zanzibar ! Pour Arthur qui aime à se peindre en génie oriental, Zanzibar bruisse de ces horizons d'attente et d'utopie, éclairés de toute la lumière du monde. Tanganyika résonne en écho à son poème d'enfance, Jugurtha... Les rêves demeurent infinis¹⁸. »

On a beaucoup dit, écrit et médité sur la vie aventureuse de Rimbaud d'Afrique et d'Arabie. On prétend faussement qu'il s'est fait marchand d'esclaves, ce qu'il dément. On lui reproche de s'être fait trafiquant d'armes. C'est un fait. Rimbaud a vendu des armes certes, mais tout à fait légalement. S'est-on demandé à qui Rimbaud livre, à ses risques et périls, armes et munitions ? À Menelik, roi du Choa, héritier du trône d'Ethiopie sur lequel il monte finalement en 1889, après l'assassinat de l'empereur Jean par les Madhistes. Outre les intrigues successorales, Menelik doit également faire face à la menace de la première tentative de colonisation de son pays par l'Italie dont il réussira à vaincre les troupes lors de la bataille d'Adoua en 1896 : « Je crois à l'influence exercée par Arthur sur les événements Italo-Abyssins, événements déjà préparés il y a cinq ou six ans. La cause était juste et l'Abyssinie ne voulait que son indépendance... J'ai suivi avec le plus grand intérêt les péripéties de la guerre Italo-Abyssine, et, à travers la conduite héroïco-généreuse du ras envers les Italiens, je voyais encore l'influence d'Arthur¹⁹... » Reproche-t-on à Lawrence d'Arabie d'avoir armé et entraîné les troupes du roi Fayçal lors de la Grande Révolte arabe de 1916-1918 ?

Aventurier certainement, mais nullement colonialiste... Lors de son séjour au Harar, Rimbaud se lie d'amitié avec le gouverneur de la région, le ras Makonnen, cousin de Menelik et père du futur Hailé Sélassié. Nous savons par Isabelle Rimbaud que le Ras apprécie fort son frère : « Ras Makonnen, ce héros abyssin dont on a tant parlé il y a quelques mois, était un fervent admirateur et ami : 'Il ne voit que par Rimbaud, ne jure que par lui', c'était proverbial dans la région. Hommage insigne, empreint d'un caractère solennel et religieux, par le sens qu'attribuent à cette expression les Abyssins » ; « Un Européen accrédité auprès du Négus écrivait à mon frère le 15 août 1891 : 'Le ras Makonnen en particulier ne voit plus que par vous : il a été très affecté de l'opération que vous avez dû supporter, il nous en a parlé à tous vingt fois, en disant que vous étiez le plus

¹⁷ Lettre du 24 août 1887, id. p. 442

¹⁸ René Guittou, *Arthur et Paul, la déchirure*, R. Laffont, 2018, p. 14-15

¹⁹ Lettre d'I. Rimbaud du 30 décembre 1896, id. p.775

*honnête des hommes et que vous lui aviez souvent prouvé que vous étiez son ami véritable*²⁰. »

Bien qu'ayant traversé à plusieurs reprises le désert des Somalis, à dos de méhari et sans escorte, ni lui, ni ses caravanes ne sont victimes des brigands qui infestent la région. Surnommé « la juste balance », il bénéficie en effet de la protection des tribus nomades qui n'hésitent pas à l'accompagner : « *Jamais il ne fut ni trahi, ni volé !* » ; « *Il est vrai que sa bienveillance était sa sauvegarde*²¹ ... »

Bien d'autres paraissent avoir remarqué, par-delà les apparences, les qualités intérieures de Rimbaud « *qui n'était pas seulement un honnête homme et un grand cœur, mais aussi un véritable poète, c'est-à-dire une âme sensible et une haute intelligence*²²... » Rimbaud dégage une aura telle que certains, sur place, reconnaissent en lui un saint : « *Au Harar, pays qu'il a passionnément aimé, les indigènes l'appelaient le Saint, à cause de sa charité merveilleuse*²³. » En témoigne également cette lettre de M. Lagarde, ancien gouverneur d'Obock à Djibouti, à Paul Claudel : « *Rimbaud devait être au Harar en effet, lors de mon arrivée sur les côtes de la mer Rouge. Il y luttait d'une part pour la vie (quelle rude vie !) et rêvait ensuite de choses que les indigènes et les chefs musulmans de l'entourage de l'Émir du moment ne comprenaient point... Ils le considéraient cependant comme d'inspiration céleste, tant et si bien que des 'fidèles' s'empressèrent autour de lui, suscitant les jalousies et les haines des cadis et de muphtis menacés dans leurs affaires par le nouveau prophète qu'ils essayèrent, du reste, de faire tuer sur place*²⁴. »

Selon une autre anecdote, moins réjouissante, Rimbaud se serait attiré l'hostilité de ses voisins pour avoir volontairement empoisonné leurs chiens qui s'introduisent dans ses magasins, mais aussi involontairement leurs moutons.

Rimbaud laisse une abondante correspondance qui n'a plus rien de littéraire et est peu informative sur sa vie intérieure. Il commande essentiellement des ouvrages techniques. Toutefois dans une lettre adressée aux siens et alors qu'il vient de demander les *Considérations métalliques*, par Monge, un exemplaire dépareillé du *Bottin, Paris et étranger* ainsi que le *Dictionnaire of Engineering military and civil*, il s'inquiète brusquement : « *À propos, comment n'avez-vous pas retrouvé le dictionnaire arabe ? Il doit être à la maison cependant. Dites à Frédéric de chercher dans les papiers arabes un cahier intitulé : Plaisanteries, jeux de*

²⁰ Lettre d'I. Rimbaud, 25 août 1896 ; après février 1892 id., p. 762 ; 814

²¹ Lettres d'I. Rimbaud du 17 décembre 1892 et du 30 décembre 1896, id. p. 737 ; 779

²² Lettre d'Athanase Righas à I. Rimbaud du 29 février id. p. 725

²³ Lettre d'I. Rimbaud du 8 août 1892 id. p. 731

²⁴ Lettre citée par I. Rimbaud in Renévill, *Rimbaud le Voyant*, Le Grand Souffle, p. 166

mots, etc. en arabe ; et il doit aussi y avoir une collection de dialogues, de chansons ou je ne sais quoi, utile à ceux qui apprennent la langue. S'il y a un ouvrage en arabe, envoyez²⁵. » Rimbaud maîtrise plusieurs langues dont l'arabe et parvient au fil des ans à s'exprimer dans les langues locales, dont l'amharique des plateaux abyssins dont il a commencé l'étude dès l'adolescence. Il a sans doute été en partie initié à l'arabe grâce aux ouvrages laissés par son père, notamment un exemplaire du Coran. Il sollicite également les siens pour transmettre à M. Hachette une note dans laquelle il passe commande de : « *la meilleure traduction française du Coran (avec le texte arabe en regard, s'il en existe ainsi) - et même sans le texte*²⁶. » Il semble avoir été marqué par l'ambiance de l'islam qui l'entoure et scelle même son courrier avec un sceau portant le nom d'Abdallah, serviteur de Dieu. On ne s'étonnera pas qu'au fil des ans, sa correspondance reflète le fatalisme typiquement musulman qui l'imprègne désormais : « *Vous me parlez de nouvelles politiques, si vous saviez comme ça m'est indifférent ! Plus de deux ans que je n'ai pas touché un journal.... Comme les musulmans, je sais que ce qui arrive arrive et c'est tout*²⁷. » Et de même : « *Enfin, comme disent les musulmans : C'est écrit ! – C'est la vie : elle n'est pas drôle*²⁸ ! »

En 1884, Verlaine publie dans « *les Poètes Maudits* » trois notices consacrées à Tristan Corbière, Mallarmé et Rimbaud : « *Il courut tous les Continents, tous les Océans, pauvrement, fièrement (riche d'ailleurs, s'il l'eût voulu, de famille et de position) après avoir écrit, en prose encore, une série de superbes fragments, les Illuminations, à tout jamais perdus, nous le craignons bien. Il disait dans sa Saison en Enfer : « Ma journée est faite. Je quitte l'Europe. L'air marin brûlera mes poumons, les climats perdus me tanneront. » Tout cela est très bien et l'homme a tenu parole. L'homme en Rimbaud est libre... »* Heureusement retrouvées, les *Illuminations* paraissent dans la revue la Vogue en 1886.

En février 1891, une douleur au genou droit contraint Rimbaud à rentrer en France. Il est amputé de la jambe droite le 27 mai à l'hôpital de la Conception à Marseille : « *J'ai toujours affirmé qu'il n'était point de vrai poète qui ne boite. Ici la règle dépasse les bornes. Mais il faut voir dans l'amputation une preuve du combat avec l'ange et de l'amour féroce des Muses, pareil à celui des mantes religieuses, dévorant l'époux*²⁹. »

De retour à Roche en juillet, il rêve aussitôt de repartir. Le 23 août, son état de santé le retient à Marseille. Il doit désormais dire adieu à la vie. Sur son lit de

²⁵ Lettre du 15 février 1881 in Rimbaud, *Œuvres complètes*, La Pléiade/Gallimard, 1972, p. 327

²⁶ Lettre du 7 octobre 1883 id. p. 375

²⁷ Lettre du 6 mai 1883, id. p. 365

²⁸ Lettre du 10 septembre 1884, id. p. 391

²⁹ Jean Cocteau, préface à *Vie d'Arthur Rimbaud* par Matarasso, H. & Petitfils, P., Hachette, 1962

mort, son idée fixe est de retourner en Orient. Selon Isabelle, ses sentiments sont d'abord de révolte, de désespoir : « *Moi qui n'ai jamais fait de mal à personne ! C'est une triste récompense de tant de travaux, de peines, de fatigues. Quel ennui, quelle tristesse en pensant à tous mes anciens voyages, et combien j'étais actif il y a seulement cinq mois ! Où sont les courses à travers monts, les cavalcades, les promenades, les déserts, les rivières et les mers !... Adieu mariage, adieu famille, adieu avenir, ma vie est passée, je ne suis plus qu'un tronçon immobile...* » Si Rimbaud a rêvé un temps de se marier et d'avoir un fils - dont il aurait fait un ingénieur - il ne semble pas avoir laissé de descendance. La légende dorée lui prête toutefois la paternité d'une fille naturelle, en la personne d'Isabelle Eberhardt, hypothèse défendue notamment par Françoise d'Eaubonne et par Malcolm de Chazal. Il est vrai qu'on ne prête qu'aux riches !

Au chevet de son frère, Isabelle Rimbaud note une évolution vers une forme de sérénité, de voyance : « *Par moment il est voyant, prophète, son ouïe acquiert une étrange acuité. Sans perdre un instant connaissance (j'en suis certaine), il a de merveilleuses visions. Il voit des colonnes d'améthystes, des anges de marbre et de bois, des végétations et des paysages d'une beauté inconnue, et pour dépeindre ses impressions, il trouve des expressions d'un charme pénétrant et bizarre.* » Ce n'est que plus tard qu'Isabelle découvrira le recueil de son frère : *Illuminations*. Isabelle dit d'Arthur agonisant : « *Ce n'est plus un être humain, un malade, un moribond : c'est un juste, un saint, un martyr, un élu. Il s'immatérialise, quelque chose de miraculeux et de solennel flotte autour de lui.* » Le 9 novembre, il dicte à sa sœur une lettre incohérente par laquelle il passe commande au directeur des Messageries maritimes de plusieurs lots de dents. Il meurt le 10 novembre : « *Jusqu'à sa mort, il reste surhumainement bon et charitable ; il recommande les missionnaires de Harar, les pauvres, ses serviteurs de là-bas ; il distribue son avoir... Il demande qu'on prie pour lui et répète à chaque instant Allah Kerim, Allah Kerim ! (la volonté de Dieu, c'est la volonté de Dieu, qu'elle soit !)*³⁰. »

Un avis de décès paraît dans la presse, dont Mallarmé fait état : « *Une nouvelle inopinée, en 1891, circula par les journaux : que celui, qui avait été et demeure, pour nous un poète, voyageur, débarqué à Marseille, avec une fortune et opéré, arthritique, venait d'y mourir. Sa bière prit le chemin de Charleville, accueillie dans ce refuge, jadis, de toutes agitations, par la piété d'une sœur*³¹. »

Rimbaud repose désormais à Charleville, la ville natale qu'il n'a cessé de fuir pour mieux s'y réfugier : « *Déjà la pierre est à sa place au-dessus du cercueil*

³⁰ Lettre d'I. Rimbaud à P. Berrichon, 12 octobre 1896, id. p. 765-768

³¹ Mallarmé, *Médailles et portraits, Œuvres complètes*, La Pléiade/Gallimard, 1970, p. 517

de Rimbaud, mais sa mère, à ce qu'on rapporte, fit rouvrir le caveau familial de Charleville. Vous la voyez, cette dame austère en robe noire ? Elle examine le trou sombre et humide et elle s'assure que le cercueil est à sa place et qu'il est fermé. Oui, tout est en ordre. Arthur repose et ne va pas s'échapper. Arthur ne s'enfuira plus jamais. Tout est en ordre³². »

Apprenant cette triste nouvelle, le ras Makonnen transmet à Mlle Rimbaud ses condoléances en ces termes : « *Je suis malade de la mort de votre frère, il me semble que mon âme m'a quitté*³³. » L'évêque du Harar également ne tarit pas d'éloges sur les œuvres de charité et de générosité de Rimbaud.

Mort à 37 ans Rimbaud accède à l'immortalité des poètes, des alchimistes, des voyants. Il atteint l'universalité : « *...le rimbaldisme est universel. Sa phosphorescence traverse le mur des langues*³⁴. »

Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud ! Tes dix-huit ans réfractaires à l'amitié, à la malveillance, à la sottise des poètes de Paris ainsi qu'au ronronnement d'abeille stérile de ta famille ardennaise un peu folle, tu as bien fait de les éparpiller aux vents du large, de les jeter sous le couteau de leur précoce guillotine....

... Si les volcans changent peu de place, leur lave parcourt le grand vide du monde et lui apporte des vertus qui chantent dans ses plaies.

*Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud ! Nous sommes quelques-uns à croire sans preuve le bonheur possible avec toi*³⁵.

Nul n'est prophète en son pays. Nul n'est poète non plus. Rimbaud a eu raison de partir en solitaire poursuivre sa quête en Orient. La crise du monde moderne est celle de la perte du trésor intérieur. Qui donc aurait pu comprendre Rimbaud ? « *Pas même un compagnon. Je me voyais devant une foule exaspérée, en face du peloton d'exécution, pleurant du malheur qu'ils n'aient pu comprendre, et pardonnant ! – Comme Jeanne d'Arc*³⁶ ! -.»

Aujourd'hui, Rimbaud peut donc figurer en bonne place dans le *Dictionnaire amoureux des Saints*³⁷... Comme Jeanne d'Arc !

Yves

³² Milan Kundera, *La vie est ailleurs* in *Œuvres I*, La Pléiade/Gallimard, Paris, p. 737

³³ Lettre d'I. Rimbaud, après février 1892 in Rimbaud, *Œuvres complètes*, La Pléiade/Gallimard, 1972, p. 814

³⁴ Jean Cocteau, préface à *Vie d'Arthur Rimbaud* par Matarasso, H. & Petitfils, P., Hachette, 1962

³⁵ René Char, *Fureur et mystère*, La Pléiade/Gallimard, 1983, p. 275

³⁶ Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*, La Pléiade/Gallimard, 1972, p. 97

³⁷ Christiane Rancé, *Dictionnaire amoureux des Saints*, Plon, 2019, p. 560

LE SALON DU POÈTE

J'avais espéré ce jour de toutes mes forces, désespérant parfois à l'idée que le maître en poésie jamais n'accepterait de recevoir un infâme boursier tel que moi, un affameur du peuple comme nous accablaient les anarchistes. Henri de Régnier, qui disait trouver quelque saveur à mes premiers tableaux, m'avait promis d'intercéder en ma faveur...

...Mais le fameux jour où, pour la première fois, je fus admis dans ce salon, un jeune homme fougueux, aux yeux pleins de fièvre, le défia. Il avait un débit saccadé et agitait devant lui les feuilles sur lesquelles il avait griffonné des poèmes qui, lorsqu'il se mit à les lire, me parurent obscurs, mais m'ébranlèrent au plus profond de moi-même. L'assistance était pétrifiée. Mallarmé se contenta de sourire en lui disant :

« Continuez, mon jeune monsieur, continuez !... »

— Si la poésie est un absolu, alors elle ne peut se trouver dans notre vie médiocre de citoyens embourgeoisés et cyniques ! Elle doit engager chaque mot, chaque pensée, chaque geste, chaque désir de celui qui se met à son service. On ne peut être à la fois poète et marchand de biens, poète et professeur de lycée, poète et boursicotier. Pourquoi pas poète et agent de la maréchaussée, tant qu'on y est ? Un poète sincère doit partir, tout quitter, femme, enfants, amis, confort, tout ce qui nous attache à notre condition d'esclaves consentants. Et ce que je dis des poètes est valable pour les peintres et les musiciens ! L'art doit devenir la seule mesure de notre existence et cela jusqu'à nos derniers instants. D'ailleurs, les artistes, les authentiques artistes, ne vivent pas vieux ! Ha-ha-ha ! ... »

Une hilarité nerveuse s'empara de l'assistance... J'étais hypnotisé par le charme sauvage, l'espèce de magnétisme qui émanait du jeune homme que j'entendis nommer Arthur Rimbaud. Mallarmé se balança sur un pied, s'accouda au rebord de la cheminée et, jetant un regard circulaire sur ses invités, déclara d'un ton dont il était impossible de savoir s'il était sérieux ou moqueur :

« Messieurs, la nouvelle génération de poètes que j'appelle de mes vœux depuis si longtemps est enfin parmi nous. La moindre des choses serait que nous applaudissions ce talent naissant. »

Raphaël Confiant, *Le Barbare enchanté*, Écriture, Paris, 2003



DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE...



Magnus Liber Organii,
Bibliotheca Mediceo-Laurenziana,
Florence

Natura Deus regulis...

Dieu a ordonné la nature selon des lois établies, et tout effort pour transgresser ces formules prescrites, ou pour s'en soustraire, serait vain.

Cette enluminure française du XIII^e siècle représente la cosmologie musicale décrite par Boèce (480-524) dans son ouvrage *De institutione musica*. La musique manifeste la beauté du monde dont l'équilibre repose sur des rapports de proportions numériques : « *Par la raison divine, toutes choses furent établies dans l'harmonie des nombres.* » En haut, la *musica mundana*, ou musique des sphères, préside au jeu des quatre éléments du macrocosme (terre, eau, air, feu) et ordonne la ronde des planètes. Au milieu, la *musica humana* symbolise l'harmonie du corps et de l'esprit au sein du microcosme. Les quatre tempéraments de l'être humain sont personnifiés par quatre personnages : cholérique, sanguin, phlegmatique, mélancolique. Enfin en bas, la *musica instrumentalis*, ou musique instrumentale, est la seule audible à l'oreille humaine par le jeu de la voix ou des instruments, mais le musicien semble déjà se détourner de la baguette magique de la cheffe d'orchestre divine : « *La musique savante manque à notre désir* » (Rimbaud).

JEUX D'OMBRES DIVINES



À cause de notre culture plus ou moins occidentale, beaucoup d'entre nous voient la religion comme étant aux antipodes de la science, comme étant une espèce de superstition plus ou moins héréditaire, une ruine que certains fous essaient de sauver de l'usure du progrès, un fantasme qui ne pourrait être chassé que par la science. Si la disposition d'esprit scientifique est la « classification des faits, la reconnaissance de leur ordre et de leur sens relatif et l'habitude de former un jugement impartial sur ces faits », il faut admettre qu'elle est toujours présente dans les Upanishads car ses déclarations sont faites en mots choisis qui nous poussent à la vérification systématique. Swami Vivekananda disait que « la science et la religion sont

deux tentatives parallèles pour aider à sortir de la servitude » et il ajoutait encore : « Ne voyez-vous pas où tend la science ? La nation hindoue a procédé par l'étude de l'esprit, logique et métaphysique. Les nations européennes partent de l'observation de la nature extérieure. Mais à l'heure présente elles aboutissent à des résultats analogues. En faisant notre recherche par l'esprit, nous sommes amenés à la découverte de l'Unité, de l'Un universel, Totale Essence et Réalité... La science de la matière arrive à la même Unité car, elle n'est autre que la marche à la découverte de l'unité ». Et aujourd'hui le grand biologiste allemand, Pr Joachim Illies, usant d'une image nous dit : « Chacun de nous sent, même en regardant dans un télescope qu'il se contemple en fait dans un miroir et que dans ces profondeurs inconnues de l'univers, au-delà de l'horizon de la science tout ce qu'il rencontre est lui-même et les mystères de sa propre profondeur ».

Les plus grands esprits scientifiques de notre époque nous apportent dans leurs déclarations des constats de faits qui corroborent les vérités énoncées si clairement par ces mystiques d'il y a plus de 5000 ans. Les mots mêmes de ces chercheurs modernes sont comme des échos de ceux de ces pionniers. Je ne peux m'empêcher de vous citer certains passages qui vous ôteront toutes traces d'idées de la religion comme fille de fabulateur ou avorton de mythomane...

Une nouvelle « lumière » de la physique, le docteur Fritjof Capra, professeur à l'université de Berkeley, écrit par exemple : « En contraste avec le mystique, le physicien commence à chercher la nature essentielle des choses en étudiant le monde matériel. Ayant pénétré plus en avant dans les grandes profondeurs du royaume de la matière, il est devenu conscient de l'unité de toutes choses et de tous événements. Plus que cela il a aussi appris que lui-même et sa conscience sont une partie intégrante de cette unité. Et ainsi le mystique et le physicien arrivent à la même conclusion, l'un en partant du royaume intérieur et l'autre du monde extérieur. L'harmonie entre leurs vues confirme l'ancienne sagesse indienne qui déclare que Brahman, la réalité ultime du dehors est identique à Atman, la réalité intérieure ».

Le fameux Prix Nobel de physique et créateur de la théorie des quanta, Max Planck, disait : « En tant que physicien, je veux dire en tant qu'un homme qui a consacré sa vie à la branche scientifique la plus terre à terre, à savoir l'étude de la matière, je suis certainement libre de tout fanatisme ou autre parti-pris. Aussi après mes recherches sur l'atome, je peux vous dire ceci : il n'y a pas une chose qui soit matière en tant que telle ! Toute la matière a pris son origine et consiste en une force qui anime les particules atomiques en oscillation et les concentre en de minuscules systèmes solaires de l'atome. Mais comme il n'y a ni une intelligence ni une force interne dans l'univers, nous devons admettre un esprit conscient et intelligent derrière la force. Cet esprit est le principe de base de toute la matière ».

Erwin Schrödinger, le physicien autrichien qui fut aussi Prix Nobel écrivait dans son livre *Qu'est-ce que la vie ?* : « La conscience n'est jamais connue par expérience au pluriel, mais seulement au singulier.. La Conscience est un singulier dont le pluriel est inconnu ; qu'il y ait une seule et unique chose et que cela semble être une pluralité est simplement une série de différents aspects de cette chose unique produite par une fameuse perception ».

En conclusion de son *Espace, Temps et Gravitation*, le grand mathématicien et astronome anglais Sir Arthur Eddington écrivait : « La théorie de la relativité a passé en revue toute la matière, sujet des sciences physiques. Elle a unifié les grandes lois qui, par la précision de leur formulation et l'exactitude de leur application, ont conquis une place d'honneur dans la connaissance humaine. Et

pourtant, si l'on regarde la nature des choses, cette connaissance n'est qu'une coquille vide – une forme de symboles. C'est une connaissance de la forme structurale et non la connaissance du contenu. À travers le monde physique court ce contenu inconnu qui doit être certainement la matière de notre conscience. Nous avons là un aperçu des aspects profonds du monde de la physique mais qui restent cependant inaccessibles si on utilise les méthodes de la physique. Et de plus, nous avons trouvé que là où la science avait le plus progressé le mental a repris à la nature ce que le mental avait mis dans la nature. Nous avons découvert une étrange empreinte sur les rivages de l'Inconnu. Nous avons émis de profondes théories, les unes après les autres, sur son origine. À la fin, nous y sommes parvenus en reconstituant la créature qui avait laissé cette trace de pas. Et ô surprise ! C'est notre propre empreinte ».

Fritjof Capra disait ainsi : « La plus grande caractéristique de la vision orientale du monde – on peut pratiquement dire son essence – est la conscience de l'unité et de la relation mutuelle de toutes les choses et de tous les événements... Les traditions orientales font constamment référence à cette réalité ultime indivisible qui se manifeste en toutes choses et dont toutes choses sont parties intégrantes. Elle est appelée Brahman dans l'hindouisme, Dharmakaya dans le bouddhisme, Tao dans le taoïsme...

« L'unité de base de l'univers n'est plus seulement la caractéristique principale de l'expérience mystique, mais est devenue l'une des plus importantes révélations de la physique moderne.

« Elle est apparente au niveau atomique et elle se manifeste de plus en plus quand on pénètre plus profondément dans la matière, dans le champ des particules sub-atomiques.

« Dans les sciences physiques modernes, la question de la conscience est apparue en connexion avec l'observation du phénomène atomique. La théorie des quanta nous dit clairement que ce phénomène peut être compris en tant que maillon d'une chaîne de processus dont le bout demeure dans la conscience de l'observateur humain... La compréhension de notre propre conscience et de sa relation avec le reste de l'univers est le point de départ de toute expérience mystique... Si les physiciens veulent vraiment inclure la nature de la conscience humaine dans le domaine de la recherche, une étude des idées orientales pourrait bien leur donner de nouvelles idées stimulantes ».

Swami Premananda
Jeux d'ombres divines, Éditions Ziskakan, Réunion, 1983
(à suivre)

*

PERLES DU CŒUR D'AMMA
L'EGO N'EST QU'UNE PETITE FLAMME



Amma : L'ego est une flamme minuscule qui peut s'éteindre à tout moment.

Question : Comment décrirais-tu l'ego dans ce contexte ?

Amma : Tout ce que nous accumulons, nom, réputation, argent, pouvoir et situation, tout cela alimente uniquement la petite flamme de l'ego, qui peut s'éteindre à tout moment. Même le

corps et le mental font partie de l'ego. Leur nature est éphémère, ils font donc aussi partie de cette flamme insignifiante.

Question : Mais Amma, tout cela est important pour un être humain ordinaire.

Amma : Bien sûr, c'est important. Mais ce n'est pas permanent pour autant. C'est futile parce que c'est éphémère. Nous pouvons les perdre à tout moment. Le temps nous les arrachera sans préavis. Il n'y a pas de mal à s'en servir et à en profiter ; il est cependant erroné de les croire permanents. Bref, comprenons qu'il s'agit de choses éphémères et n'en soyons pas trop fiers.

L'essentiel de la vie est d'apprendre à se relier intérieurement à ce qui est éternel et immuable : Dieu, le Soi. Dieu est la source, le centre réel de notre existence. La réalisation du Soi ne peut se produire qu'en établissant un lien avec Dieu, le vrai *bindu* (centre) et non avec la périphérie.

Question : Amma, gagne-t-on quoi que ce soit à éteindre la petite flamme de l'ego ? On risque au contraire de perdre son identité en tant qu'individu.

Amma : Bien sûr, en éteignant la petite flamme de l'ego, on perd son identité de petit individu limité. Néanmoins, ce n'est finalement rien comparé à ce que l'on obtient grâce à cette perte apparente : on y gagne le soleil de la pure connaissance, la lumière éternelle. En outre, en perdant son identité en tant que petit moi limité, on s'unit à ce qui est plus grand que le plus grand, à l'univers, à la conscience infinie. Pour que survienne cette expérience, il faut être guidé par un *satguru* (maître authentique) à chaque pas.

Question : Perdre mon identité ? N'est-ce pas une expérience effrayante ?

Amma : On ne perd que le petit moi. Il est impossible de jamais perdre le vrai Soi. C'est effrayant parce que tu es fortement identifié à l'ego. Plus l'ego est important, plus nous avons peur et plus nous sommes vulnérables.

UNE UPANISHAD VIVANTE

Maîtriser et transcender, c'est la même chose. En réalité, il n'y a rien à transcender. De même que l'ego est en définitive irréel, le fait de le dépasser est tout aussi irréel. L'*atman* (le Soi) seul est réel. Le reste, ce ne sont que des ombres, ou encore des nuages qui voilent le soleil : rien de tout cela n'est réel...

Comme l'ombre n'existe pas par elle-même, ni le monde ni l'ego ne peuvent exister sans l'*atman*. C'est l'*atman* qui soutient et nourrit l'ensemble de l'existence...

De même que l'ego est irréel, le processus qui consiste à transcender l'ego n'a lieu qu'en apparence. Même l'expression « d'épanouissement du Soi » n'est pas juste car le Soi n'a pas besoin de s'épanouir. Ce qui demeure immuable au cours des trois dimensions du temps n'a pas besoin de passer par un tel processus.

Toutes les explications te mèneront au point où tu saisis qu'elles sont dépourvues de sens. Tu comprendras finalement qu'en dehors de l'*atman*, rien n'a jamais existé et qu'en réalité, il n'y a même jamais eu de processus.

Imagine une source de pur nectar au milieu d'une épaisse forêt. Tu la découvres un jour, tu y bois et atteins l'immortalité. La source a toujours existé mais tu ne le savais pas. Soudain, tu as pris conscience de son existence. Il en va de même avec la source intérieure de pure *shakti* (énergie). À mesure que ta quête et ton aspiration à connaître le Soi s'intensifient, il se produit une révélation et tu entres en contact avec cette source. Une fois que le contact est établi, tu découvres qu'il n'a jamais été rompu.

Par exemple, l'univers contient en son sein une immense fortune : des pierres de grand prix, des potions magiques, des panacées universelles, de précieuses informations concernant l'histoire de l'humanité, des méthodes pour résoudre les mystères de l'univers, etc. Ce que les savants du passé, du présent et de l'avenir sont capables de découvrir n'est qu'une partie infinitésimale de ce que l'univers recèle en réalité. Rien n'est nouveau. Toutes les inventions consistent simplement à dévoiler ce qui est. De même, la vérité suprême réside au fond de nous, mais elle est comme recouverte d'un voile. Le processus de « dé-couverte » est appelé *sadhana* (pratiques spirituelles).

C'est pourquoi du point de vue de l'individu, il y a bien un processus d'épanouissement du Soi et donc également de dépassement de soi.

Perles du cœur d'Amma, Conversations avec Sri Mata Amritanandamayi
Recueillies et traduites par Swami Amritaswarupananda
Mata Amritanandamayi Mission Trust, Amritapuri, Kérala, Inde, p. 138 ; 172

LUMIÈRE ET ILLUMINATION



Federica Matta,
Voyage des Imaginaires

Question : Où la vérité se découvre-t-elle d'abord ?

Réponse : Nulle part ailleurs qu'en nous-mêmes.

Quand nous nous tournons au-dedans, vers cet endroit secret et que nous écoutons le Cœur, nous ne tardons pas à éprouver une chaleur et une exaltation, comme une joyeuse Présence. Ce simple émoi du dedans est l'expérience du Christ. On lui a donné le nom d'« Illumination ». Mais ce simple et tendre frémissement est passé maintes fois inaperçu. On n'y a pas prêté attention, on ne l'a pas apprécié à sa juste valeur. On l'a même nié car il se manifestait sans tambour ni trompette, alors qu'on croyait que la Vérité était forcément un éblouissement aussi brutal que celui de la route de Damas.

Ce n'est nullement le cas. « Je viendrai quand vous vous y attendez le moins comme un voleur dans la nuit, déclare le Christ. Voici que je me tiens à la porte. Frappez et l'on vous ouvrira. Je viens vite. Je ne vous quitterai ni ne vous abandonnerai jamais. Je suis avec vous toujours. Réveillez-vous, vous qui dormez, et ressuscitez d'entre les morts. Christ vous donnera la lumière. »

William Samuel
Le Livre de la Conscience et de la Tranquillité,
InnerQuest, p. 86

SHIVA NÂTARÂJA
DIEU DE FLAMMES ET DE FEU



Le feu qui détruit les mondes pour les renouveler est visible sur le halo de Natarâja sous forme de plusieurs petits flambeaux. Il existe un autre feu dans sa main gauche (*samhara*)... Nous nous apercevons que Dieu est un feu divin et que tout est feu, jusqu'au symbolique *buisson ardent* de Moïse. Tout est feu, depuis l'Espace d'âkasha jusqu'au feu de la matière. Le feu est donc l'essence même de la vie. Fondamentalement notre univers est constitué de trois Feux, expression du pranava AVM. Ils sont décrits dans le *Vishnu Purana* comme les trois feux d'Agni.

Le premier Feu est appelé **Pâvaka**. C'est le feu du firmament, le feu des éclairs ou feu électrique de la Divinité la plus élevée (le feu du sceptre de Zeus). Elle est pour cette raison associée à la Puissance et Volonté de Shiva dans son rôle de Rudra. C'est le feu de l'Esprit (*âtma*) en chacun, le feu de la réintégration finale, manifesté dans l'homme à travers son chakra coronal.

Le second Feu porte le nom de **Suchi**. C'est le feu solaire associé à la Sagesse et à l'Amour de Vishnou lorsqu'il se manifeste à travers ses dix Avatars. Ce feu constitue l'âme de chaque être humain. Ce deuxième Feu se manifeste par la Loi d'attraction et par le mouvement de pulsation que l'on observe dans toute forme vivante. C'est le cœur de la vie même, plus particulièrement ancré dans le chakra cardiaque.

Le troisième Feu a pour nom **Pavamana**. C'est le feu produit par friction, à la manière de deux morceaux de bois. Ce feu est celui de la matière et de l'intelligence qui anime cette matière. Il est par conséquent associé à Brahmâ le créateur. Ce troisième feu se manifeste à travers la Loi d'économie et trouve son point d'ancrage dans le chakra laryngé.

L'aspect destructeur de ce triple Feu est représenté par le triple bracelet de son poignet droit porteur du tambourin ou *damarû*. Ces trois feux de base sont évidemment inter-reliés, et l'un ne peut rien sans l'autre, mais cette trinité de pouvoir comporte... un centre et une périphérie ; c'est-à-dire, un supérieur et un inférieur, même s'il ne s'agit là que d'un effet de mâyâ comme tout ce qui se trouve sur le plan de la manifestation. On peut donc dire... que le feu électrique est le plus important, puis vient le feu solaire et pour finir le feu par friction. C'est ce qui est expliqué dans la légende... de l'apparition de Shiva à l'intérieur d'une colonne de feu. La légende commence au début d'une nouvelle création (après que Nâtârâja ait fait résonner les 14 sons). Brahmâ est alors réveillé et sort lentement du nombril de Vishnu encore assoupi après un long pralaya (dissolution d'un cycle).

On représente ce dernier tranquillement allongé sur le grand serpent Shesha. Shesha signifie « ce qui reste à la fin », et ce « reste » est le germe de tout ce qui fut développé dans le précédent système solaire au cours du dernier manvantara (ère cosmologique). Au réveil d'une nouvelle période d'évolution, c'est ce « reste » qui va servir de matériau ou de semence des choses à venir. Shesha est la totalité des âmes individuelles (*jîvî*) qui doivent reprendre le sentier là où elles l'avaient quitté, du moins toutes celles qui n'eurent pas la chance d'atteindre le nirvâna. Comme les monades ou étincelles de divinité arrivent constamment et doivent progresser à travers les règnes minéral, végétal, animal et humain, il y a constamment nécessité de remettre le processus d'évolution en activité, et on ne peut donc pas admettre l'hypothèse d'un premier commencement ! Il y a toujours obligation, par la loi divine, de reprendre le cours de l'évolution après une période de repos.

Ses mille têtes symbolisent le temps, l'éternité de l'immense longueur d'un Mahâpralaya. Lorsque ces têtes ou capuchons sont au nombre de cinq ou sept, c'est en vue de représenter le nombre des éléments ou potentialités maintenus à l'état *laya* en attendant le moment de se manifester à nouveau. Lorsque ce temps est venu, le serpent Shesha devient le serpent Vâsuki, il déplie ses anneaux afin de devenir une corde qui servira aux forces négatives (les *a-suras*) et aux forces positives (les dévas ou *suras*) à baratter (feu par friction) l'océan (âkâshique) et en extraire un certain nombre d'éléments allant du pire, le poisson symbole de mort, jusqu'au meilleur, l'élixir d'immortalité symbole de la victoire finale sur la mort.

INTRODUCTION AU RÂMÂYANA



« Râm ! Tu es mon seul refuge. Je T'adore. Je suis entre Tes mains. Qui peut T'égaliser ? Accorde-moi la grâce d'un regard. Je suis Tien. Je T'en prie, parle-moi. Seul Ton Saint Nom est grand. Te contempler me suffit. Bénis-moi, je ne demande rien d'autre. Un seul mot de Toi est pour moi un trésor. Seuls les chants qui Te sont consacrés sont vrais. Le chemin qui mène à Toi est le seul vrai chemin. Quoi qu'il puisse m'advenir, je ne T'abandonnerai pas. Je ne puis sous aucun prétexte, penser à nul autre que Toi³⁸ ! » Ce chant de Tyâgarâja, le saint de Tiruvârûr, reflète bien le climat d'intense dévotion qu'aujourd'hui encore l'Inde porte à l'une de ses principales divinités.

³⁸ *The spiritual heritage of Tyâgarâja*, Sri Râmakrishna Math, Mylaôre, Madras, India

Râm a d'ailleurs donné Son Nom aux plus grands saints de l'Inde d'hier et d'aujourd'hui : Râmânanda, Râmanuja, Râmprasad, Râmakrishna, Swâmi Râmdas, Râmana Maharshi et d'autres encore.

Le Nom de Râm, qui signifie le « Charmant », symbolise également le son originel d'où est issu le langage. D'après la *Târa-dâra Upanishad*, Râm est la manifestation de la syllabe sacrée universelle : OM (ou AVM).

« De A sortit l'Être Immense, le Créateur qui devient Jâmbavat, roi des ours. De U sortit l'Immanent (Upendra) qui devint Sugrîva, roi des singes. De M jaillit Shiva qui devint le singe héroïque Hanumân. La résonance nasale (bindu) devint le lanceur de disque, le Tueur d'ennemis (Shatrughna), troisième frère de Râm. Le son (nada) de la syllabe sacrée devint le roi Bharata, aîné de Ses frères. C'est le même son qui est représenté par la conque. La durée métrique (kâla) de la syllabe sacrée devint Lakshmana, le puîné, gardien de la terre. La résonance (kalâtita) qui représente la déesse de la fortune (Lakshmî) devint Sîtâ. L'au-delà (la répercussion magique de la syllabe) est le Soi Suprême, la personne cosmique qui est le Charmant, Râm Lui-même³⁹ ».

« Dieu et Son Nom sont identiques », disait Râmakrishna. Il n'est pas surprenant dès lors que le Nom de Râm soit l'un des mantras (« mot magique ») les plus anciens et les plus populaires de l'Inde mystique. L'anecdote suivante, tirée de la vie de Kabîr, en est une parfaite illustration. Ce dernier, humble tisserand, désirait recevoir l'initiation de Râmânanda, le grand réformateur vishnouite. Il décida pour cela d'user d'un stratagème. Une nuit, il se coucha sur les marches qui mènent au Gange, à Bénarès. Lorsque, avant le lever du soleil, Râmânanda vint se baigner, il heurta le corps de Kabîr et s'écria : « Râm, Râm », laissant ainsi s'échapper son mantra. Kabîr se releva alors et se prosterna aux pieds de Râmânanda qui l'accepta comme disciple. Kabîr, lui-même, obtint la réalisation en répétant le Nom de Râm :

*Pour échapper au feu, j'ai trouvé l'eau du Nom :
L'eau de Râm a calmé le brasier de ce corps !
Certains vont dans les bois pour vaincre leur mental,
Mais sans boire l'eau de Râm, nul ne peut trouver Dieu !*

Le Nom de Râm est l'un de ces mots sacrés dont la puissance magique se manifeste à force de répétition constante : « Je m'en vais tel un mendiant dans le vaste monde, en chantant le doux Nom de Shrî Râm. Tu sais que je n'ai pas d'autre ambition dans la vie que de lutter pour acquérir l'amour et la faveur de Shrî Râm. À ce seul but, je consacre le reste de ma vie, et pour cela je suis prêt à souffrir, à

³⁹ Alain Daniélou, *Le Polythéisme hindou*, Buchet/Chastel, 1975

souffrir n'importe quoi⁴⁰ ». Swâmi Râmdas, dont le nom signifie précisément « Serviteur de Râm », est un exemple récent et frappant de ces saints qui ont accédé à la plus haute sagesse par l'invocation du Nom de Râm. Jour après jour, errant sur les routes de l'Inde, à travers les forêts et les déserts, au milieu d'une foule de pèlerins ou seul dans une caverne, il répéta inlassablement son mantra : « Om Râm, Shrî Râm, Jaï Râm, Jaï, Jaï Râm » (Gloire à Toi, ô Râm), en quête de sa divinité d'élection, le Dieu unique grâce auquel il obtint finalement l'illumination, au point de découvrir en toute créature la présence réelle de Râm.

Et lorsque le Mahâtmâ Gandhi, frappé à mort, s'écroula, il prononça en expirant le Nom de Râm, son mantra sacré, tant il est vrai que l'on accède au moment de la mort à Celui auquel va sa dernière pensée.

*La Mort s'est transformée en Râm,
La douleur en Joie pure...
Celui qui, en lui-même, réalise le Soi
aucun mal, aucun trouble plus jamais ne l'afflige !*

Kabîr

*

Brahman

Râm, nom propre, désigne tout à la fois chez les hindous le Brahman transcendant et innommable et le septième avatâra de Vishnu.

Brahman (que le mot Dieu ne saurait traduire exactement) est l'Absolu, l'Inconditionné, le Tout, la Potentialité d'où tout découle. En tant que *Nirguna* (Non-qualifié, sans attributs), Il est le Vide immense, au-delà de toute distinction, incluant à la fois l'Être et le Non-Être. En tant que *Saguna* (Qualifié, avec attributs), Il est la personnalité divine, *Ishvara*, principe de la manifestation cosmique.

Cette distinction n'est pas sans rappeler celle faite par Jésus : « S'ils vous demandent : Quel est le signe de votre Père qui est en vous ? dites-leur : C'est un mouvement et un repos » (Th 50) ou encore celle faite par Maître Eckhart entre la *Déité* (*Gotheit*), le grunt, le fond originel, le néant absolu, l'essence divine et *Dieu* (*Got*), le Dieu créateur et trinitaire proprement dit, auquel on peut donner tous les attributs possibles : toute-puissance, bonté, amour..

Ishvara, Dieu personnel et unique, est précisément un dieu trinitaire, un dieu à trois visages (*mûrtis*). Du point de vue de la manifestation, le dieu unique est en effet représenté sous les trois aspects distincts mais inséparables de Brahmâ, Vishnu et Shiva qui forment la *Trimûrti*, la Trinité hindoue.

⁴⁰ Swâmi Râmdas, *Présence de Râm*. Albin Michel

Brahmâ, l'Être Immense, est le Créateur personnifié, la cause efficiente de ce monde. Shiva, par contre, représente l'aspect destructeur, la force de dispersion et d'annihilation. C'est la raison pour laquelle, ésotériquement, Shiva n'est pas invité par son beau-père, Daksha, au sacrifice dédié par ce dernier aux divinités du monde de la multiplicité qui sont chargées de protéger l'univers contre les forces du désordre symbolisées par les démons, mais aussi contre les forces de dissolution par lesquelles l'homme se libère du *samsâra*, le cycle des naissances et des morts. Sous le nom de *Bhava*, Shiva est en effet « Celui qui détruit le samsâra », Celui qui, en nous faisant mourir au sens de la multiplicité dont nous sommes prisonniers, nous permet d'accéder à une nouvelle naissance en Dieu, à la fusion avec l'Absolu, à la Non-dualité. Shiva est par excellence le dieu du yoga.

Entre les deux aspects créateur et destructeur se trouve l'aspect protecteur : Vishnu. Ses quatre attributs fondamentaux sont la conque, le disque, la massue et le lotus. Lorsqu'Il dort, Il est représenté flottant sur l'Océan causal Kshirasagar, le serpent infini Sessa lui servant de couche. Vishnu est la nature immanente, la puissance qui tient assemblés les éléments de l'univers. Cause interne de tout, en toutes choses Il est. C'est Lui qui protège et guide l'homme dans le monde et chaque fois que son intervention s'avère nécessaire, Il s'y incarne dans la chair en tant qu'avatâra (littéralement « descente » du Dieu) pour rétablir l'ordre et affermir la dévotion, une des plus sûres voies de délivrance. C'est pourquoi l'histoire de ses descentes ici-bas est aussi vieille que le monde.

Il existe pour le présent cycle dix incarnations majeures, les yugas-avatâras : « Les dix sont le Poisson, la Tortue, le Sanglier, l'Homme-Lion, le Nain, Parashurâma (Râm à la hache) et l'autre Râm, Krishna, Bouddha et Kalki » (Matsya Purâna). Kalki est l'incarnation de temps futurs. Quant à Râm, Il est donc le septième avatâra : « Dieu, sous la forme de Ses incarnations, vient de temps en temps dans le monde pour nous enseigner comment Le comprendre. À nous de faire ce qu'Il nous enseigne, afin de devenir prêt pour son darshan, qui signifie la prise de conscience de notre parfaite unité avec Lui, comme l'univers, dans l'univers et au-delà de l'univers⁴¹ ».

Râmachandra, ou Râm, est la personnification de toutes les vertus, plus précisément de la rectitude morale et du devoir. Il est le symbole du dharma, le devoir qui consiste pour chacun à se conformer à la loi propre qui le régit, à réaliser la perfection de sa nature véritable et ainsi à être en ordre avec soi-même. À l'intérieur de la famille, Râm fait régner la morale et s'y conforme strictement en toutes circonstances. Les pires calamités peuvent lui advenir, Il obéit toujours à son devoir. Dieu, d'ailleurs, n'est-Il pas la Suprême Vertu ? Ainsi l'homme qui

⁴¹ Swâmi Râmdas, *Présence de Râm*, Albin Michel, 1997

aime la vertu aimera nécessairement Dieu ; mais celui qui la dédaigne ne pourra jamais aimer Dieu, sauf changement radical en lui-même.

À noter que Râm est le fils du roi d’Ayodhyâ. Bien qu’incarnation divine, Il prend naissance non point dans la caste sacerdotale, celle des brahmanes, mais dans celle de nobles-guerriers (les kshatriyas), de même plus tard que Krishna et Bouddha. La généalogie de Jésus le rattachera également à la maison de David et non à la caste des prêtres.

Le rôle de l’avatâra est clairement défini par Krishna dans la *Bhagavad Gîtâ* : « En vérité innombrables sont Mes naissances. Ainsi je sauve la loi du **Dharma**... Chaque fois que s’installe le désordre (“ **adharma** ”) et que l’ordre (“ **dharma** ”) décline, alors Je Me manifeste, Moi, dans ce monde » (IV, 5-7).

Si Râm n’est ni la première, ni la dernière incarnation de Vishnu, Il est néanmoins avec Krishna l’une des plus vénérées. Héros du *Râmâyana* (*La Geste de Râm*), Il est aussi l’une de celles dont l’histoire est la mieux connue à travers toutes les couches sociales de l’Inde : « Et aujourd’hui encore, quiconque conserve en son cœur, dans le sommeil comme dans la veille, l’image de Râm errant suivi de Sîtâ et de Lakshmana, trouvera le chemin qui mène au Royaume de Râm, ce chemin que trouvent bien peu d’ascètes⁴² ».

*

Le Râmâyana

Si l’histoire de Râm est déjà rapportée dans les Purânas et dans le Mahâbhârata, la version la plus complète de l’une des plus anciennes épopées de l’Inde est celle composée en sanscrit par le sage Vâlmîki, considéré comme le premier poète indien et son long récit de vingt-quatre mille distiques comme la première œuvre poétique d’origine purement humaine. Son style est moins archaïque, plus simple et plus prolixe que celui des Védas. Le *Râm Carita Mânas* (*Le Lac légendaire*, i.e. la Quintessence, de l’histoire de Râm), version hindi de Tulsîdâs, également auteur du *Hanumân Chalisâ*, est sans doute la plus populaire. Les hindous n’ont d’ailleurs aucun mal à admettre que Tulsîdâs soit la réincarnation de Vâlmîki, venu au XVI^{ème} siècle adapter en langage populaire et à la sensibilité de son temps la version première du Râmâyana. Le *Râm Carita Mânas* est lu et récité chaque jour depuis plus de trois siècles dans toute l’Inde. Il existe également un Râmâyana tamoul (le *Kamba Râmâyana* ou *Râmâvataram*), un Râmâyana thaï (le *Ramakien*), un Râmâyana cambodgien (le *Ramakerti*), un

⁴² Tulsîdâs, *Ayodhyâkanda*

Râmâyana laotien (le *Phra Lak Phra Ram*), un Râmâyana malais (le *Hikayat Seri Rama*), un Râmâyana javanais... Signalons enfin l'*Adhyâtma Râmâyana*, rédigé en sanscrit et plus philosophique, et le *Yoga-Vâshishta-Mahârâmâyana* ou *Jnâna-Râmâyana*, en sanscrit également, qui se présente comme un dialogue entre Râm et le sage Vâshishta.

La légende dorée de Râm qui s'est répandue jusque dans le folklore de l'Indochine et de l'Indonésie fournit aussi de l'Inde jusqu'à Bali la trame d'innombrables pièces de théâtre, poèmes, chorégraphies et œuvres musicales. Le Râmâyana est au cœur des opéras thaï comme des danses balinaises. Il a même inspiré un opéra au compositeur français Olivier Calmel, sur un livret de Damien Lecamp, créé à Massy en 2022.

*Approchez ! Regardez !
Et écoutez la légende indienne du Râmâyana
L'épopée du Seigneur Suprême
De celui né du Soleil.
Venu vivre la vie des hommes,
La souffrance et l'amour.*

Yves
(à suivre))



Olivier Calmel, *Le Râmâyana*, Orchestre de l'Opéra de Massy, 2022

ORPHÉE CÉPHALOPHORE



*Quitte dieu. Sois sans lieu
comme un astre, le cri de la
cigale, l'oreille immense de
la pierre. Sois la veine
mystique où circulent les
morts, sois leur sol, sois leur
ciel. Aie nom la terre ! et que
la pierre jaillisse du sol avec
ton sang.*

Pierre Emmanuel
Tombeau d'Orphée

Citharède, Musée archéologique de La Canée, Crète

La survivance du chant à la mort physique par le truchement de la tête décapitée qui prolonge le chant indique le niveau de ce chant. Il ne s'agit pas dès lors d'une fantaisie littéraire, fut-elle géniale, il s'agit de bien autre chose.

La tête d'Orphée symbolise la fin d'un monde, d'un cycle. Nous avons vu que la quête d'Orphée coupe court définitivement au cercle vicieux et sans fin des naissances et des morts. Sa tête tranchée qui flotte jusque sur les flots marins, comme la tête d'Osiris, selon le *manuscrit Jumilhac*, qui arrive à Byblos aux pieds d'Isis et qui lui indique comment recouvrer son corps démembré est l'oracle du monde à venir, d'un nouveau cycle de vie qui s'annonce.

Cette voix d'Orphée hurle dans le désert d'un monde qui meurt, d'une civilisation parvenue à son terme.

Elle indique deux choses :

La première que la pérégrination du retour d'Orphée de la *Toison d'or* comme chef de nage, celui qui donne le ton, le rythme et le sens de la navigation, *ensemence* les terres qu'il traverse : les Argonautes remontent le Danube puis le Pô, après un crochet par la mer Adriatique, ils traversent le lac Léman, s'engagent sur le Rhin, puis font demi-tour, descendent le Rhône, suivent la côte italienne et, après un crochet en Libye, au cours duquel ils portent le bateau, rejoignent leur point de départ.

La deuxième que les mélodies des chansons, - comme la parabole des paroles gelées de Rabelais l'évoque -, les mots du Verbe, ne se perdent jamais et qu'ils sont perceptibles ailleurs et dans un autre temps.

Ce double *ensemencement* : le retour des Argonautes par le Rhône et la tête coupée qui continue son chant renforce symboliquement la transmission du mythe.

D'abord le retour des Argonautes du jardin des Hespérides, porteurs de la *Toison d'or*, suivant Apollonios de Rhodes, est un parcours d'*ensemencement*. Orphée dirige l'*Argo* comme chef, tête de la navigation, par le chant il dompte les éléments, il influe sur les courants, incurve les vents.

L'*Argo* passe par des lieux impossibles, il remonte l'Italie actuelle, passe le Pô, va, en empruntant les torrents les plus improbables, franchir les Alpes du Saint Gothard, retrouver le Rhin puis son confluent l'Aar pour rejoindre la cité lacustre de la Tène sur le lac de Neuchâtel et retrouver le lac Léman par le Nauzon qui vient de la dent de Vaulion et s'engouffrer dans le Rhône.

Cette portion du voyage nous importe.

À partir de là, les Argonautes se laissent porter par le courant protégé, par les chants d'Orphée qui créent comme une brume opaque autour de l'embarcation la rendant invisible aux yeux des riverains puis arrivent aux sept bouches du grand fleuve, empruntent l'axe central dit « le petit Rhône », la petite Camargue. Le sillon rhodanien à partir de Vienne creuse la terre d'oc, coulant comme une veine porteuse de mémoire et d'enchantements.

La voix d'Orphée charmant les éléments, disciplinant le courant, émerveillant les arbres et les rochers, s'agrégeant les oiseaux du ciel et de la terre, n'a-t-elle pas modifié l'essence du paysage qu'elle touchait ?

N'a-t-elle pas induit une couleur, une saveur, charmé l'ange de cette terre d'oc de sa phorminx aux cordes ineffables ?

Dans la même perspective du bouclier d'Achille, ce voyage d'Orphée sur cette terre d'oc signe et scelle une empreinte, incurve une mélodie singulière aux résonances de la musique des sphères, là sur ce bord du monde.

L'Odyssée d'Homère nous apprend à lire ce rive à rive, à parcourir ces méandres, à contourner ses épreuves d'eau, de feu et de vent pour recouvrer l'essence de notre patrie, la source vive de notre être. À nous d'en reconnaître le tracé, Orphée d'une esquisse dessine les pourtours sur cette terre d'oc dans laquelle ont germé les harmoniques d'or des aèdes à venir.

Le deuxième ensemencement, la tête coupée qui vogue sur les eaux et qui chante sans fin les nombres célestes de sa phorminx qui selon la légende devint la constellation de la lyre. Le sens de cet ensemencement s'inscrit dans le *Logos* qu'Orphée décapité clame contre vents et marées. Et ce *Logos* prend chair dans la course du temps. Ce *Logos*... est au cœur du christianisme naissant et son chant préfigure le Christ, comme un autre saint Jean Baptiste, qui clame la fin du cycle des naissances et des morts, qui annonce son retour.

Cette inscription cosmique d'Orphée dans le champ des étoiles n'est pas sans rapport avec le récit médiéval de la translation de Jacques le Majeur, le décapité, qui parvint en Galicie, nautonier d'un bateau sans gouvernail. Sa présence se révéla par une pluie d'étoiles ensemencant le chemin du retour, le chemin qui, suivant la voie lactée, conduit à Compostelle, le champ des étoiles, le centre de l'être... Pèlerin de la fin de la terre, jusqu'au lieu de l'apôtre décapité, à la tête couronnée d'étoiles, jusqu'au lieu où tous les lieux se confondent puisque ce lieu est le Lieu sans lieu, dans le murmure du Vent.

Le périple de l'*Argo* porteur de la *Toison d'or* sur les rives du Rhône bercées par le chant d'Orphée, ne serait-ce pas un éclat de ce chant qu'il laissa en passant et qui résonnait encore dans la Provence du XII^{ème} siècle ?

Orphée surpassa tous ceux qui l'avaient précédé par la beauté de ses vers... Il acquit une très grande réputation car il avait inventé les mystères afin de guérir et d'apaiser la colère des dieux. (Pausanias le Périégète)

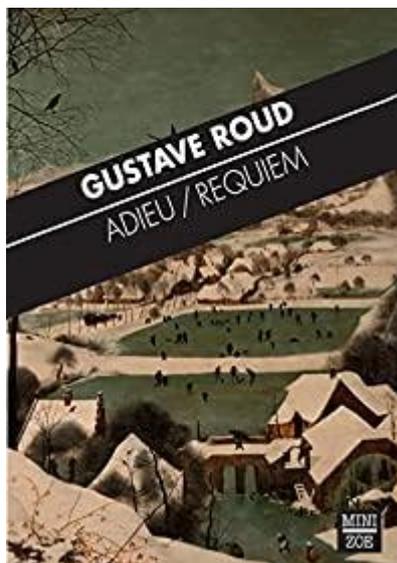
Daniel Facérias

Le mythe du troubadour, L'Harmattan, 2022, p. 110-111

*

MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME

REQUIEM



Je pose un pas toujours plus lent dans le sentier des signes qu'un seul froissement de feuilles effarouche. J'apprivoise les plus furtives présences. Je ne parle plus, je n'interroge plus, j'écoute. Qui connaît sa vraie voix ? Si pure jaillisse-t-elle, un arrière-écho de sang sourdement la charge de menace. C'est l'homme de silence que les bêtes séparent seul de la peur. Hier une douce biche blessée a pris refuge tout près de moi, si calme que les chiens des bourreaux hurlaient en vain loin de ses traces perdues. Les oiseaux du matin tissent et trouent à coups de bec une mince toile de musique. Un roitelet me suit de branche en branche à hauteur d'épaule. J'avance dans la paix. Qu'importe si la prison du temps sur moi s'est refermée ? Je sais que tu ne m'appelleras plus. Mais tu as choisi tes messagers. L'oiseau perdu, la plus tremblante étoile, le papillon des âmes, neige et nuit, qui essaimé aux vieux saules, tout m'est présence, appel ; tout signifie. Ces heures qui se fanent une à une derrière moi comme les bouquets jetés par les enfants dans la poussière, je sais qu'elles fleurissent ensemble au jardin sans limites où tu te penches pour toujours. La houle des saisons confondues y verse à tes pieds comme une vague le froment, la rose, la neige pure. Un Jour fait de mille jours se colore et chatoie au seul battement de ta mémoire. Tu sais enfin.

L'ineffable. Et pourtant, l'âme sans défense ouverte au plus faible cri, j'attends encore.

Gustave Roud
Requiem, Mini Zoé, 2018, p. 25 et s.

*

*UN FEU SORTIRA DES PIERRES
ET ELLES VOUS BRÛLERONT*



Le refus de la parole s'est traduit par la persécution de Thomas et de tous ceux qui ont rejoint l'Un.

Au stade ultime de l'unification, ils sont invulnérables.

Le Feu est à la fois destructeur et purificateur.

Il est destructeur, il fait périr ceux qui sont emmurés dans leur prison personnelle, ceux chez qui aucune brèche ne permet la respiration, le souffle, l'Esprit : « *misérable est le corps qui dépend d'un corps, et misérable est l'âme qui dépend de ces deux* » (log. 87) ou encore : « *pitoyable est la chair qui dépend de l'âme ! pitoyable est l'âme qui dépend de la chair* » (log. 112).

N'étant pas au terme de notre route, nous sommes misérablement brûlés par les pierres, brûlés plus ou moins grièvement. Les brûlures sont purificatrices si elles nous trouvent en marche. Elles nous sont fatales, si nous ne pouvons sortir de nos blocages.

Émile 06.08.1976

*

Tout est lumière

Ni rétrospective ni prospective

Ni évocation ni projection

Même si la mémoire parle de ma magnificence et la science de mon intelligence, je n'ai goût ni au rappel ni au voyage. Le rangement et ses prévisions ne sont pas de mon fait. À cet effet j'ai commis des sbires et tout va très bien.

Je ne suis requis et sollicité que par ce qui m'échoit dans l'instant grâce à mon serviteur, qui, dans ma nuit lumineuse, préserve, dispose et annonce le jeu de ma reconnaissance amoureuse.

Mes sbires voudraient bien que je m'attarde à leurs travaux, que je revienne une fois les tâches réparties comme si je pouvais améliorer ce qu'ils font. Ils s'affolent parfois devant les catastrophes naturelles ou celles que provoquent les hommes. Comme je me fais tirer l'oreille, pour donner une opinion qu'ils ne sauraient interpréter, ils me prêtent leur propre version et mon occultation continue sans fin, bien assurée tant et si bien que rien ne peut gêner le jeu de ma révélation. Les images continuent de voiler ma lumière. Les hommes en sont les victimes inconscientes, ne réalisant pas qu'elles sont la cause de leur aliénation : ils sont aveugles mais ne sont pas conscients de leur aveuglement.

Ma lumière ne laisse subsister aucune image. Tout fond dans son creuset, absolument tout. Rien n'échappe à ma combustion. Je me dois d'insister sur ma totale transparence car on voudrait qu'une règle aussi déroutante comportât des exceptions. On ne comprend pas qu'il n'y ait pas des hors-la-loi, mais on oublie que ce sont les hommes qui promulguent les lois et dressent les listes de ceux qui les bafouent : criminels, escrocs, violeurs etc. Qu'ils le fassent, c'est bien ainsi, mais qu'on ne me demande pas de prendre parti. Je ne suis pas d'un bord plutôt que de l'autre. J'avalise tout. Ma tolérance, incomprise, est sans restriction aucune. Comment en serait-il autrement puisqu'à mes yeux tout est lumière ? Le

serviteur, que j'initie à la fonction sublime de révélateur, se doit absolument de comprendre cette intransigeance dans la tolérance faute de quoi il ne serait pas en mesure de connaître ma nature véritable. Il faut avoir réalisé son identité suprême pour découvrir que la tolérance découle de ce constat que tout est lumière et que l'homme-lumière qui est à l'origine de la prise de conscience que je suis lumière, uniquement, totalement lumière, ne peut remplir son office que s'il réalise qu'il est absolument lumière à mes yeux, nullement autre que moi. En d'autres termes, mon serviteur ne peut être le lieu et l'occasion de ma révélation que s'il se dissout complètement dans ma lumière. Prétendre en ma présence demeurer une image parmi d'autres images, ce serait maintenir une différence intolérable. Or je ne peux prendre conscience de ma totalité qu'en la confrontant au rien de celui qui la favorise. Le rien occasion du tout, le rien actualisation du tout, le rien conscience du tout en même temps que conscience de son rien, voilà le couronnement de mon jeu, voilà ma suprême réussite. Tout tient à cette attitude de mon serviteur qui a conscience de sa nature véritable, indissociable de la mienne, où le rien qui révèle disparaît dans le tout qui se révèle à lui-même. Cette attitude d'effacement permet et inaugure, par le jeu des contrastes les délices de ma célébration. Ainsi j'ai conscience d'être parce que mon serviteur est vide de tout avoir ; je me connais parce qu'il est dépourvu de tout savoir ; je donne libre cours à ce qui sourd et surgit en moi parce qu'il est sans vouloir ; je suis sans défense parce qu'il est sans pouvoir ; j'ai conscience d'être le vivant parce qu'il est mort de son vivant. Je suis parce qu'il a cessé de vouloir être quelqu'un. Autre que moi n'est pas parce qu'à sa place il n'y a personne.

Émile 30.08.1991



Borie (photo Christian)

LA GRANDE RÉVÉLATION



Malcolm de Chazal, *Orchidée*

Le Christ a dit à ses disciples : « *Le Royaume des Cieux est au-dedans de vous* ».

Mais comme d'autre part il parle du *baptême de feu*, il analogise le *feu* et le *royaume*.

Quel est ce feu ? Christ le dit nettement, c'est l'esprit.

Et nous voici entrés dans l'arcane des arcanes, la nature du soleil...

Le soleil est le Monde Spirituel, qui fait girer tout. C'est le Royaume, et qui est FEU, dont les particules de feu de l'atome sont les émanations, pour la raison que la planète émane du soleil.

L'être parti du soleil, fait comme y revenir après la mort, or il y est, mais inconsciemment, l'enveloppe terrestre le retenant au sein de la conscience terrestre tant qu'il n'a pas perdu cette enveloppe...

Et le royaume des cieux est *en nous*, puisque le soleil est le monde *intérieur* de chacun, qui se présente *extérieurement* en tant que corps collectif, et dont seul l'enfer nous rejette à la nuit...

Et le soleil, qui est le Monde Spirituel ou le Ciel, est lui-même « planète » du Soleil d'Éternité qu'il reflète et dont il nous adresse la lumière en corps de reflet.

Le soleil, ainsi, ou le Royaume, est le miroir réfléchissant du Verbe, Source Solaire Première et Unique.

Et soleil par rapport à nous, notre soleil, Ciel de notre système, est la Terre de l'Au-delà, une parmi les « planètes » infinies de l'Unique Soleil d'Éternité, faisant le Cosmos infini.

Il est à noter que le soleil qui semble être dans l'espace et dans le temps, est véritablement hors de l'espace et du temps...

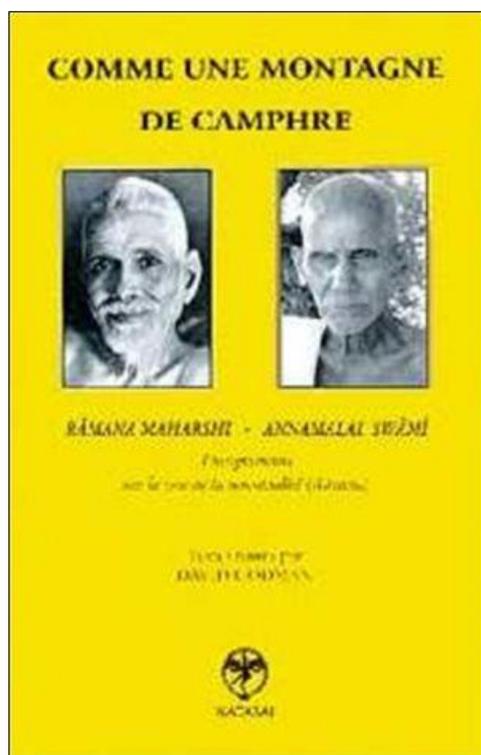
Et le mystère de la réflexion donnée par la lune, est l'arcane même du soleil, qui est « lune » du Soleil d'Éternité, faisant du Ciel corps reflétant du Verbe parmi nous.

Et le Verbe s'incarnant et revenant au Verbe, est le va-et-vient du Christ partant de sa gloire et revenant à sa gloire, Soleil d'Éternité qui s'émane et qui revient à Lui-même...

Malcolm de Chazal,
La Grande Révélation, Al-Madinah, 1952, p. 60-64



COMME UNE MONTAGNE DE CAMPHRE



Quand je dis : méditez sur le Soi, je vous demande d'être le Soi, pas d'y penser. Soyez conscients de ce qui demeure quand les pensées s'arrêtent. Soyez conscients de la conscience qui est à l'origine de toutes vos pensées. Soyez cette conscience. Sentez que c'est ce que vous êtes réellement. Si vous faites cela vous méditez sur le Soi.

Mais si vous ne pouvez pas vous stabiliser sur cette conscience parce que vos *vâsanas* (vos tendances) sont trop fortes et trop actives, il est bénéfique de se cramponner à la pensée « je suis le Soi, je suis Tout ». Si vous méditez de cette façon, vous ne coopérez pas avec les *vâsanas* qui obstruent votre conscience du Soi et si vous ne coopérez pas avec elles, tôt ou tard elles seront obligées de vous quitter.

Si cette méthode ne vous attire pas, alors observez simplement le mental avec pleine attention. Chaque fois que le mental erre, prenez-en conscience. Regardez comment les pensées se lient les unes aux autres et regardez comment ce fantôme appelé 'mental' s'empare de toutes vos pensées et dit : « Ceci est ma pensée ». Observez les habitudes du mental sans vous identifier à elles d'une quelconque façon. Si vous accordez à votre mental une attention pleine et détachée, vous commencez à comprendre la futilité de toutes les activités mentales. Observez le mental errer çà et là et chercher des choses ou des idées futiles et inutiles qui en fin de compte ne feront que lui créer de la souffrance. Observer le mental nous donne une connaissance de ses procédés intérieurs. Ceci nous incite à rester détachés de toutes nos pensées. Au bout du compte, si nous nous efforçons avec assez d'ardeur, cela nous donne la capacité de demeurer en tant que conscience inaffectée par nos pensées éphémères.

Ramana Maharshi, *Comme une montagne de camphre, Enseignements sur la voie de la non dualité*, par Annamalai Swami, Éditions Nataraj, 1997

*

LA MONTAGNE DE FEU



Litli Hrutur, photo Nadia

Le feu,
Le feu de la passion,
Le feu de la Vie,
Le feu, les flammes... Le volcan, il est là devant moi...
Il surgit des entrailles de la terre,
Il illumine le ciel,
Il éclate, il bouillonne, il s'exprime de plein feu
Il surgit, il explose.
Le volcan « Litli Hrutur », près de Reykjavik en Islande.
C'est la première fois pour moi, que je vois un volcan en éruption...
Quel honneur et quel spectacle ! Ce jet de flamme, m'enflamme...
La lave jaillit et se fraie un chemin dans la terre, elle pousse la roche, elle perce,
comme une sorte de serpent de feu, comme un ruissellement de flamme...
Mon corps est rempli d'émotion, c'est comme si la terre saignait, déversant son
lot de larmes rouge, orangé, elle pleure à sa manière... Des cendres partout ...
Pourtant, la chaleur m'envahit et cette rougeur de la Terre me pénètre ...
Je compatis, je sens ma propre circulation comme reliée... Sa peine est présente,
sa colère aussi ... Sa flamme, enflamme mon esprit ... Tout cela m'envahit ...
Un véritable magma...
Sa fumée, sa toux de tonnerre ... Un chaos devant moi, un bouillonnement
comme jamais je n'ai vu, ressenti ...
Ce volcan m'éclaire, m'enveloppe et illumine mon dedans, ma chair...
C'est profond...

Nadia

LIN-TSI
APPEL AU MEURTRE OU ULTIME LIQUIDATION DE LA SERVITUDE ?



À lire le patriarche chinois Lin Tsi (IX^{ème} siècle) on peut se poser la question : « Si vous rencontrez le Bouddha, tuez le Bouddha ! Si vous rencontrez les Patriarches, tuez les Patriarches ! Si vous rencontrez vos père et mère, tuez vos père et mère ! Si vous rencontrez vos proches, tuez vos proches ! C'est là le moyen de vous délivrer, et d'échapper à l'esclavage des choses. »

Je ne sais si on peut trouver ailleurs parole plus radicale, dans un contexte hautement spirituel bien entendu, que celle-ci, dont il convient de trouver l'interprétation juste si on veut en tirer la quintessence. L'éclairage vient souvent de la mise en parallèle avec d'autres propos mystérieux prononcés en d'autres lieux et d'autres temps par des êtres tout aussi avancés et pour lesquels le caractère spirituel de l'interprétation à trouver ne fait aucun doute. Ainsi la *Bhagavad Gîtâ* où Arjuna est confronté au cruel dilemme de devoir guerroyer contre ses cousins, et Krishna qui l'invite à le faire en dépassant ses états d'âme. Si Maître Eckhart affirme que « *les créatures sont un pur néant* », c'est qu'il a réalisé leur non-être, tout comme Émile Gillibert : « *Il n'y a personne à sauver... car il n'y a personne !* » Tout ceci s'inscrit dans le retour à l'Un du multiple. « *Du temps où vous étiez Un, vous avez fait le deux ; Alors, étant deux, que ferez-vous ?* » demande Jésus au logion 11. Ces images fortes, guerrières, ne sauraient délivrer leur lumière au simple observateur. Le jihad musulman, dont on voit ce que les hommes du monde en font, est la guerre sainte ; or il n'y a de sainte que la guerre que l'on fait en soi-même contre ses rêves et ses croyances acquises, au premier rang desquels se trouvent l'idée de moi-même, l'idée de mes proches, l'idée de père et mère, l'idée de Bouddha, l'idée de Jésus ... Voir comme l'indique le *soutra de Diamant* que « *tout n'est que désignation* », c'est cesser d'attribuer la subjectivité aux objets de conscience. Quelle radicalité redoutable que celle-ci, prise en quelque sorte au pied de la lettre mais dans l'intériorité. Ces propos ne délivrent leur lumière qu'à celui qui a découvert que tout se trouve en lui, proches, père, mère, Bouddha, êtres animés à qui il attribue par erreur, par habitude, par convention, la subjectivité. Le parallèle avec chapitre 1 verset 7 de l'*Ashtavakra Gîtâ* est frappant : « *Tu es seul sujet de tout, et de fait toujours libre. La cause de ta servitude imaginaire est que tu attribues la subjectivité aux objets plutôt qu'au Soi.* »

Christian 20/09/23

LE PÉCHÉ

D'où vient donc ce goût de l'Occident pour le « péché » et sa punition ? De l'Ancien Testament (mais dans ce cas, par quel penseur grec ou latin, l'idée juive de la fatalité du péché, s'est-elle introduite dans le joyeux Occident dionysiaque où fleurissaient Héraclite et Démocrite ?)

Il nous faut le savoir si nous voulons extirper le dualisme de la pensée occidentale.

Mais après tout ce qui importe, c'est que nous l'ayons extirpé en nous-mêmes.

L'Occident dualiste va à sa perte. Avons-nous un rôle à jouer ? Y a-t-il encore quelque chose à sauver ? Je crains bien que non.

Michel 03/01/2003



Anaïs Bourquin, *Harmonie*

LES TRAVAUX ET LES JOURS

On nous apprend que toutes choses ici-bas dépendent des mouvements d'une sphère intérieure... Cette vague conscience qui brûle dans mon cerveau n'émane pas entièrement de moi-même. Derrière moi, elle s'élargit et monte en Dieu...

Ce jour du moi intérieur illumine beaucoup de nos jours mortels ; sa nuit assombrit beaucoup d'entre eux. Et ainsi, le Rayon Unique se diffuse sous de multiples formes. La dernière est l'Empereur de Soi qui s'éveille à l'aube des temps, dont le jour est le jour de Brahma, dont le repos est son repos... Le sentier passe par vous-même et les portails s'ouvrent à mesure que le jour intérieur se développe.

Qui n'a ressenti d'une manière ou d'une autre le retour récurrent des rythmes de lumière à l'intérieur de soi ?... Nous frissonnons sur le seuil des vastes salles des dieux, là où l'on peut entendre leur puissant discours et voir les rayonnements de volonté de leur message. Ils parlent une langue universelle non seulement pour eux-mêmes mais pour tous.

Qu'est-ce que la poésie, sinon le mélange de certaine tonalité qui leur est propre avec les sons que nous émettons ici-bas ?... Les mystiques de tous les temps ont essayé d'exprimer cette parole...

L'hérésie de la séparation nous déchire en ces moments de ravissement ; mais quand vous êtes transportés par le souffle le plus profond, quand le silencieux, l'invisible et l'incompréhensible prennent possession de vous, pensez « Tu es Cela » et quelque chose de vous se fixera pour toujours en Lui...

En quiconque accepte la volonté de la Lumière dans ces éveils, la reconnaît et l'accomplit, le modèle et l'image de la divinité sont plus fermement implantés, et la pensée de cette personne se développe de manière plus consciente en l'être de son dieu tutélaire...

Le Très Haut est un mouvement, un souffle. Nous ne le devenons que dans le partage...

Les ascètes divins se tiennent devant le temple de la sagesse avec des torches allumées. Ceux qui sont près d'eux ont prélevé le feu et nous l'offrent à leur tour pour allumer le flambeau, le flambeau éclatant de l'âme...

C'est ainsi que dans les mythes anciens on considérait l'appel de la lumière sur les collines sacrées ; les rayons étaient déployés et ramassés ; et en revenant avec eux à l'origine, les Enfants-Initiés trouvaient leur sépulture au sein du Père-Feu.

Georges William Russel, dit AE,
Les Aurores boréales, Arfuyen 2023, p. 110-114



Federica Matta, Voyage des Imaginaires

MIETTES DE GNOSE

AINSI PARLAIT SAINT-POL-ROUX

Ainsi parlait

...le Silence est quand même le langage des âmes.

Saint-Pol-Roux

Dits et maximes de vie
choisis et présentés
par Jacques Goorma

...il sied à l'humanité d'être l'architecte de son propre paradis et... devenir un homme heureux égale se métamorphoser en dieu... Joie signifie force et santé, c'est-à-dire Divinité.



L'art véritable est anticipateur.

Le poète est radioactif.

Arfuyen

Dieu se contente de soi-même et trouve tout en Soi.

La retraite la meilleure est en soi-même.

La vraie lumière n'est pas celle qu'on reçoit du haut de la nature, mais du fond de l'homme ; éveille le rayon que chacun porte en soi, la clarté véritable étant celle qu'on donne.

Le génie c'est la bonté.

L'imagination c'est l'étincelle entre l'homme et cette perfection attingible de l'homme que l'on nomme Dieu. L'imagination c'est la folle, oui, mais une folle qui nous amène à la sagesse.

Ce sont les solitaires qui gardent l'équilibre du monde parce qu'ils sont au pivot, les centres...

Dans la foule on sévit dans les autres, dans la solitude on se cherche dans soi.

Il faut mourir un peu aux autres, pour, revivant à soi, leur apporter l'humble bouquet cueilli fleur à fleur à la racine même du Silence.

À parler cru, je ne m'em... jamais seul. Dieu non plus. Nous sommes au moins deux.

Ainsi parlait Saint-Pol-Roux, dits et maximes de vie choisis et présentés par Jacques Goorma, Paris-Orbey, Arfuyen, 2022

DE L'OUBLI À L'ÉVEIL



Impressionnant, incommensurable, époustouflant, prodigieux, vertigineux, simplement phénoménal, tout ce que l'être humain a réussi à inventer et à fabriquer depuis qu'il s'est incarné sur terre ! En vérité, pour peu de résultats.

Nous sommes en même temps victimes et complices d'illusion permanente. Ce monde, s'il nous apparaît comme bien concret, ne persiste que le temps de notre existence. Après, il n'a pas plus de consistance qu'un reflet dans le miroir.

La conscience d'exister ? encore une chimère et bientôt un cauchemar. Il est temps que se révèle à nous la vraie Lumière, la Lumière cristalline, la Lumière électrofaible des scientifiques, la Force intelligente, la Vie cosmique. Afin que se déchire le voile de l'ignorance.

« Infinir » l'aube jusqu'à retrouver la clarté nouvelle.

Entends ce que les autres ne peuvent pas entendre, vois ce que les autres ne peuvent pas voir, sens ce que les autres ne peuvent pas sentir. Et partage ton butin avec eux.

Il était là. Il n'est plus là. Il n'a rien emporté. Il n'a rien laissé non plus. Aucun souvenir marquant son passage.

La solitude, paradoxalement, ne m'éloigne pas de mes semblables. Elle est pareille à une corde d'argent qui relie.

Tous les êtres humains sont reliés par cette infime part d'absolu dont ils sont les dépositaires.

Que de croyances ! Que de religions ! Que de dogmes ! Que de rituels ! Que de sociétés secrètes ! Que d'écoles ! Pour un seul mystère.

La voie c'est quand il n'y a plus de voie.

Un dieu ne suffit pas. Seule la pluralité peut s'arroger l'humanité entière.

« Ensème »-toi de silence dans le murmure du vent.

Singulièrement la mort pourrait m'empêcher de respirer si je ne croyais pas à une autre respiration, universelle celle-là.

Marche en toi et pour toi !

Parler de spiritualité c'est se placer hors de la spiritualité. Celle-ci ne s'énonce pas, elle s'éprouve, en retrait de soi et au quotidien.

Il est nécessaire, pour ne pas dire primordial, d'arpenter différentes voies avant de s'apercevoir qu'elles ne sont que des chimères.

Au fil du temps, le temps se perd.

La plante est un être, l'animal est un être, l'humain est un être. Même la pierre vit. Et Dieu ? Un non-être. Ce à quoi j'aspire. Ce que je suis.

Sourd ou muet ou aveugle ou manchot ou cul de jatte. Mais toujours dans l'entièreté de l'être.

Pouvoir toujours vivre dans le sacré au travers du profane.

Au commencement des temps fut la Révélation.

À la fin des temps, Elle sera là également. Entre-temps aurons-nous vraiment existé ?

Chacun, sans exception, devra un jour ou l'autre faire l'expérience de la sainteté. Même inconsciemment. Même fugitivement.

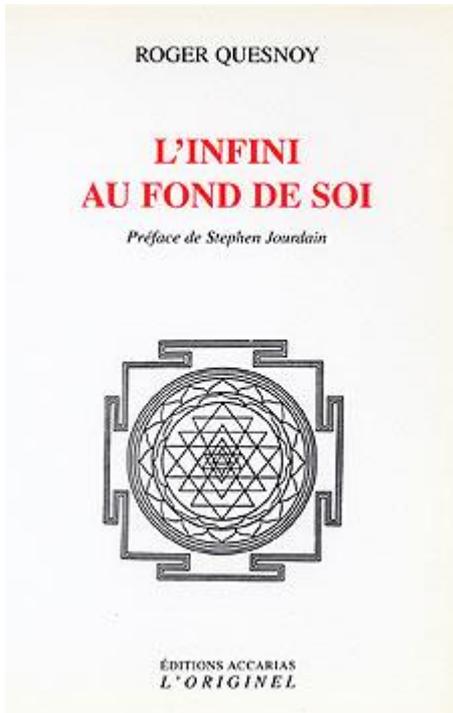
Quand il ne fait pas encore nuit. Quand ce n'est pas tout à fait la fin du jour. À cet instant précis de l'entre-deux, mon corps, mon esprit et mon âme se conjoignent.

Comme si tout, soudainement, s'était arrêté. Instant de grâce.

Jean-Pierre ROQUE

Que la Grâce soit, apophtegmes en toute liberté, éditions du Douayeul, 2011

L'INFINI AU FOND DE SOI



Le monde commence à chaque instant

Comment rendre compte d'une expérience qui récuse le mental ? On préférerait parfois à l'audace d'une réponse l'évidence du mystère.

Vivre dans la réalité de l'esprit. Se tenir le plus près possible du point où les pensées se forment. Assister à leur éclosion. Palpitation de soi en vérité.

Nidifier en la graine potentielle d'Absolu que je suis à ma source. Loin de la fausse monnaie du moi. Relativiser sans frein. Sans retenue.

Être sans cesse en amont. En-deçà de sa propre pensée.

L'éventail se déploie autour du pouce. Mirage de la vie en ses plis incertains.

Certitude du Je née du doute. Point du miracle où tout surgit, fuse. Active genèse, sitôt asservie.

Hors je : une cristallisation incompréhensible. Une funeste (et sans doute nécessaire) mésaventure. Un univers qui s'ébroue, enfant de mes profondeurs.

Ne pas me confondre avec le bouillonnement écumeux et froid des pensées gigognes. Me lover dans la goutte chaude de leur source. Le cœur brûlant de ma vie.

La joie d'être colore les choses. Note radieuse ! Pur soleil. Éclat des jours ! Les atomes sont à leur place. Il ne manque pas un bouton de guêtre.

Paradis : conscience vraie, dépouillée de ses oripeaux, de ses guenilles mentales.

Une envie de rire inextinguible me saisit à la vue d'une scène, d'un spectacle quelconque, à la pensée que tout cela a une réalité plus que douteuse.

Un mur s'effrite sous l'ongle.

Comment pourrais-je m'identifier un seul instant au transitaire, à l'objet de ma pensée ?

« *Je est un autre* ». La formule de Rimbaud est encore inaperçue⁴³.

Gare aux contenus de conscience : ils fuient de partout. La vie psychologique est un leurre si elle n'est pas envisagée dans sa totalité.

Par définition, l'absolu de la pensée ne peut pas s'objectiver. Je ne le suis que par dépouillements. Je ne peux que l'être. *De toute évidence, je ne peux même être rien d'autre.*

En aucun cas, je ne reconnaîtrais être compromis avec moi.
Le pistolet sur la nuque, je n'avouerais pas.

Les instants privilégiés ne forment pas une chaîne. On les éprouve. La vraie conscience, elle, est permanente. Elle n'est pas un état de l'Être, mais l'Être en personne. Elle ne peut que, fâcheusement, tomber dans l'oubli. Une distraction abyssale. *L'Être seul est une Personne.*

Je doute. Je pense. Si je suis, je ne suis pas la pensée que je suis de la pensée. Ceci est capital. La croissance du grain de sénévé exige ce terreau.

Je suis ! C'est une découverte fantastique ! Le reste, tout le reste, est situé par rapport à ce fait primitif, prodigieux. Sancta simplicitas !

Observer un enfant endormi. Au premier degré, c'est une vague complaisance affective. Mais ce regard peut aussi entrer par effraction dans le cœur de l'intemporel. Cette seconde ne fera jamais partie d'une chronologie. Ni figurer dans aucun album de famille.

C'est fou ce que je dois ne pas être pour être. Tout ce à quoi je dois être absent pour être présent à moi. Tout ce que je dois rêver pour toucher le réel. Toute l'existence dont je dois douter pour être.

Roger Quesnoy

L'infini au fond de soi, Accarias/L'Originel, p. 43 et s.

⁴³ « *Ce qui constitue l'essence même du Je ne doit pas être confondu avec la personnalité transitoire et mouvante de l'individu... La perte qu'il consomme de sa personnalité lui permet de connaître son Moi, et celui-ci se révèle sans limites* ». Ainsi s'exprime Rolland de Renéville, rimbaldien, (membre avec René Daumal de la célèbre revue « Le Grand Jeu ») qui a magistralement analysé les étroites analogies entre l'expérience poétique et l'expérience mystique. Le Moi véritable, se confondant avec son infinité divine, invite à cette affirmation majeure : « *Le poète formule son rêve à la façon dont l'absolu nous songe* »...

APHORISMES

Hors la dualité, pas de combat.

La philosophie est guidée par la raison.
La poésie par l'intuition.

Laisse-toi appartenir au monde, afin qu'il
t'appartienne.

Je ne crois pas, je connais.

Comment être à hauteur du monde sans esprit
de conquête et de possession ?
En restant essentiellement soi-même.

Comment se détacher de l'existence sans
mourir pour autant ?
En s'attachant à l'essentiel.

Je ne sais pas si je suis, ce que je suis ni
qui je suis.
Mais je sais que je vis, car je me sens vivre.
Et c'est à partir de là que j'écris.
Et que je suis.

Jacques

Anasuya, Berlin 2023

VOL CÉLESTE DANS UN CRÉPUSCULE INFINI



**Dark Cherry, *Vol céleste dans un crépuscule millénaire*
Symbole de royauté, de pureté et de longévité la grue, censée vivre mille ans, est la messagère des deux mondes**

Le privilège de l'oiseau, c'est qu'il sait combien voler est difficile. (...) C'est cette conscience plus que toute technique qui fait de lui un élu. Quand on voit voler un oiseau – surtout certains individus –, on sent son extase, son émerveillement et sa joie. Jamais il n'a l'air de penser que cela va de soi, que c'est bien naturel, qu'il n'y a pas de quoi s'esbaudir. (...) Je voulais vivre au présent, comme lui. Je lui empruntai sa stratégie : effectuer au quotidien ce qui vous semble aussi improbable qu'impossible. Plusieurs heures par jour, il me fallait aller au-delà de mes forces, atteindre cette allure où l'écriture s'évade de tout ancrage, se déploie et renouvelle à chaque seconde le miracle qui lui permet de tenir un instant supplémentaire. Celui qui vit un danger aussi permanent connaît le présent absolu.

Amélie Nothomb, *Psychopompe*, Albin Michel, 2023

*

NI MAÎTRE NI DISCIPLE

ni maître, ni disciple

Et le voyant voit l'impermanence, il voit que la seule permanence est la permanence du changement. L'ego prend peur et refuse, s'accroche. Et si l'impermanence était acceptée ? Totalement acceptée... non pas un « oui mais », juste « OUI », sans conflit, sans ego.

Qu'est-ce qui pourrait être plus libérateur que « je ne suis rien, je n'ai rien » ? Soudain il n'y a ni image à perdre, ni peur de la destruction. Comment « rien » pourrait-il être prisonnier ou libéré ? Plus de questions ni de réponses à recevoir : tout ce qui était à donner est donné, OUI. [...]

Unité, sans séparation, uniquement UN : le voyant, l'objet vu et l'action de voir, totalement UN, à l'état de Conscience, car sans Conscience rien ne peut exister, la conscience du « rien » elle-même appartient à la Conscience. Cependant la Conscience n'est pas consciente à cause des objets qui y passent, la conscience est hypostase, Conscience en Soi.

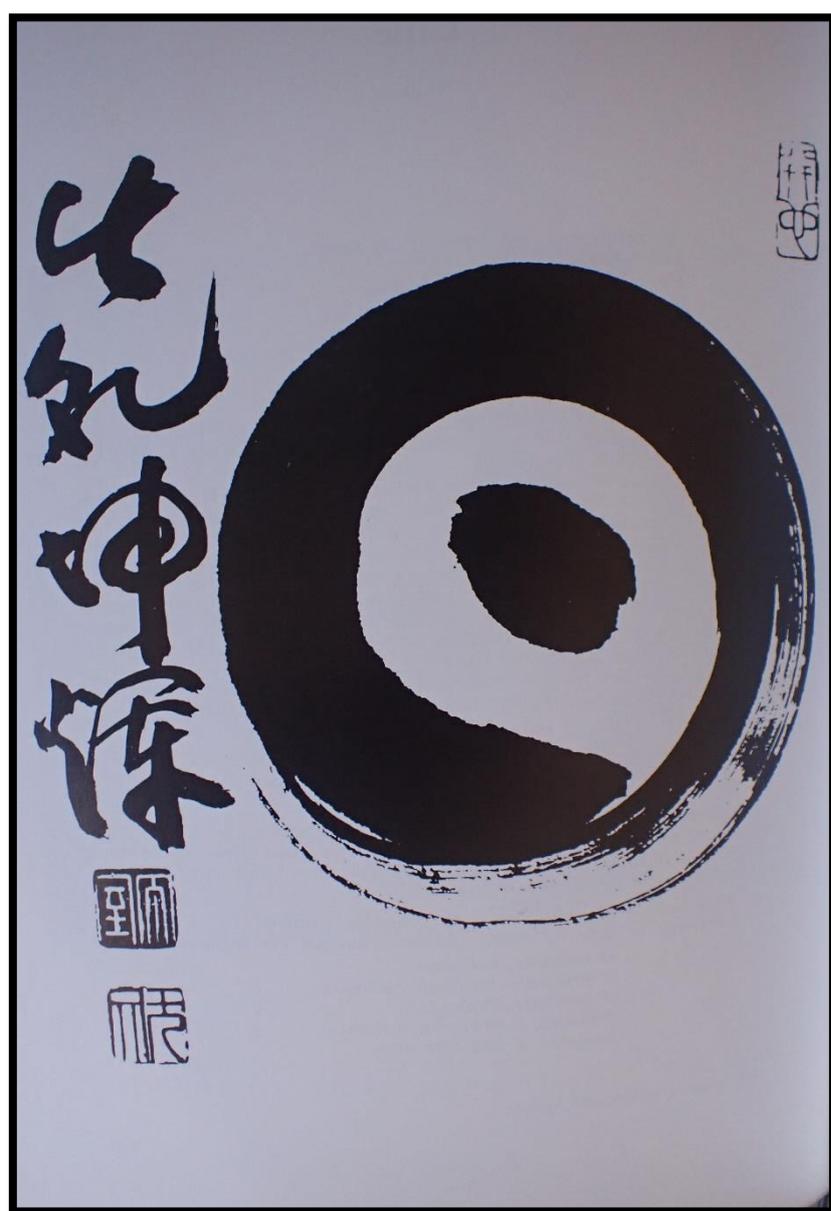
*

Bien entendu, dans la vie quotidienne nous traitons les personnes et les situations comme si elles étaient une réalité permanente et nous ne nous asseyons pas devant l'écran de télévision pour contempler les points. Mais à un niveau tout à fait terrestre, il y a devenir permanent, une danse des particules dans le vide. S'il était possible de séparer, dans un corps humain, le vide de ce que les scientifiques nomment encore substance, nous aurions tous la taille d'une graine de moutarde ! Et il se pourrait bien que les prochaines découvertes nous annoncent que le corps n'est même pas cela !

Que reste-t-il ? Ce qui voit. Non pas une entité mesurable, ce « Voyant » ou « Connaisseur » ou cette « Conscience », donnons le nom que nous voulons, EST.

Martine Quentric-Séguy, *Ni Maître ni disciple*, Le Fennec, 1997

LE SOLEIL SE LÈVE – L'IMMENSITÉ S'ÉCLAIRE



Ce poème fait allusion à l'être qui, touché par l'illumination, tout à coup sort des ténèbres et voit clair autour de lui et en lui :

*Et quand je relevai la tête pour regarder autour de moi
Je vis pour la première fois le soleil rond depuis toujours*

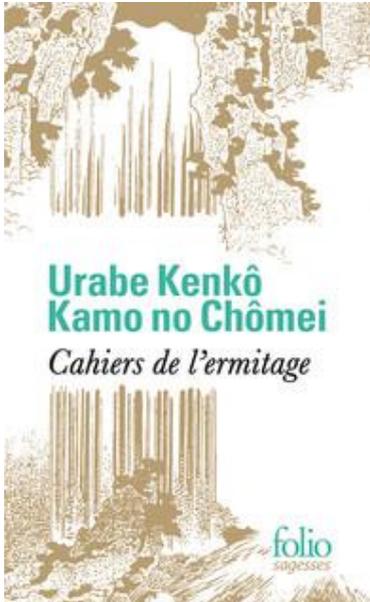
Lo-han Kuei-ch-en (827-928)

C'est la situation enviable de l'être qui, grâce à une vigilance sans trêve, à un acharnement sans relâche, devient tout à coup éclairé, fait tout à coup le jour en lui.

Taïkan Jyoji, *Au cœur du Zen*, Le Courrier du Livre, 1996, p. 75
Calligraphies de Maître Yamada Mimon

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

CETTE SECONDE QUI S'ÉCOULE



Personne ne tient compte de cette seconde qui s'écoule. Est-ce pleine conscience ? Est-ce ignorance ?

Parlons de ceux qui, par ignorance, gaspillent leur temps. Pourtant, si la pièce d'un centime est insignifiante en elle-même, une pile de ces pièces ferait d'un homme pauvre un homme riche. C'est bien pour cela que les commerçants sont soucieux de garder un sou.

On ne se rend pas compte de l'instant qui passe ; or, à le laisser s'écouler, on arrive subitement à l'instant de la mort. Ainsi ceux qui pratiquent la Voie de Bouddha ne doivent pas craindre les jours et les mois d'un futur lointain, mais cet instant même qu'ils laissent fuir en vain...

Si même un court instant on ne tient aucun compte du temps qui passe, on est comme un mort. Si j'explique pourquoi il ne faut pas se relâcher un seul instant, c'est pour arriver à n'avoir aucune pensée dans le cœur et à couper tout lien avec le monde extérieur, de manière à progresser sur la Voie de Bouddha si on le veut ou à renoncer.

Urabe Kenkô, *Cahiers de l'ermitage*, Folio/Gallimard, 2022, p. 64-66



Grand Bouddha, Kōtoku-in (高德院), Kamakura, Japon

TRADITIONS

*Vous annulez la parole de Dieu avec votre tradition
que vous vous êtes transmise*

Mc VII, 13

Elle entendit un jour Soufyâne al-Thawri s'écrier :

- « Mon affliction est à son comble !
- Ne mens pas, répliqua-t-elle. Dis plutôt : Mon affliction est presque à son comble. Car si tu avais atteint le comble de l'affliction, il ne te serait plus possible de vivre. »

Une autre fois, elle dit à Soufyâne :

- « Quel excellent homme tu serais si tu n'étais pas avide des biens de ce monde !
- De quels biens suis-je avide ?
- Des traditions, que tu recherches avec un si grand zèle... »

René Khawam

Propos d'Amour des Mystiques musulmans, L'Orante, p. 179



JE SUIS BRAHMAN



Mes enfants, Brahman doit être expérimenté et ne peut être exprimé par des mots. Un jour, un Rishi envoya son fils étudier auprès d'un gourou. Après douze années d'études, le fils revint chez lui et déclara fièrement à son père : « Savez-vous qui je suis ? Je suis l'incarnation de Brahman », et il commença à mettre en avant son ego. Voyant son fils agir de la sorte, le Rishi eut de la peine pour lui. Il lui demanda d'apporter du lait et du sucre candi puis de dissoudre le morceau de sucre, qui était comme le roc, dans le lait. Quand ce fut fait, le Rishi prit un peu de lait et le fit goûter à son fils, lui demandant s'il le trouvait sucré. Le fils acquiesça. Prenant une autre cuillerée de lait, cette fois à la surface, il lui en fit goûter et lui demanda la même chose. Le fils acquiesça de nouveau. Alors le Rishi lui donna le conseil suivant : « Mon fils, Brahman ne doit pas être souillé par des mots. Bien que Brahman pénètre toute chose, Il doit

être connu par l'expérience. Sans avoir jamais encore réalisé Brahman, ne continue pas à répéter 'Je suis Brahman' ».

Mes enfants, un érudit se promenait dans la rue en chantant : « Tout est Brahman ». Un homme qui l'entendit chanter prit une épine et piqua le pandit par derrière. Le pandit se mit à pleurer, incapable de supporter la douleur, et, furieux cria : « Qui me fait cela ? » Puis il pourchassa l'homme pour le battre. Mes enfants, notre Brahman est semblable à ce « Brahman » en pleurs...

Écoutez maintenant l'histoire d'un homme qui a réalisé le Soi. Un Mahâtma descendait une rue en chantant : « Tout est Brahman ». Un homme surgit derrière lui et lui coupa le bras. Le Mahâtma, indifférent à sa blessure, continua son chemin en chantant, oublieux de tout. L'homme qui l'avait attaqué comprit alors que c'était un Mahâtma. Pris d'un profond remord, il s'approcha du Mahâtma, implorant son pardon. Le Mahâtma lui demanda : « Pour quelle raison ? » L'homme répondit : « Pour vous avoir coupé le bras ». Alors seulement le Mahâtma se rendit compte de sa blessure. En la frottant, il se reconstitua le bras, puis dit : « Bien que je chante 'Tout est Brahman', je suis contraint cependant à l'action de me frotter le bras pour guérir. »

Paroles d'Amma, ALTESS, 1992

CONTES

RÂMCHARITMÂNAS *(LE LAC LÉGENDAIRE DE L'HISTOIRE DE RÂM)*

Il existe de nombreuses versions du Râmâyana. La présente traduction d'un original inédit en anglais de Shrî Doorgesh Ramsewak, qui s'est essentiellement inspiré du Râmcharitmânas de Tulsîdâs, se veut une adaptation aussi complète et condensée que possible de la Geste du Charmant. Puisse celle-ci permettre à tous ceux qui n'ont pas la chance de comprendre le sanscrit ou l'hindi d'avoir accès à l'histoire véridique de Râm et de s'ouvrir ainsi à l'âme de l'Inde éternelle.



Le mont Kailash au Tibet, demeure de Shiva

*Au matin Râm dit affectueusement à l'ascète :
« Seigneur, indiquez-moi quel chemin prendre ».
Souriant en son âme, l'ascète répondit à Râm :
« Tous les chemins te sont aisés ! »*

Tulsîdâs

I - BÂLKÂNDA (L'enfance)

1. « Quelle est, se demande Satî, la véritable identité de Râm ? »

Un jour à Prayâg, il y a de cela très très longtemps, le sage Bhardwaj fit la rencontre du sage Yagyavalkya. Comme il avait des doutes sur la véritable nature de Râm, il l'interrogea :

- « Mais qui était-il donc ? Était-il le Seigneur Tout-Puissant ou simplement un roi doué de pouvoirs miraculeux ? »

- « Ô Bhardwaj, Satî elle-même a eu des doutes ! Je vais te raconter cette histoire et, je l'espère, dissiper de la sorte toutes tes incertitudes. »

Telle fut la réponse du sage Yagyavalkya qui lui narra alors toute l'histoire des doutes de Satî, la parèdre du Seigneur Shankara (Shiva, en tant que dispensateur de la félicité).

Voici donc cette légende.

Le Seigneur Shiva et son épouse Satî rendirent un jour visite dans son ermitage au sage Agastya. Ce dernier leur fit le récit des exploits merveilleux de Shri Râm. Le Seigneur Shiva l'écoutait, extasié.

Sur le chemin du retour, le Seigneur Shiva aperçut, dans la forêt de Dandaka, Râm et Lakshmana qui marchaient. Râm affrontait alors les épreuves du Râmâyana. Bien qu'heureux de les apercevoir, il ne voulut pas les interrompre. Au lieu d'aller à leur rencontre, Il poursuivit sa route jusqu'à Kailâsh, sa célèbre demeure.

Satî qui avait remarqué le ravissement de Son Époux n'avait nullement été impressionnée par Râm et Lakshmana. À peine arrivés à Kailâsh, Elle l'interrogea :

- « Ce Râm dont le nom est sans cesse sur tes lèvres, est-ce celui que nous avons aperçu dans la forêt ? »

- « Oui Satî, Il est le Seigneur de toute la Création », répondit Shiva.

- « Mais comment le Seigneur Suprême peut-Il errer dans la forêt, vêtu comme un ermite et pleurant la perte de Sîtâ ! » s'exclama stupéfaite l'épouse du dieu.

- « Il ne fait que jouer le rôle d'un être humain attaché à sa femme. Ne sois donc pas étonnée Sâtî », dit le Seigneur Shiva.

Satî était toujours loin d'être convaincue. Le Seigneur Shiva L'autorisa donc à rechercher Elle-même la vérité.

Ne pouvant trouver la paix avant d'avoir découvert la véritable identité de Râm errant dans la forêt, Satî partit aussitôt pour Dandaka. Elle apparut devant Râm sous l'apparence de Sîtâ. Tant Lakshmana que Râm percèrent aussitôt Sa ruse. Lakshmana fut outré d'une telle audace, mais Râm se précipita pour Lui rendre hommage.

- « Gloire à Toi, ô Mère Bhavâni ! Que fais-Tu seule dans cette forêt ? Où est le Seigneur Shiva Shankara ? »

Surprise et honteuse, Satî ne put que saluer Râm et partir sans dire un mot. Pour dissiper totalement ses doutes, Râm se manifesta de tous côtés dans l'espace avec Sîtâ. Satî salua les milliers de Râm et de Sîtâ, sans parvenir à dissimuler sa déconvenue.

Le Seigneur Shiva l'interrogea dès son retour à Kailash. Pour ne pas révéler l'artifice dont elle avait usé, elle répondit évasivement qu'ayant trouvé la réponse à sa question elle était satisfaite.

Sombrant dans une extase, le Seigneur Shiva découvrit la ruse grossière de Satî. Troublé, Il ouvrit les yeux en se disant :

- « Sîtâ est la Mère universelle : Elle est donc Ma Mère. Comment Satî a-t-elle osé prendre Son apparence ? Puis-je encore considérer comme Mon épouse celle qui a pris la forme de Ma Mère ? »

Il tomba à nouveau en méditation. Les années par milliers passèrent. Satî, inquiète, Se crut abandonnée et Se mit à prier. Lorsqu'enfin Il ouvrit les yeux, le Seigneur Shiva eut pitié de son désespoir. C'est alors qu'Il aperçut des chars volant dans le ciel.

- « On dirait qu'ils se rendent chez mon père », dit Satî.

- « En effet », répondit Shiva.
- « Mon père prépare sans doute une cérémonie ! » s'exclama-t-elle.
- « Cela en a tout l'air », répondit Shiva.
- « Permits-moi donc d'y assister, Seigneur ! » pria Satî.
- « Mais est-il correct d'y aller sans être invité ? » demanda Shiva.
- « Je veux quand même y aller ! » dit Satî avec fougue.
- « Vas-y donc, dit Shiva, si tel est ton désir ! » et il entra en profonde méditation (Samâdhi), ayant le pressentiment d'un malheur à venir.

Arrivée chez ses parents, Satî vit que tout le monde, y compris son père, l'ignorait. Seule Sa mère se précipita à Sa rencontre. Elle se rendit compte lors de la cérémonie que seul Son Époux parmi tous les dieux n'était pas invoqué, en violation flagrante de toutes les traditions sacrées. En proie à la colère, Elle se jeta dans les flammes, profanant ainsi le feu sacré.

Tous furent frappés de stupeur, Son père Daksha Prajapati ainsi que l'assemblée. Sa mère fondit en larmes dans un tumulte indescriptible. Même la méditation du Seigneur Shiva Shankara en fut perturbée. Découvrant le drame, il entra dans une rage folle et dépêcha aussitôt sur place deux de ses messagers qui dévastèrent tout chez Daksha Prajapati. Les dieux ne trouvèrent leur salut que dans la fuite.

Les messagers s'en retournèrent alors rendre compte de leur mission au Seigneur Shiva Shankara.

Doorgesh Ramsewak
(Trad. Yves)
à suivre



Statue de Shiva, Bangalore

HISTOIRE PARALLÈLE

Il était une fois il y a très longtemps, environ cinquante mille ans, un tout petit peuple sur une île du Pacifique, ancêtre des Papous, qui avait des problèmes récurrents avec d'autres peuplades barbares ainsi qu'avec des crocodiles qui mangeaient leurs enfants et des invasions d'insectes qui détruisaient leurs récoltes.

Vinrent alors vingt-quatre prophètes inspirés et très malins qui conçurent et réussirent à imposer l'idée qu'ils étaient le peuple élu de dieu, de leur dieu qui était le seul dieu du monde entier et eux, le seul peuple élu. Et aussi qu'il y avait au loin, de l'autre côté des mers, une terre sans crocodiles ni insectes ravageurs et qui leur était promise à eux seuls, le peuple élu unique. Comme l'idée, bien que séduisante, était quand même un peu tordue et difficile à avaler, ils continuèrent sur leur lancée téméraire et imaginative et conçurent une règle très compliquée avec beaucoup d'obligations, de menaces et de sanctions divines de sorte à bien noyer le poisson un peu trop gros et parvenir à faire avaler la couleuvre. Et ce fut si réussi que tout le peuple fut séduit, embarqua sur une armada de bateaux et partit à la recherche de la terre promise. Et c'est au bout de plusieurs années de dures navigations et multiples péripéties qu'ils débarquèrent enfin sur une splendide île de beauté habitée par de farouches indigènes, l'actuelle Corse. Tout ne se passa alors pas comme prévu... La suite au prochain épisode.

Épisode II : Alors naquit au sein du peuple exilé un homme très sage véritablement, qui tenta d'expliquer à tout ce petit monde qu'il était sous emprise, qu'il s'était fait berner par des vieux malins paresseux et tordus, et ce qui devait arriver arriva ; il fut assassiné par réduction de tête, attaché à un arbre.

Enfin, et c'est le dernier épisode de cette histoire stupide et non moins affligeante si on la croit, vint un ultime prophète du nom de Paulo, encore plus malin que ses illustres prédécesseurs, qui se dit qu'il y avait matière avec le destin du sage à la tête réduite, à raconter une histoire de salut qui pourrait ratisser large et rapporter gros. Et bien croyez-moi ou non, deux mille ans après, des millions de gens au-delà des mers croyaient encore à ce récit à dormir debout (sauf les enfants) ! Pire, ce récit devenu mythique avait contaminé tous les apprentissages dans un très large rayon et généré incompréhension, peurs, frustrations, haine et persécution sans qu'on ne sache plus d'où tout cela provenait. Personne ne voyait que, sans cette contamination généralisée, tout aurait pu être bien différent pour des millénaires à venir...

La suite et la fin de cette histoire stupide restent à écrire...

Par un auteur anonyme et visionnaire de l'Ordre de la Toile Cirée.

COURRIER DES LECTEURS

Christian à Yves
Le 14 août 2023

Une illustration étonnante de la relation entre spirituel et violence ne se trouve-t-elle pas dans l'énoncé de la *Bhagavad Gîtâ* et le dilemme d'Arjuna ? Une autre au logion 16 où Jésus affirme être venu jeter le feu, l'épée, la guerre sur la terre ? Cependant dans ces deux cas majeurs de propos hautement spirituels, l'interprétation justement spirituelle serait d'y voir des métaphores de la guerre intérieure et rien d'autre, ni récit historique ni menace prophétique. La guerre contre les cousins c'est couper les liens familiaux et se libérer de l'identité d'emprunt, et si j'entends et garde la parole de Jésus je finis par régler leur compte à toutes les autorités et dominations qui œuvrent sur la terre, en moi et c'est suffisant. La métanoïa est la révolution intérieure, je laisse l'extérieur aux acteurs de l'histoire... Sauver le monde est un rêve comme le monde est un rêve. Il y a mieux à faire, tout de suite...

Christian

*

Christian à Yves
Le 14 août 2023

À la relecture de ton livre sur Judas, tu présentes la parole centrale de l'évangile de Judas "*tu surpasseras tous les autres, car tu sacrifieras l'homme qui me sert de vêtement*" comme une "*mission*" que Jésus confie à Judas. Quelle serait cette mission ? Tu sembles répondre plus loin : "*Judas opère le sacrifice de l'enveloppe charnelle de Jésus pour lui permettre de monter vers le Père*"...puis tu évoques la crucifixion. Est-ce que tu cautionnes le dogme Chrétien central du sacrifice volontaire de Jésus sur le plan extérieur événementiel et historique, ou bien c'est juste pour lui permettre de monter vers le Père, mais là... je n'adhère pas. On peut supposer que dans sa lucidité, Jésus savait ce qui allait lui arriver, point.

Le sacrifice (qu'on peut appeler aussi de manière imagée et en puisant dans Thomas "*la circoncision véritable en esprit*") que Judas est le seul à pouvoir faire dans l'entourage de Jésus et qui est celui des apparences à l'intérieur de soi permet à **Judas** de monter vers le Père comme Jésus l'a déjà fait au moment où ces propos sont tenus, et sans besoin de trépasser pour cela, c'est ainsi que je vois les choses. Dans la relation de maître et disciple, le maître dit et redit qui il est, de manière plus ou moins directe jusqu'à ce que le disciple réalise la non réalité des apparences, de l'homme apparent, d'abord en ce qui concerne le maître qui en est le garant par son attitude, son comportement son rayonnement, puis pour lui-

même enfin (et pour le tout) une fois qu'il a intégré la gnose vivante. Alors l'élimination de Jésus sur la croix n'est rien d'autre que le meurtre du gnostique par les psychiques, dramatique expression historique de ce qui se passe en eux, la dévitalisation de la gnose dès qu'ils entrent en contact avec elle. Croire à l'incidence cosmique de ce crime historique ponctuel relève du rêve du mythe du dogme qu'on nous sert depuis deux mille ans ; il y a incidence quand il ne se reproduit plus après la longue liste de sa duplication.

Christian

*

Yves à Christian
Le 21 août 2023

Dans le tout récent film de Christopher Nolan consacré à Oppenheimer, ce dernier paraphrase à deux reprises un verset de la *Bhagavad Gîtâ*, qu'il lisait directement dans le texte sanscrit : « *Maintenant je suis devenu la Mort... le destructeur des Mondes* » (XI, 32). Une première fois après avoir fait l'amour à sa maîtresse, une seconde fois au moment de l'explosion de la première bombe atomique à Los Alamos. De la petite mort à la mort cosmique. Le texte sanscrit dit plus précisément dans la bouche de Vishnou : « *Je suis le Temps destructeur des mondes* ». Dieu est le Temps qui crée. Il est aussi celui qui détruit. Tout ce qui naît doit mourir, même un avatâra dès lors qu'il s'incarne sous une forme humaine. Le corps passe avec le temps mais rien n'affecte le Soi qui est non-né. Si Robert Oppenheimer a bien évoqué ce verset, un autre verset lui serait également venu à l'esprit lors de l'explosion nucléaire : « *Si des milliers et des milliers de soleils, ensemble, se levaient pour illuminer le ciel, leur éclat s'approcherait peut-être de la lumière du Soi Suprême* » (XI, 12).

Ton interprétation du combat spirituel est fort juste. C'est exactement celle que retiennent les maîtres soufis pour définir le *djihâd*, terme signifiant littéralement effort, combat. Si la petite guerre sainte est celle contre les infidèles, la Grande Guerre Sainte est celle contre l'ego. Selon un hadith, le Prophète aurait déclaré à ses compagnons au retour d'une expédition : « *Nous revenons du petit djihad pour nous livrer au Grand Djihad* ». À la demande de ceux-ci, il aurait précisé : « *Le Grand djihad est celui contre son âme charnelle* ». Et il aurait ajouté : « *Le vrai combattant (moujahid) sur le chemin de Dieu est celui qui lutte contre son ego.* »

C'est la guerre contre le grand personnage qu'évoque Jésus au logion 98. Il faut que la main soit bien sûre, sinon l'ego renaît immédiatement de ses cendres. Dans les mythologies de l'Inde, Kali aspire de sa langue pendante le sang des démons décapités par Durga, pour empêcher ceux-ci de se multiplier à l'infini. C'est pourquoi Kali est surnommée *Celle qui vainc la mort*.

Lorsque le désordre (*adharma*) s'installe, Vishnou s'incarne sous une forme humaine pour rétablir l'ordre (*dharma*). C'est à cette seule condition qu'une guerre peut être qualifiée de légitime. Ce qui est à l'évidence à mille lieux des guerres impérialistes et colonialistes, telles que celles menées par le Japon ou l'Allemagne au XX^e siècle. Les moines zen qui ont pu bénir les avions des kamikazes ou s'afficher avec les Jeunesses hitlériennes étaient des nationalistes à mille lieux de la Voie du milieu prônée par le Bouddha.

Si l'on se souvient que la *Bhagavad Gîtâ* est un manuel à l'intention de la caste des Kshatriyas et si on la replace dans le cadre du *Mahâbhârata* dont elle n'est qu'un chapitre, une autre interprétation est possible. En effet, tout l'effort des Pandavas, injustement privés de leurs biens et de leurs droits légitimes par les Kauravas, consiste à tenter de résoudre le conflit par des voies pacifiques. Lorsque toutes les approches de règlement diplomatique ont échoué et qu'il ne reste d'autre issue que la guerre, celle-ci devient inévitable. Arjuna est alors incité par Krishna à accomplir son devoir puisque tel est le dharma d'un guerrier. C'est ce qui explique que la *Bhagavad Gîtâ* ait pu inspirer un apôtre de la paix et de la non-violence tel que Gandhi au point d'en faire son livre de chevet.

Quant à l'*Évangile de Judas*, il est évident que je n'adhère nullement à l'idéologie développée par l'auteur de celui-ci. Je ne fais qu'essayer de retrouver et de présenter sa thèse à travers les multiples développements du gnosticisme chrétien. Les différentes écoles dites gnostiques ont donné lieu à un foisonnement de mythes tentant d'expliquer la création et le rôle du démiurge. Toutes se sont progressivement éloignées de la parole simple et directe de Jésus. Telle est la loi de l'entropie : « *La source est pure et claire, seuls les affluents sont boueux* », dit justement Maître Sekito dans le *Sandokai*.

Mais le gnosticisme n'est pas la Gnose. Comme je le précise p. 230 : « *L'Évangile de Judas prouve que la trame de la Passion est devenue très tôt la version officielle. Il ne s'en écarte pas, sauf pour l'interpréter différemment. Le cadre reste le même, mais comme il n'a aucun sens, il faut bien lui en trouver un. Fantaisie religieuse, estime le Vatican. Peut-être, mais la version des Caïnites n'est ni plus fantaisiste, ni plus absurde que celle de l'Église. Toutefois, et c'est cela qui importe, elle garde trace de la relation privilégiée unissant Jésus et Judas...* »

La crucifixion est absente de l'*évangile selon Thomas*, autant que la résurrection. Le récit de la crucifixion n'aurait dû être que la triste chronique de la mort ordinaire d'un contestataire de l'ordre établi, celui du monde au temps de Rome. Un fait divers en quelque sorte. Mais le temps ni la mort ne peuvent avoir prise sur le Vivant. La réanimation du cadavre n'a aucun sens pour lui : « *Ceux qui disent que le Seigneur est mort d'abord puis qu'il est ressuscité sont dans l'erreur,*

car il est ressuscité d'abord, puis il est mort » (Évangile selon Philippe 21). La crucifixion n'a aucune incidence sur le plan cosmique, tout au plus sur celui du mythe. Ce crime élimine le corps, non l'esprit du Vivant. Autre crucifié célèbre, Al Hallaj, s'écrie : « Tuez-moi donc, mes féaux camarades. C'est dans mon meurtre qu'est ma Vie... Ce qui compte pour le gnostique, c'est que l'Unique le réduise à l'unité ».

Yves

*

Michel à Yves
Le 24 août 2023

...L'Évangile de Thomas et les autres évangiles de la gnose donnent des interprétations très proches du védantisme comme vous le savez mieux que personne. Et l'importance de ces textes n'est pas historique, c'est la Gnose, la vérité transcendante.

Je suis passé par toutes les hypothèses contraires à celle que je propose et à chaque fois les énigmes étaient plus nombreuses que les solutions. En revanche en prenant les bases d'un Jésus né un siècle avant notre ère, je pouvais résoudre un plus grand nombre d'énigmes.

Le problème dans toutes les études faites sur Jésus, et il y en a des milliers, vient que la majorité des recherches prennent comme base la naissance (pourtant inconnue !) de Jésus au 1^{er} siècle. Et en prenant cette date comme principal point de départ, cela déforme tout le reste.

Les arguments sont finalement tous hypothétiques, les miens comme les autres, du moins tant que le Seigneur ne descendra pas en chair et en os pour nous dire la vérité de vive voix.

Cette thèse (qui n'est pas nouvelle) m'a paru cohérente, ne serait-ce que par la logique historique d'un Flavius Joseph et de tous les autres historiens qui ne nous parlent que de Jean le Baptiste et ignorent le Jésus des Évangiles. L'histoire des Évangiles est pleine d'énigmes et d'incohérences et prouve que les pères fondateurs les ont remaniés. Prenez simplement le fait que les Évangiles ignorent les miracles et la présence du grand Apollonius de Tyane tout comme Damis, le biographe de celui-ci, ignore la présence d'un Jésus à cette époque. Ce qui est une énigme non résolue et absolument incompréhensible car Apollonius était un personnage historique, ce que n'est pas le Jésus évangélique.

Cette dernière étude n'est qu'une synthèse de trois précédents livres et il est naturel que beaucoup d'éléments qui l'étayaient n'y apparaissent pas.

Cela dit, entre nous, ce genre d'étude n'a qu'un intérêt relatif, dès lors que l'on cherche non pas la personnalité de Jésus mais la présence de notre âme christique. Si l'Amour est là, qu'importe le nom et la forme.

Je suis toujours ému en voyant un film sur le Jésus des Évangiles mais je ne confonds pas mon amour pour lui avec une simple étude intellectuelle et cela vous le comprenez bien.

Pour le moment, je termine un manuscrit sur la symbolique (ésotérique) des églises de Bretagne. C'est passionnant et je découvre...

Michel et Gisèle

*

Christian à Yves

Le 2 septembre 2023

J'aimerais savoir combien il reste à publier du texte d'Émile "*Lettre à Augustin*" ? Ça fait au moins 22 cahiers que ça dure... Ce texte est très émouvant, et ce n'est pas dans la veine habituelle d'Émile. Il a une temporalité dans ce texte qu'on ne trouve pas ailleurs chez Émile. C'est très touchant pour moi mais en même temps je m'interroge lorsqu'il dit qu'après deux mille ans d'obscurantisme chrétien criminel les temps sont venus où ne sont pas loin pour qu'embrase le feu que Jésus a jeté sur le monde, je suis sceptique. C'est toute la question de l'influence de la gnose, qui n'a aucune visée collective ni temporelle, sur l'extérieur dans le monde. Ce texte a été composé en 1974, c'est tôt dans les écrits d'Émile. Je projette de relire ce texte en entier prochainement pour tenter de le saisir mieux. Je suis surpris qu'il ne fasse réagir personne. Mais si on n'est que 20 à le lire....

Christian

*

Yves à Christian

Le 2 septembre 2023

En ce qui concerne la *Lettre à Augustin*, j'en suis à peu près à la moitié du texte. Il y en a donc encore pour une bonne vingtaine de cahiers...

Je crois qu'Émile attachait une grande importance à ce texte qu'il n'avait pourtant jamais publié. Il m'en avait parlé lors de l'une de mes premières rencontres avec lui. Il s'agit de l'un des premiers écrits d'Émile qui voulait peut-être ainsi se décharger du « péché originel » de l'augustinisme en le confrontant aux paroles authentiques de Jésus dont Augustin ne pouvait connaître l'enseignement originel. D'où son dualisme hérité de sa fréquentation des manichéens et son rejet de la chair, aux plaisirs de laquelle il s'était tant adonné dans sa jeunesse.

Lors de l'un de mes derniers entretiens avec Émile, il m'avait désigné une pile de papiers entassés sur son bureau en m'indiquant que tout cela était destiné à être publié après son départ. Monique m'avait envoyé une copie d'au moins une partie de ces inédits. Par chance, j'ai pu récupérer par la suite le manuscrit de la *Lettre à Augustin* sur le bureau d'Émile. Il s'agit d'un document dactylographié (sans doute par Monique) sur papier fin fragile et relié, avec très peu de corrections manuelles de la main d'Émile.

Tu as raison. Ce texte est très émouvant. Le sentiment de temporalité qu'on y trouve peut tenir au fait qu'il s'agit d'un des premiers écrits d'Émile mais aussi à la nature même de cet échange qui suppose deux interlocuteurs intervenant dans un espace-temps particulier. Lorsqu'Émile évoque la venue des temps où le feu de Jésus va embraser le monde, il faut sans doute l'envisager aussi d'un point de vue symbolique : la découverte de l'*évangile selon Thomas*, caché pendant des siècles, est susceptible d'embraser l'âme du gnostique prêt à le recevoir... Et lorsque le gnostique réalise l'éveil, il réalise en même temps que tout n'a été qu'un grand rêve au sein duquel le monde apparaît et disparaît.

Aux débuts du texte, en face de *Jésus parle*, Émile avait rajouté manuellement cette citation : « *Celui qui est à l'écoute de ma parole est déjà passé de la mort à la vie* » (*Évangile de Jean*).

Yves

*

Dad à Yves

Le 17 septembre 2023

J'ai complété la rédaction de mon dernier livre qui a pour titre : *INDIA: AN INCOMPLETE CIVILISATION*. Avec comme sous-titre : "*Until the Restoration of the Buddhism to its Former Glory*". J'y ai fait - peut-être pour la première fois - une interprétation de l'Islam au regard de l'Hindouisme. Le Bouddhisme Indien qui, comme tant d'autres Bouddhismes - Indonésien, Afghan, Gandhara, de l'Asie Centrale, de Den Houang - a été effacé par l'iconoclasme islamique et remplacé par un Islam qui se donne un collègue après presque 1000 ans et cela selon le bon vouloir des Anglais, un collègue promu au niveau de l'Université musulmane d'Aligarh, en 1920. Ils ont détruit tous les centres de Haut Savoir des Hindous et des Bouddhistes et surtout du prestigieux Centre d'Etudes Bouddhiques de Nalanda, des vraies universités qui avaient duré pendant des siècles. La grande diminution de l'Inde est unique dans l'Histoire Universelle. Cela me surprend que les penseurs et les universitaires Hindous se soient toujours penchés sur les comparaisons de l'Hindouisme en rapport avec la philosophie occidentale, mais sans se préoccuper des dévastations infligées par l'Islam.

Dad

*

Christian à Yves
Le 8 octobre 2023

Très intéressant à écouter en effet (Jean-Bruno Falguière - "*Un voyage libérateur au cœur du Soufisme, Voie du Cœur et Voix de Dieu*" sur YouTube), en particulier son interprétation du logion 5 qui lui fut une révélation qu'il a exprimée par "*l'autre est une école*"; en chaque être humain il y a un monde, comme selon les Grecs anciens chez qui l'expression "*le monde*" ne désignait pas l'univers matériel, mais "*ce que tu sais*", rendant chaque individu passionnant. Je pense aussi au propos de Nisargadatta : "*Si vous pensez manquer d'expérience, regardez dans le cœur des gens et vous y trouverez autant d'expérience qu'en mille ans vous ne pourriez les vivre toutes*". C'est très beau.

Sur sa réponse à une dernière question à la fin de l'interview au sujet de la nécessité de rencontrer un maître physique, on peut objecter par le cas Gillabert que nous connaissons bien et qui n'en a pas eu, à moins que Hubert Benoit le fut, c'est d'ailleurs ce qu'Émile disait, mais sans jamais avoir insisté sur ce point...

Christian

*

Yves à Christian
Le 15 octobre 2023

Il me semble qu'Hubert Benoit a été pour Émile un guide, un instructeur précieux, un fil conducteur sur le chemin de l'initiation plus qu'un gourou au sens qu'a pris aujourd'hui ce terme en Occident. C'est peut-être l'*évangile selon Thomas* qui a été son véritable maître, son ultime révélation. Émile ne se présentait pas lui-même comme un maître puisqu'il invitait chacun d'entre nous à être son propre maître. Dans le même temps il est l'initiateur qui guide ses rares initiés sur le parcours qui mène de l'occultation à la révélation. Tout dépend en fait de ce que l'on entend par maître. Le vrai maître est celui qui nous invite à naître à nous-même. Il est celui qui guide sans s'imposer et sans imposer quoi que ce soit. Si transmission il y a, elle se fait de cœur à cœur, d'esprit à esprit, *i shin den shin* dit-on dans le zen : « *Je ne suis pas ton Maître, car tu as bu, tu t'es enivré à la source bouillonnante...* »

Yves

*

Christian à Yves
Le 22 octobre 2023

... Le religieux s'est puissamment inscrit dans l'inconscient collectif dans le temps long. Plus je réfléchis à l'origine de l'antisémitisme et plus il me semble qu'il se trouve tout entier dans le mythe du peuple élu, qui est un paroxysme d'égo-centrisme politique, qui porterait à sourire s'il était resté confiné à son lieu de

naissance, on n'en aurait pas fait plus cas que des croyances animistes des Papous, sauf qu'il a été largement propagé par l'éclatante réussite du christianisme qui l'a annexé à ses propres canons. Du coup je suis concerné puisque, lorsque j'avais une dizaine d'années, le brave curé du village où j'ai grandi m'en a informé avec tout le cérémonial du sacré convenu. Je suis certain d'avoir eu mon esprit d'enfant éberlué la première fois que je l'ai entendu, avant l'assimilation ; on ne peut mentir aux enfants. Le peuple élu étant là-bas au loin, nous sommes, nous tous ici, déclassés, laissés pour compte, et vous aussi monsieur le curé, alors pourquoi vous abaissez-vous ainsi, sommes-nous des sous-hommes vous et moi ??? Si Dieu ne nous a pas élus, nous, alors que valons-nous ??? Est-il nécessaire de chercher ailleurs les ressorts des ressentiments qui s'abattent sur les descendants de ce tout petit peuple auto-élu supérieur avec place exclusive réservée au paradis, une élite de naissance comme le fut la noblesse par ici ? Cette analyse peut paraître simpliste et exagérée aux yeux de gens instruits et érudits, mais on le sait le ressentiment affecte les classes populaires sans instruction car elle relève du terrible sentiment de jalousie qui est une constante humaine observée dès l'âge de trois ans et qui est destructrice de ce qu'on ne peut atteindre...

... Le serviteur qui s'empare des habits du maître est le mental, un imposteur. Le politique qui prend et revêt ceux du spirituel en est un autre, le religieux, une tromperie.

Christian

*

Yves à Christian
Le 28 octobre 2023

Le mythe du peuple élu est-il une bénédiction ou une malédiction pour le peuple concerné ? Pour le peuple juif, c'est plutôt le second cas surtout après la Shoah, Hitler ayant repris à son compte ce mythe au profit de la pseudo-race aryenne. Mais ce mythe est-il exclusif au judaïsme ? Tous les peuples n'ont-ils pas tendance à se vouloir privilégiés voire supérieurs aux autres ?

« *Unique objet de mon ressentiment* », Rome se croit élue par les dieux et appelée à gouverner l'univers. César, par l'intermédiaire de son ancêtre Ascagne et de son père Énée, est un lointain descendant de Vénus. Dieu vivant, le pharaon est le fils de Rê, le Soleil, le premier dieu des dieux égyptiens. Les Aztèques se considèrent comme le peuple élu du dieu solaire, Huitzilopochtli dont ils se croient chargés d'assurer la course en l'alimentant par des sacrifices humains. Ils sont guidés par leur dieu dans leur longue quête pour fonder Mexico, là où ils voient un aigle, posé sur un cactus, en train de dévorer un serpent. L'Inca est le fils du soleil Inti tout comme l'empereur du Japon, dont l'ancêtre mythique est la

déesse du soleil, Amaterasu Omikami. Le Mikado peut donc sans états d'âme envoyer ses soldats à la mort, les kamikazes étant les adeptes du dieu (kami) du vent (kaze). L'empereur de Chine est le Fils du Ciel dont il reçoit mandat pour gouverner le Royaume du Milieu au centre du monde. Jeanne d'Arc est élue par Dieu pour sauver la France, fille aînée de l'Eglise, et faire sacrer par l'onction de la Sainte Ampoule le dauphin Charles choisi par Dieu comme l'héritier légitime du trône. On pourrait multiplier les exemples à l'infini... Il n'y a pas de mal à se croire élu ... par Soi-même. L'erreur est d'en faire un mythe collectif au lieu d'une réalisation individuelle. Le gnostique lui-même n'est-il pas élu ?

*Celui qui peut l'atteindre est élu par le Soi
qui lui révèle sa nature propre.*

Mundaka Upanishad 3-2-3 ; Katha Upanishad 2-2-3

*Je vous choisirai un entre mille
et deux entre dix mille
et, debout, ils seront Un.*

Log. 23

Yves

*

Christian à Yves
Le 29 octobre 2023

Parmi tous ces cas collectifs historiques de grenouilles qui ont voulu devenir aussi grosses que des bœufs, lequel a largement dépassé ses limites territoriales, originelles ou conquises, et imprimé une mentalité qui s'est généralisée au point qu'on peut considérer que, secrètement, elle a atteint son objectif hégémonique de domination ? Par le biais de la technologie et des échanges commerciaux c'est bien la mentalité occidentale et le judéo christianisme dans lequel elle est née qui a aujourd'hui propagé et inscrit dans l'inconscient collectif planétaire les ressorts que sont ses mythes fondateurs (peuple élu excluant les autres, bouc émissaire, justification des privilèges, etc...). On voit bien que les Chinois cherchent à ressembler à Alain Delon et en quarante ans ont changé d'aspect physique, on a volé aux peuples leurs originalités, ils se sont fait envahir par la ruse et avec leur consentement par les supermarchés et les moteurs à explosion, et déposséder insidieusement en très peu de temps de leur richesse intérieure par laquelle leurs ancêtres d'hier vivaient aussi bien qu'eux, ou beaucoup mieux. Peut-on faire un constat de cette ampleur à propos d'un autre cas de mythe envahisseur ? D'où l'actualité du besoin de déconstruction qui apparaît aujourd'hui en s'appliquant à d'autres domaines parallèles, mais qui à mes yeux concerne beaucoup plus urgemment ces mythes fondateurs dont nous parlons. N'en est-il pas de même pour ces courants de pensée stupides et dangereux que sont le révisionnisme et la réécriture

de l'histoire qui se trompent tout simplement de cible et qui devraient viser les racines de la mentalité dominante si celle-ci conduit à une course folle vers la saturation et la destruction ? Il y a des livres sacrés qui ont fait sacrément mal, il serait temps de réviser la place qu'on leur a donnée, car comme le dit René Daumal, "on s'est toujours trompé"...

Christian

*

Yves à Christian
Le 30 octobre 2023

Et on se trompera longtemps encore... « *La vérité ne se transmet pas. Seule l'erreur se transmet* » selon un proverbe taoïste, je crois. Tous les textes sacrés peuvent donner lieu à des interprétations aberrantes, même *l'évangile selon Thomas* si on ne sait pas le lire à la lumière de la Non dualité. On ne trouve en fait que ce que l'on cherche. Le christianisme est une secte qui a réussi, mieux que les autres. Faut-il pour autant jeter le bébé avec l'eau du bain ? Ou retrouver la vérité cachée derrière les dogmes et les gloses des scribes et pharisiens de tout temps ? Le gnostique lui sait qu'il lui faut toujours remonter à la source : « *La source est pure et claire, seuls les affluents sont boueux* » (Maître Sekito, Sandokai). Le silence est d'or. Pour vivre heureux, vivons cachés...

Yves



Restanques (photo Christian)

BIBLIOGRAPHIE

HUBERT BENOÎT *DE LA RÉALISATION INTÉRIEURE* Le Courrier du Livre 1993



Voici quelques phrases ou paragraphes que j'ai relevés dans ce livre d'Hubert Benoît sur notamment les compensations et la nécessité éventuelle de les dépasser. Bien entendu les descriptions de l'auteur concernant les compensations ne sont pas très originales. Nous pouvons trouver beaucoup de textes qui les évoquent. Mais ce qu'il écrit par rapport au dépassement le serait, à mon avis, un peu plus, du moins dans sa manière de le décrire...

Christine

*

Qu'est-ce que cet auteur signifie par "les compensations" ou "le divertissement pascalien" ? Il tente à plusieurs reprises dans ce petit livre, d'en donner quelques explications. Auparavant il me semble essentiel d'indiquer ses définitions du Moi et du Soi (p. 64) quoiqu'il n'arrête pas tout au long de cet essai d'y faire allusion : "Cet organisme de réalité relative, on le nomme en général le "Moi", Moi par lequel l'homme se définit en s'identifiant à lui de façon illusoire. D'autre part, en l'homme physique réside le Noumène Divin (cf. p. 20 : " L'homme libéré lui-même ne voit pas le Noumène infini, il sait qu'il l'est. ") qui est la Réalité Absolue de l'homme et auquel on donne le nom de "Soi" par opposition au Moi... L'attachement à la vie suppose les compensations... l'homme ne se satisfait jamais de la compensation dont il jouit ; il lui faut toujours davantage : l'homme épris d'argent... Don Juan ne conquiert jamais assez de femmes ; le politicien croit à tort qu'il serait enfin comblé s'il était à la tête de l'État... Ce que les compensations compensent, c'est l'absence de la Béatitude Divine, éternelle et que rien ne menace. C'est là la nostalgie profonde de tout homme... il court vers des ersatz, des similis, du toc, en croyant que c'est là pour lui, la valeur suprême. Et cette course est sans fin. Pendant ce temps, le pur diamant est en lui..."

" Grâce aux compensations et à son propre aveuglement, l'homme éprouve ce qu'il nomme des plaisirs, des joies, et même des bonheurs ... De plus tout état intérieur étant éprouvé comme éternel, nous oublions souvent que nos ersatz eux-mêmes sont toujours transitoires et que nous vivons en fait sous un faisceau d'épées de Damoclès retenues par des fils fragiles. " (p. 66-67)

" L'homme cherche ... toute sa vie à résoudre ("Le doute d'être ") dans le sens de sa prétention divine personnelle, c'est à dire par des succès qui affirment son Moi. " (p. 89)

Compréhension intellectuelle théorique et connaissance vécue

" Un passage plus ou moins long doit être accompli à travers la compréhension théorique intellectuelle jusqu'à ce que celle-ci ait atteint ses vérités essentielles, celle, par exemple, qui nous montre notre nature de pantins somnambules qui rêvons notre vie..."

" Cette réflexion, après avoir été nécessaire, est devenue une impasse..."

" Nous vivons notre vie ordinaire comme le véritable koan et en situant au-delà d'elle la "chose " mystérieuse dont nous avons la nostalgie profonde. "

" Ce qui différencie la Connaissance vécue - qui accompagnera instantanément la réalisation - de la compréhension purement théorique est de nature qualitative. Ce qui la caractérise, n'est pas que l'Intellect y fonctionne moins mais qu'il n'y fonctionne plus en philosophe. Il y fonctionne dans la conscience de chaque instant vécu, tout bonnement. " (p. 81 - 82)

La mort pour renaître

"... Les hommes destinés à la Réalisation, se sont à un moment ou à un autre de leur vie, détachés de toute compensation et consacrés entièrement à cet unique but... À côté de ce détachement qui leur est commun, ces hommes suivirent des voies très diverses. Mais il est quelque chose qu'ils ont tous connu : l'échec ou des échecs successifs s'ils ont emprunté plusieurs voies. C'est la voie descendante des échecs répétés jusqu'à l'échec final." (p. 83)

" La voie descendante se traduit tout d'abord par la dévalorisation des compensations. Lorsque nous envisageons de jouir de l'une de celles-ci, une voix s'élève aussitôt en nous : " Et puis après ? ou " À quoi bon ? " Et l'illusoire plaisir proposé ne nous attire plus. "

Il est question ensuite de " la nuit profonde ", " c'est à dire la nostalgie principielle de notre abandon de Dieu (= du Divin). C'est ce qu'exprime Jésus crucifié lorsqu'il s'écrie : " Seigneur, pourquoi m'avez-vous abandonné ? "

" Dans la mesure où l'homme perçoit la nostalgie principielle... il éprouve une tristesse nouvelle apparemment inconditionnée, à laquelle il cherche tout d'abord des raisons d'être ..."

" D'ailleurs pour utiliser cette souffrance, il faut commencer par la purifier, en chassant de notre pensée ces circonstances. La souffrance n'en reste pas moins présente, et nous pouvons alors l'éprouver consciemment, SANS PENSER. C'est un malaise diffus dans tout l'être, dans tout le corps, avec parfois une localisation au niveau du cœur. Cette purification première de la souffrance est rendue possible et ennoblie par la compréhension que toute souffrance morale, grande ou petite, traduit notre nostalgie de Dieu..."

" Telle est la véritable acceptation de la souffrance, acceptation qui n'a rien de commun avec la résignation. Cette acceptation est parfaitement exprimée par la parole de Jésus : " Seigneur, que votre volonté soit faite et non la mienne." (p. 86 à 90)

Ensuite Hubert Benoît évoque "la nuit des sens et de l'esprit " de saint Jean de la Croix. Puis : " À un disciple qui lui demandait quel était l'ultime mot du Ch'an, son maître répondit : " C'est oui. "... Apprenons, dans toutes les circonstances, à avoir l'attitude "Oui ", à être en accord avec nos malheurs comme avec nos bonheurs. Nos bonheurs sont des moments de détente forts utiles, mais bénissons aussi et ÉPROUVONS entièrement nos malheurs, nos souffrances, notre ennui, puisque, dans cette attitude seulement, notre condition égotiste reçoit les coups qui l'amènent à sa disparition..."

" ... Dès que je consacre mon attention à ce que ressent mon corps, sans pensée, l'énergie de la souffrance perd sa dysharmonie, elle cesse de me déchirer entre deux pôles et elle est à la disposition du Soi qui s'approche plus ou moins de son éveil dans la mesure où diminue la prétention du Moi. "

" ... En général, le système compensateur masque ce malaise comme si celui-ci se trouvait dans la direction qu'il ne faut surtout pas prendre..."

" ...Tant il est vrai que la voie de la Royauté Divine en nous doit être précédée par l'illusoire évidence de son absence et que la voie du vrai Bonheur, infini et éternel doit passer par la perte totale de tout espoir en lui. "

" Toutes les souffrances sont pour nous des humiliations. Celles-ci, dès qu'elles sont acceptées, se transcendent en juste humilité, en vision de notre Moi comme "étant " de moins en moins. Puis, à l'instant même où nous le voyons enfin comme n'étant rien, comme n'"étant" pas, le Soi se réalise et nous envahit tout entier, nous révélant que, sans en avoir eu jusque-là conscience, nous avons toujours été Lui dans la splendeur de sa Réalité Absolue."

*

MOOJI
FEU BLANC
ALMORA, 2022

MOOJI
FEU BLANC
ACCOMPAGNEMENT SPIRITUEL
D'UN SAGE CONTEMPORAIN

"Le feu brûle tout, ne laissant que des cendres. Mais il existe un feu si puissant qu'il brûle même les cendres : le Feu blanc. Brûle-moi de la sorte, ô Feu blanc, Grâce de Dieu, jusqu'à ce qu'il ne reste que Toi. "

Feu Blanc est constitué de 800 paroles, 800 étincelles de sagesse provenant des enseignements spirituels que Mooji a partagés au monde.



Par un des plus grands
maîtres spirituels de
notre temps

L'approche de Mooji est directe et immédiate. Chacune des citations et des paroles de ce livre a le pouvoir d'allumer une flamme brûlante dans votre cœur, de dissiper la confusion et le doute, et de révéler votre véritable nature en tant qu'Être parfait, bienheureux et intemporel.

Ce livre, à la fois inspirant et inspiré, nous mène au cœur de la spiritualité et nous invite à découvrir notre trésor intérieur, notre Soi profond.

Selon les propres mots de Mooji : *" Ce n'est que lorsque l'ego sera anéanti par le feu blanc de la vision pure que la lumière sera libérée – la lumière qui illumine le monde entier. "*

Anthony Paul Moo-Young, connu sous le nom de Mooji, est né le 29 janvier 1954 à Port Antonio, en Jamaïque. Il rejoint l'Angleterre en 1969 où il travaille de nombreuses années dans le " West End " de Londres comme portraitiste de rue, puis comme peintre, artiste de vitrail et enseignant. Fin 1993, Mooji se rend en Inde. A Rishikesh, un lieu sacré aux pieds de l'Himalaya, il va faire une rencontre décisive, celle du grand maître advaitin Sri H.W.L. Poonja. Mooji reste quelques mois auprès de lui et vit un profond changement de conscience. Après la mort de son maître, il commence à enseigner. Depuis 1999, il anime des rencontres en Europe, en Amérique du Nord, au Brésil et en Inde. Mooji est l'un des plus célèbres enseignants de l'Advaita Védanta.

*

La Vérité Est, tout simplement
Nul besoin de l'enseigner ou de l'apprendre.
Il suffit de la montrer, la reconnaître, l'aimer et l'honorer.

La voie n'est pas vraiment une voie. C'est une profondeur...

Celui qui est universel
n'est pas celui qui voyage à travers l'univers.
C'est celui dont l'infinitude laisse entrevoir des univers.

...la vraie connaissance vient spontanément
de la réalisation du Soi non dual...

Tout trouve sa juste place quand vous siégez
au sein de votre propre Cœur.

Derrière la façade de la personne, il y a le Soi dans sa perfection...

La véritable compréhension se fait dans le Cœur.

Tu dis que tu ne veux rien d'autre que la liberté,
mais quand tu ne veux rien, c'est la liberté.

Si c'est la guérison que tu cherches, je te le dis,
la plus grande des guérisons est de s'éveiller.

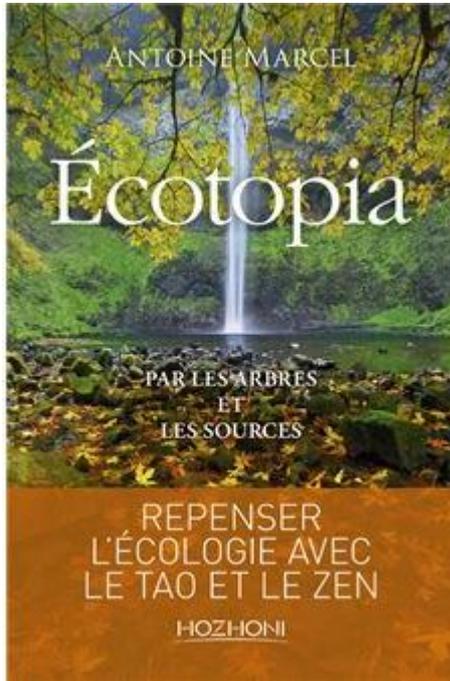
Élimine les peurs et les phobies de la personne,
et une meilleure personne se révèle.

Élimine la personne elle-même et le Soi se révèle. p. 5 – 10



*Adoration du soleil
Varanasi, Inde*

ANTOINE MARCEL
ÉCOTOPIA
PAR LES ARBRES ET LES SOURCES
HOZHONI 2017



Dans son rapport à la nature, l'homme moderne semble s'être fourvoyé. La nature n'est plus pour lui qu'un réservoir de ressources et un décor dans lequel il peut se déployer. Héritière d'une tradition dualiste née des pensées grecque et judéo-chrétienne, sa perspective humaniste s'est édifiée sur *une représentation du monde où l'homme est la mesure de toute chose*. Au fil des siècles, de vaines tentatives pour sortir de ce paradigme ont été esquissées par Schelling, les romantiques ou les tenants du transcendantalisme américain. En contrepoint de cette approche, *l'âme millénaire de la Chine a privilégié le « naturel » sur la nature* et considéré que ce « souffle », dont l'homme n'est qu'une expression, avait unifié le chaos originel. De cette perspective est née *une sensibilité « poétique » au paysage, aux « arbres et aux sources », et une intuition de l'instant*, souvenir de notre transcendance essentielle, qui peut guider nos pas. *En s'inspirant de la pensée chinoise, du taoïsme et du bouddhisme zen*, l'auteur, sinisant accompli et homme de nature, pose qu'une autre manière de penser la nature et l'écologie est aujourd'hui possible. Mais, au préalable, il faut bien appréhender les points de divergence, la réalité de la modernité et s'assurer du fonds chinois. Et de cette réflexion pourra peut-être naître *une nouvelle culture du naturel*.

*

À écouter, à lire les politiques, ceux qui savent, et même bien souvent parmi eux les écologistes, je vois que la pensée occidentale humaniste persiste à opposer l'homme à la nature. Voilà qui est non seulement absurde mais chaque jour plus insupportable, dès lors que l'on discerne combien c'est précisément cette pensée qui nous a fourvoyés et menés là où nous sommes. Héritière d'une tradition dualiste opposant le corps et l'esprit, celle-ci continue d'aborder la crise contemporaine en la pensant de l'intérieur du même paradigme qui veut qu'il y ait d'un côté l'homme et de l'autre son environnement : voilà qui ne tient plus. (p. 9)

De ce qui n'était peut-être qu'une tache de lumière dans les sous-bois, avec l'ombre mouvante des arbres, mais suscitant l'intuition de quelque chose, d'un possible, d'un au-delà du monde, il est loisible en effet de tirer, dans la simplicité, une philosophie de la nature qui ne doit ni à un dieu, ni ne relève d'un humanisme, car

située au-delà de la condition humaine et, par-là, la délivrant. Cette intuition de l'instant, le bouddhisme zen l'a définie comme compréhension soudaine de l'ain-sité (*tathatā*). Disons, pour le moment, que celle-ci n'est pas de nature mystique. Qu'il s'agit plutôt de l'effet, dans le vu, d'un déconditionnement qui libère l'acte de voir des filtres qui auparavant s'interposaient. (p. 11)

Car en laissant toute latitude à l'homme de décider ce qu'est l'homme, on en vient à passer d'un irrespect de la nature dans le contrôle de soi et de ses apparences – le tatouage, le piercing, l'ingestion de substances optimisantes – à l'eugénisme, à l'homme augmenté, au transhumanisme, à un meilleur des mondes qui est sans doute la pire des folies.

Houellebecq et Bodinat, finalement, sont des urbains qui ne voient pas comme *le monde est immense*, l'horizon de leurs macérations est tout petit. Ce manque de compréhension entrave le cœur, et y fait monter une bile noire. (p. 17)

Et pour remonter aux racines de l'altruisme, si l'on observe l'afflux de nouvelles données en éthologie qui paraissent aller en ce sens, il semble que l'humanisme soit préprogrammé dans le somatique, et que ce soit nos représentations tardives d'une inintelligence animale qui nous aient empêchés de voir que la compassion est un sentiment, et la solidarité un comportement, à l'origine naturels. (p. 34)

Lorsqu'il n'est pas dans l'environnement qui lui convient, qui lui est naturel, l'animal est en proie au stress. Telle est, dans les élevages industriels, la condition de l'animal que l'on doit élever sous cocktails de médicaments tant le stress altère les défenses immunitaires. De là, on peut se demander jusqu'à quel point la fatigue de vivre dans de grandes villes, empilés les uns sur les autres, n'est pas simplement due à ces conditions structurelles, relativement impropres à l'animal humain, par simple effet concentrationnaire. Sans compter la nocivité des matériaux industriels, l'agression du bruit, la pollution de l'air et de l'eau. L'incessante computation d'innombrables signes, qu'à contrecœur il faut observer pour rester en compatibilité avec les autres, avec l'environnement, ou simplement préserver sa vie – et cela tout en se remettant de plus en plus fréquemment à jour pour ne pas risquer l'obsolescence.

Chez certains animaux, l'ours par exemple, les individus âgés, mâles ou femelles, ont tendance à s'isoler, ne rejoignant leur famille qu'épisodiquement, après l'hibernation, pour des rites de printemps. Les gloses que l'on tient sur le choix de solitude chez l'humain devraient en tenir compte, si l'on peut se permettre d'extrapoler, ainsi que le fait le lieu commun du langage, lorsque l'on qualifie quelqu'un de *vieil ours*. (p. 44-45)

Reste à savoir dans quelle mesure ces interfaces qui ne s'adressent qu'au mental [*mail, tweet*], tout en délivrant du sens, ne sont pas source d'une illusion et d'une aliénation supplémentaire. En effet, tous ces *inputs* d'information digitalisés sont au risque de contribuer à un clivage, voire une schizoïdie du corps et de l'esprit. C'est précisément celle-ci qui laisse croire aux tenants du transhumanisme que l'on pourra un jour, très bientôt, ils avancent des dates, transférer l'humain dans les circuits de super-machines. C'est se méprendre, en croyant, à la suite des penseurs des Lumières, que l'homme est pensée, que l'homme est cognition. Mais en réalité, sans inscription corporelle, la pensée n'est rien et la vie n'existe même pas. (p. 52-53)

En Amérique, la philosophie populaire de la nature est une philosophie sans philosophie. Les rudes garçons comme Thoreau jugent sans doute que tant d'intellectualisme est indigne de l'homme des grands espaces ou, selon l'expression de Stevenson, du « Grand Dehors ». C'est en cela, malgré quelques malentendus, que la pensée de la nature américaine est assez proche de celle du zen. (p. 74)

... les trois grands enseignements, confucianisme, taoïsme, bouddhisme, n'ont pas été pensés comme exclusifs les uns des autres. Leur cohabitation, étrange à nos yeux d'Occidentaux, a pu parfois ressembler à un syncrétisme, mais il s'agirait là plutôt, comme le dit François Jullien, du fait qu'en Chine, ou au Japon, on a conçu que « l'opposition n'est ni à clore, ni à figer », ce qui est un autre aspect de ce que le taoïste nomme non-pensée (*wuxin* ou *wunian*) – concept inclus dans l'innocence (jap. *mushin*), le sans-intention, le « sans esprit de profit » du zen (jap. *mushotoku*). En Extrême-Orient taoïste et zen, l'opposition des contraires, et même la discrimination des différences, dans le contexte de la sagesse, sont conçues comme se rapportant à l'attachement à une noétique du moi, laquelle finalement est un cadre vide. (p. 101)

Dans l'instant où perce un rayon de soleil par un jour sombre, celui où un brusque coup de vent fait cliqueter la ramure des palmiers, vous comprenez, soudain ou peu à peu, ce que dit le silence de la nature, dont la dimension réelle est une métaphysique du vide. Vous l'aviez rencontré au cours de vos lectures, c'est ce que les Japonais ont tenté de circonscrire par les notions de *wabi*, de *sabi*, de *yūgen*, à savoir la vision compréhensive de cette beauté qui se manifeste dans le silence des choses comme une grande solitude éternelle, comme une émanation sacrée, toujours présente dans la nature, mais qui ne pouvait se voir sans ce travail d'élagage de l'arbre nain, mais aussi de l'esprit ! [...] Il y a dans la nature une possible rencontre de son propre visage au miroir des eaux et des montagnes. (p. 106)

Habiter la terre en poète ne peut se faire sur des idées. En avançant que l'être au monde de l'homme se fonde en une sensibilité (au milieu) avant même

que d'être pensé, Berque ne se trompe pas. Mais l'homme est un être métaphysique avant tout. Sa sensibilité la plus fine s'émeut de trouver, dans ce monde même, un au-delà du monde. Il l'appelle la beauté, le sacré, le numineux, et derrière la vanité des mots, il y a bien quelque chose. La géographie, ici, nous est moins utile qu'une sensibilité cosmopoétique qui, plus que de la pensée, procède du corps propre. Le fin mot, en la matière, n'est-il pas que la poésie, comme la mystique, ne sera jamais une affaire collective ? La culture lettrée d'Extrême-Orient, précisément, est profondément marquée d'anachorétisme. Seul, assis sous l'arbre de la *bodhi*, au moment où il s'éveille, le Bouddha entre en coïncidence avec tous les êtres. Et non inversement. Habiter la terre en poète, de quelque façon, ne va pas sans transcender l'enfermement dans la condition humaine. Voilà ce que, dans le *zen*, on nomme « voir dans sa propre nature et devenir bouddha ». (p. 145)

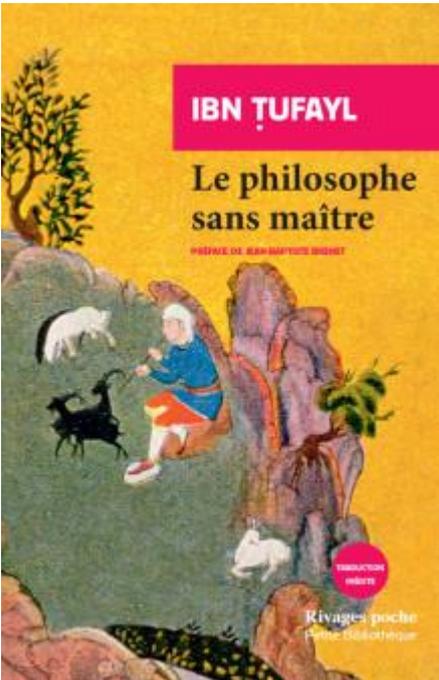
L'intellectualisation est d'un grand pouvoir, mais elle a ses propres limites. Dans l'éveil du *zen*, ce qui est réalisé dans l'au-delà des mots, précisément, est une compréhension des limites du champ de la noétique. C'est comme, lorsque soudain les nuages se sont dissipés, faire face aux hauts sommets enneigés de l'Himalaya : on en reste muet. Muet au point que tout commentaire, on le sent, serait une chute. Et c'est ce qui est à l'origine du style *zen*. Les maîtres savaient que dire ne provoquerait chez l'élève qu'une obstruction. (p. 153)

Le sage assis sur son rocher en solitude, dans sa méditation conçoit également que l'humain est pris dans sa sensorialité et les représentations de son esprit. Par contre, la sagesse émanant de sa corporéité – dans le *zen*, on dirait « de sa posture » – l'amène à comprendre que son monde de représentation n'est aucunement la vérité ultime. Tout au contraire, il sent combien celui-ci est conditionné. La vérité ultime, il la trouve dans la non-dualité, c'est-à-dire dans un retour de son esprit au sein de l'âme du monde. Là seul réside un inconditionné, en lequel il fonde sa sagesse. (p. 167)

Par implicite on pense communément qu'une philosophie bien maîtrisée mènerait à la sagesse. La sagesse orientale procède autrement. Son idée est d'aller au plus profond et au plus subtil de l'expérience immédiate. Ce n'est qu'une fois l'expérience de l'ultime faite qu'elle développe sa philosophie comme un long commentaire. Asseyez-vous, abandonnez le corps et l'esprit (l'ego), dit-elle, et vous verrez ce qu'il en est. Ou bien partez bâton en main sur ce sentier qui mène parmi les pins à une cascade. Dans la senteur de résine et le bruit du torrent, vous réaliserez naturellement, spontanément, automatiquement, ce qu'il en est, pour peu que votre promenade coïncide avec un de ces rares moments où vous n'êtes pas empêtré avec vous-même. (p. 169)

*

IBN TUFAYL
LE PHILOSOPHE SANS MAÎTRE
Rivages poche/Payot 2021



*Sur une île déserte naît un enfant. Recueilli par une gazelle, qui le nourrit et l'élève, il découvre le monde. Sans parents ni congénères, sans langage, sans livre ni religion, le jeune homme parvient peu à peu à saisir et à contempler la vérité de tout l'Univers. Alors qu'il est au comble de la sagesse, qu'il a *tout compris* et *tout vu*, il rencontre un autre homme... Chef d'œuvre de la philosophie arabo-andalouse du XII^e siècle, *Le philosophe sans maître* est remarquable à tous niveaux. Par sa forme (une fable, l'histoire d'un individu seul sur une île qui découvre par sa raison la vérité de l'univers), son contenu (les rapports entre religion et philosophie, le développement de la raison, l'intuition mystique, le panthéisme, etc.) et son destin (édité et traduit au XVII^e siècle, le livre devient immédiatement un best-seller*

dans l'Europe des Lumières, connu de tous les philosophes de l'époque, Spinoza, Leibniz, Locke, et de tous les écrivains aussi - puisqu'on pense qu'il pourrait avoir influencé le *Robinson Crusoë* de Daniel Defoe). Un texte majeur, donc, dans une version remarquable absolument inconnue, celle de l'illustre orientaliste Étienne-Marc Quatremère (1782-1857).

*

Ayant reconnu que toutes les choses existantes sont son œuvre, il les examina désormais d'un autre point de vue, pour y trouver des exemples de la puissance de leur Auteur, pour y admirer sa merveilleuse industrie, sa subtile sagesse et sa science profonde. Il découvrit dans les moindres choses qui existent, sans parler des plus grandes, des marques de sagesse, un art prodigieux, qui le confondirent d'admiration ; et il tint pour indubitable que cela ne pouvait être que l'œuvre d'un Auteur souverainement parfait, et même au-dessus de la perfection, « à qui n'échappe pas le poids d'un corpuscule dans les cieux ou sur la terre, ni rien qui soit plus petit ou plus grand ». Il examina attentivement toutes les espèces animales pour voir la structure qu'il a donnée à chacune, et l'usage qu'il l'a instruite à en faire. Car s'il n'avait pas enseigné à chaque animal à faire usage des membres et organes dont il l'a pourvu en vue des divers avantages qu'ils sont destinés à procurer, l'animal n'en tirerait aucun profit et ils lui seraient à charge. Il connut ainsi qu'il était le plus généreux des généreux, le plus miséricordieux des miséricordieux. Et chaque fois qu'il voyait dans l'univers une chose de beauté, d'éclat,

de perfection, de puissance, ou d'une supériorité quelconque, il reconnaissait en elle, après réflexion, une émanation de cet Auteur, un effet de son existence et de son action...

Il comprit donc que ce qu'il possède dans son essence est plus grand que tout cela, plus parfait, plus achevé, plus beau, plus éclatant, plus durable, sans proportion avec tout le reste. Il ne cessa de rechercher toutes les formes de perfection ; et il vit que toutes lui appartiennent, découlent de lui, et qu'il en est plus digne que tous les êtres qui en sont doués en dehors de lui...

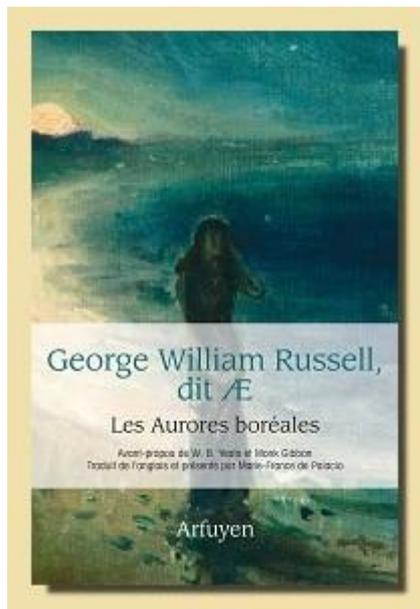
Or, il avait déjà la certitude que l'Être nécessaire possède tous les attributs de la perfection, tandis que les attributs de la défektivité lui sont étrangers et qu'il en est exempt. Il était certain, aussi, que la chose par laquelle il arrivait à le connaître n'est pas semblable aux corps, et ne périt pas du fait qu'ils périssent...

Il lui fut dès lors constant que sa perfection essentielle et sa félicité consistaient dans la vision intuitive de cet Être nécessaire, perpétuelle et toujours en acte, ininterrompue, fût-ce pendant la durée d'un clin d'œil, afin que, la mort le surprenant en état d'intuition actuelle, sa félicité continuât, sans mélange de douleur...

Il persévéra donc dans ses efforts pour arriver à l'évanouissement de la conscience de soi, à l'absorption dans l'intuition pure de l'Être Véritable ; et il y réussit enfin : tout disparut de sa mémoire et de sa pensée, « les cieux, la terre, et ce qui est entre eux », toutes les formes spirituelles, toutes les facultés corporelles, toutes les facultés séparées de toute matière, à savoir les essences qui ont la notion de l'Être Véritable ; et sa propre essence disparut avec toutes ces essences. Tout cela s'évanouit, se dissipa « comme des atomes disséminés ». Il ne resta que l'Unique, le Véritable, l'Être permanent, lui disant avec Sa parole, qui n'est pas une notion surajoutée à Son essence : « À qui appartient aujourd'hui la Souveraineté ? Au Dieu Unique, Irrésistible ». Il comprit sa parole et entendit son appel, bien qu'il ne connût aucun idiome ni pour le comprendre ni pour le parler. Il s'abîma dans cet état ; et il perçut « ce qu'aucun œil n'a vu, qu'aucune oreille n'a entendu, qui ne s'est jamais présenté au cœur d'un mortel ».



GEORGE WILLIAM RUSSELL, dit AE
LES AURORES BORÉALES
Avant-propos de W. B. Yeats et Monk Gibbon
Traduction par Marie-France de Palacio
ARFUYEN, 2023



« Mes essais littéraires, se souvient Bloom dans l'Ulysse de Joyce, ont eu la bonne fortune de gagner l'approbation de l'illustre poète A. E. » C'est en 1902 que George William Russell (1867-1935) a rencontré Joyce, âgé de vingt ans. Avec son alter ego Yeats, Russell, qui se fait appeler AE, est déjà l'un des symboles du renouveau irlandais. Dans le journal qu'il dirige paraîtront les premières nouvelles du jeune « Stephen Dedalus ».

Peintre et écrivain visionnaire à la manière d'un William Blake, Russell s'intéresse à la politique et à l'économie autant qu'à la théosophie et aux arts. Doué de pouvoirs psychiques étonnants, il fut, selon le témoignage de Patrick Kavanagh, « un grand et un saint homme ». Joyce relève avec ironie l'excentricité de ce « grand-père orang », « sa barbe pointue de vieux Moïse ». Mais il marque aussi son caractère prophétique : « Les troubles qui préparent le monde aux révolutions, proclame dans Ulysse le personnage de Russell, sont nés des rêves et des visions d'un paysan au flanc de la colline. La seule vie enviable ne se révèle qu'aux simples de cœur. »

*

L'ESCALIER EN SPIRALE

J'ai essayé de m'expliquer l'évolution récente de la manière poétique de Yeats, sa nouvelle et étrange beauté. Elle nous frappe par une fraîcheur que nous pourrions trouver dans le premier volume d'un nouveau poète...

C'est une des choses les plus rares en littérature que de trouver un poète dont on puisse dire que son vin est comme celui du festin des Écritures, où le meilleur a été gardé pour la fin...

Nous savons maintenant que peu importe la nature du chemin sinueux emprunté par cet artiste de génie dans sa méditation. Nous pouvons avoir l'impression qu'il va dans un désert, dans une jungle, en des lieux stériles et privés de vie pour l'esprit, mais il revient de son errance avec des trésors que nul autre n'avait encore trouvés...

Le poète a grimpé dans « *l'air sans souffle, éclairé par les étoiles* », a essayé de mettre un frein aux vagabondages de son intellect et de le fixer sur ce Soi ancestral, mais il revient des hauteurs aériennes raréfiées et glaciales pour travailler sur des choses qui symbolisent la vie...

Puis s'élève de cette acceptation de la vie une douceur qui se répand sur le cœur :

*Nous devons rire et nous devons chanter.
Nous sommes bénis par toute chose :
Toute chose que nous regardons est bénie.*

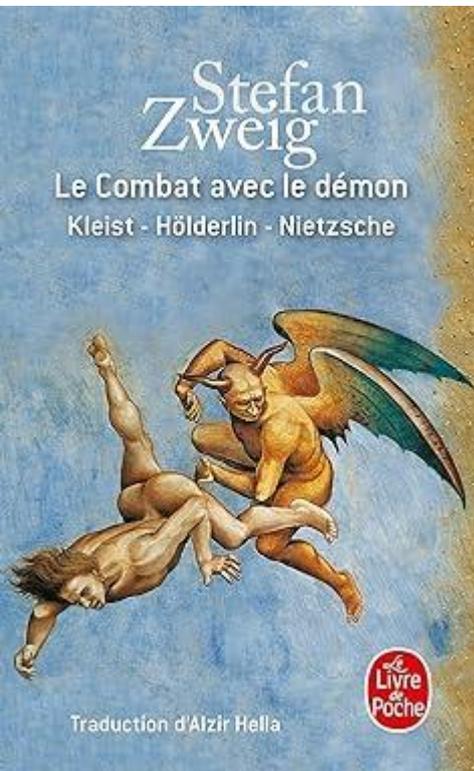
Il se peut qu'il en soit venu à semblable acceptation après avoir étudié la philosophie zen. La philosophie zen découvrit la possibilité d'un Nirvana en ce monde... Elle peut s'emparer de l'âme en une seconde, cette illumination qui fait apparaître la nature spirituelle de la Terre et de ses créatures... L'acceptation, l'harmonie entre le moi et le monde dans lequel il est né, voilà les sources d'une telle douceur...

C'est cette infatigable énergie de l'esprit qui fait que lorsque nous lisons la poésie de sa dernière manière, elle nous paraît nouvelle, et étrange, et belle, avec des mots simples multicolores, comme s'ils avaient été recouverts d'une poudre de bijoux... Dans cette nouvelle manière poétique, les choses simples brillent comme d'une lumière intérieure, comme si elles étaient lustrées par elles-mêmes et n'avaient pas besoin de lumière extérieure... p. 147-151



Cynorkis purpurascens

STEFAN ZWEIG
LE COMBAT AVEC LE DÉMON
KLEIST-HÖLDERLIN-NIETZSCHE
Trad. Alzir Hella, Livre de poche, 2004



Kleist, Hölderlin, Nietzsche : trois destinées fulgurantes et sombres, où les éclairs du génie créateur illuminent des vies brèves, en proie à l'excès, à la démesure, à la folie... Stefan Zweig rapproche ici ces figures animées par un même mouvement intérieur. Pour ces errants, à peu près ignorés de leur vivant, la pensée ou la création ne sont pas cette sereine construction d'un idéal d'harmonie et de raison dont Goethe donne l'exemple accompli ; elles ne peuvent naître que dans le corps à corps avec un démon intérieur qui fait d'eux les fils de Dionysos, déchiré par ses chiens. C'est en romancier, grâce à l'intuition et à la fraternité d'âme, que l'auteur d'*Amok* et du *Joueur d'échecs*, fasciné par les dimensions les plus mystérieuses de l'esprit humain, mène ces évocations, dont bien des pages sont d'inoubliables morceaux littéraires.

*

Le génie d'Hölderlin vient toujours de l'inconcevable, de l'incommensurable : toujours il a des ailes, toujours il semble descendre d'un monde supérieur, dans notre âme étonnée et ravie. Toujours celui qui est le plus faible des artistes et des vivants triomphe par la pureté et la musique...

Ainsi, à la fois élue et maudite, la personne du poète, née de la terre, mais pénétrée de divinité, s'interpose entre la solitude des dieux et celle des hommes, appelée qu'elle est à contempler divinement le Divin et à le rendre sensible aux habitants de la terre sous forme d'images terrestres. Le poète vient des hommes, mais il est exigé par les dieux : son existence est une mission, il est le degré sonore jusqu'où, « comme par un escalier, descendent les choses célestes ». Grâce au poète, l'obscurité humaine vit symboliquement le Divin : comme dans le mystère du calice et de l'hostie, les hommes se nourrissent, dans sa parole, du corps et du sang de l'Infini. C'est pourquoi le front du poète s'orne invisiblement de la bandelette du prêtre et c'est pourquoi il est nécessaire qu'il garde infrangible le vœu de pureté...

*

DISCOGRAPHIE

ALEXANDRE ScriABINE

VERS LA FLAMME



*Une fois encore a voulu l'Éternel
Connaître en vous la joie de création
Une fois encore, dans le fini,
L'infini veut se contempler
Dans cet élan, ce jaillissement
De foudre,
Dans son souffle embrasé,
Tout le poème de la genèse du monde
Alexandre Scriabine
L'Acte Préalable*

En février 1914, Alexandre Scriabine (1872-1915) compose *Vers la Flamme* Op. 72. Ce sera son dernier poème pour piano et son testament musical. Le compositeur russe est alors au sommet de son art et cette pièce est une réussite esthétique exceptionnelle. Suivant un principe cyclique et selon un modèle peut-être inspiré du Nombre d'or pythagoricien, elle part d'un thème simple et s'articule autour d'un lent crescendo pour aboutir à des accords répétés se sublimant en bouquet d'étincelles jaillissant jusqu'à la flamme de l'absolu.

Alors qu'il travaillait à la même époque sur une œuvre d'art totale *Le Mystère*, grand projet sollicitant tous les sens pour faire accéder l'humanité à la transfiguration suprême, Scriabine « *se souvint sans doute d'une vision qui l'avait poursuivi tout au long du trajet en chemin de fer, dans laquelle il se demandait si le feu, les flammes cosmiques étaient des vibrations, semblables à celles des sons et des couleurs, destinées à se rencontrer, à se fondre dans l'embrasement final de l'univers* » (Manfred Kelkel, *Scriabine*, Fayard, 1999, p. 217).

Emporté par la force envoûtante de la musique, l'auditeur est appelé à monter jusqu'à l'empyrée, jusqu'à la lumière divine au sein de laquelle il ne lui reste plus qu'à se perdre. Scriabine qui ambitionnait de contenir l'univers dans une seule note a ainsi réalisé une sorte de synthèse de son œuvre, *Vers la Flamme* constituant à la fois un *Poème de l'Extase* et un *Poème du feu* : « Avec Scriabine,

les sons n'ont plus de liens avec les cadres traditionnels du piano ou de l'orchestre. Dans Vers la flamme, les trilles et les tremolos échappent à leur dimension purement pianistique. La musique elle-même ne paraît être qu'une étape intermédiaire dans une volonté de transcendance » (Pascal Amoyel, Scriabine, Intégrale des Poèmes, Calliope, 2005).

Scriabine se plaisait à jouer cette pièce qu'il considérait comme de première importance et dont il souhaitait réaliser une orchestration qui ne verra jamais le jour. Scriabine décède le 14 avril 1915, laissant inachevé son grand projet *Le Mystère*. S'inclinant devant la mémoire du compositeur, le poète français Paul Morni lui dédia un long poème, *À la mort d'Alexandre Nikolaïevitch Scriabine*, dont nous citerons quelques vers :

*Pourquoi donc pleurer sur ces cendres ?
Il convient que son Âme
Légère, et précieuse, et ondoyante flamme...
Il convient que son Âme
Remonte vers le Feu
Et retourne à la Flamme !*

Il existe une grande diversité d'interprétations de *Vers la Flamme* et aucune ne se ressemble vraiment. Outre celle de Vladimir Ashkenazy, chef d'orchestre mais aussi formidable pianiste, l'interprétation de Vladimir Sofronitsky (gendre de Scriabine et proche de son univers) reste une référence malgré son ancienneté (1959). Celle de John Ogdon en 1971 est tout en délicatesse. Une vidéo montre Vladimir Horowitz interprétant ce poème avec fougue malgré son âge avancé. Sviatoslav Richter donne une interprétation plus langoureuse et allongée. Grigori Sokolo opte également pour un tempo plus lent. En regroupant tous les Poèmes dans une intégrale, Pascal Amoyel, révélation instrumentale des Victoires de la Musique en 2005, tente de montrer l'évolution « pas à pas » de l'écriture du compositeur.



POÉSIES



une feuille qui s'envole
et l'univers s'étonne
serait-ce déjà l'automne

Yves

DE MON CŒUR À TON CŒUR



de mon cœur à ton cœur
c'est lumière sur lumière
quand jaillit à longs flots
l'étincelle première

les pétales de la vie
balayés par la brise
valsent en tourbillonnant
aux portes de l'oubli

portes oubliées portes scellées
que reste-t-il d'une personne
quand elle a disparu
sur les ailes du temps

il ne reste personne
pas même un masque pour le dire
pas même une ombre en souvenir
de ce qui n'est qu'un rêve

Yves

FEU



Nadia, Cornouailles

Au début est le feu et à la fin le feu.
Fontaines et sources vives s'en retournent à la flamme.
Quand la roue du soleil lentement se lève, la rosée
S'élève en cercle vers l'arc-en-ciel jusqu'au blanc unique.

Tout ce qui naît dans les ténèbres suscite
La brûlure du désir
Et du désir naît la vision,
Celui qui voit et celui qui est vu se fondent en une seule lumière
Quand les rocs se dissolvent au soleil et que les montagnes se déversent
Dans ces flammes, enfer pour ceux qui sont enchaînés,
Pure joie pour ceux qui sont délivrés.

Nos formes craignent les feux qui détruisent
Le moi et l'identité, - mais dans la caverne du cœur
Le cierge de l'âme toujours brille pour le Bien Aimé,
Et dans l'électron caché de l'eau
Se consume jusqu'au dernier jour la force du feu.

Kathleen Raine
Le Royaume invisible

LE PEU D'EAU



Tsarskoïe Selo, Pouchkine, Russie

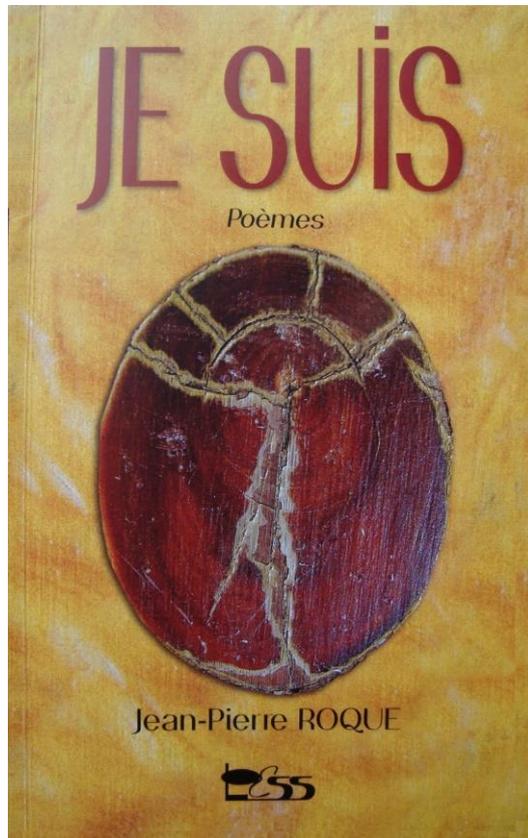


À ce flocon
Qui sur ma main se pose, j'ai désir
D'assurer l'éternel
En faisant de ma vie, de ma chaleur,
De mon passé, de ces jours d'à présent,
Un instant simplement : cet instant-ci, sans bornes.

Mais déjà il n'est plus
Qu'un peu d'eau, qui se perd
Dans la brume des corps qui vont dans la neige.

Yves Bonnefoy, *Ce qui fut sans lumière*, Poésie/Gallimard, 2002, p. 114

JE SUIS



sois enfin celui que tu es indéfectiblement
sans haine sans jalousie sans culpabilité
sois Celui/Celle qui ne t'a jamais délaissé
sois en ce monde juste un reflet du miroir

une luciole immortelle

Jean-Pierre Roque, *JE SUIS*, Éditions Loess, 2014, p. 24

*

JE M'EMPLOIE À VIVRE



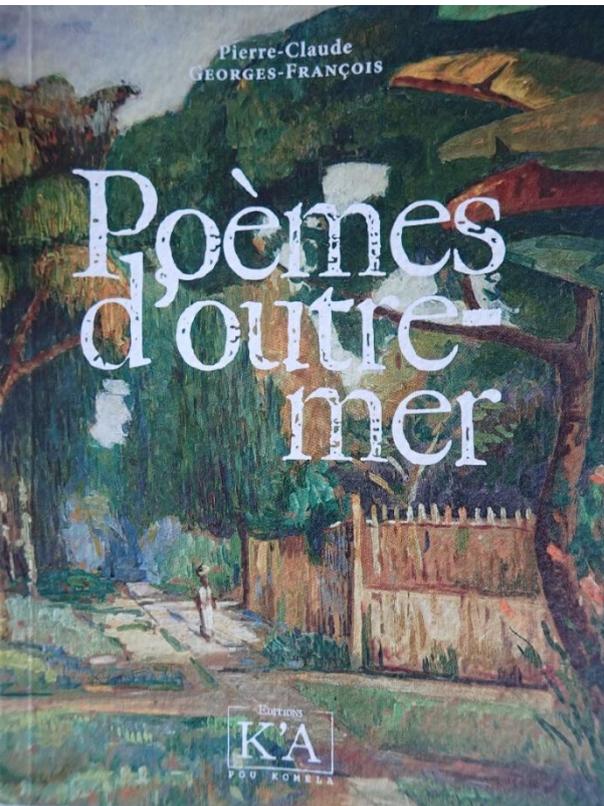
Federica Matta, *Voyage des Imaginaires*

Je m'emploie à vivre
dans un espace restreint
à arracher à chaque seconde
le maximum de temps
à faire de mon corps
le lieu de concentration des forces
de l'univers

Je m'emploie chaque jour
moins par révolte que par jeu
à ne pas mourir un peu

Jean-Pierre Roque

ATLAS



Les mots que l'on ne connaît pas
sont beaux de tout ce qu'ils racontent.
Ô les beaux noms et les beaux contes
qu'il y a dans les atlas !

Dans les petits carrés
verts, jaunes ou lilas,
le long des fleuves qu'ils remontent
ainsi qu'un voyageur chemine pas à pas,
le doigt parfois s'arrête,
et le Rêve fait la conquête
des pays qu'il ne connaît pas.

Assieds-toi : tu es si las des départs !

Les déserts sont là-bas, quelque part,
étales en lacs roux de soleils.
Montant de l'oasis en jets pareils
sous l'azur du midi qui s'embrace
les palmiers longs et lents, au pas de l'heure,
font encore tourner leur ombre autour des cases :

Oh ! les souvenirs autour de ton cœur.

Tu te souviens de celles qui faisaient des signes ;
de l'hôte sur son seuil, du passeur sur la rive,
de la forêt hallucinée de sa nuit verte.
Les dociles chalands t'ont reconduit aux grèves.
Les ports ? Tu te souviens. Et les immenses mers,
et les traversées de retour sur les steamers ?

Tu te souviens. Tu rêves, les paumes aux tempes.

Tu es chargé de toi, et la nuit est tranquille.

Ô la maison de l'enfance. Douceur de l'Île
natale. Clarté familière de la lampe.
Visages retrouvés des êtres et des choses.

Tu te souviens.

Le monde est infini.
La vie est immense et grandiose.

Mais mieux que dans les atlas
et les belles géographies :
Tout est en toi.

Tout est en toi !

Pierre-Claude Georges-François
Poèmes d'outre-mer, Editions K'A, 2022



Piton de la Fournaise, La Réunion

SUR L'ÎLE AUX OISEAUX



Quand par la méditation yogique un lien a été établi entre la conscience humaine normale et la conscience cosmique, l'homme arrive à la vraie compréhension de lui-même. Simultanément naît le Grand Geste (mahamudra).

Evans-Wentz, *Le Yoga tibétain*

Îlot de sable blanc, Mayotte

Né du moi confus
du corps troublé et de l'esprit dément
né des pages du savoir
jetées au vent
né du vol de la mouette rieuse
et des échos de son cri
né des images embrasées
dans le sombre océan de la nuit
né de tant de contradictions
glace brûlant et feu gelé
le blanc, le vide, le nu
voilà ce que j'ai toujours recherché

Ici, sur l'île aux oiseaux
où l'océan vient déferler
en cercles d'écume rageuse
autour des rocs fracturés
où l'esprit s'élève
sur les ailes du fou
ou bien s'abîme à contempler
le quartz blanc d'un caillou
j'ai retrouvé mon être vrai
qui est incandescence
la pensée à peine perceptible
perdue dans l'immanence.

Kenneth White, *Mahamudra*, Mercure de France, 1987

NOMBRE



Nadia, Stonehenge

Il n'y a pire idole que la pléthore.
Cette surabondance accumulée au détriment de la qualité simple.
À l'encontre de l'essentiel.

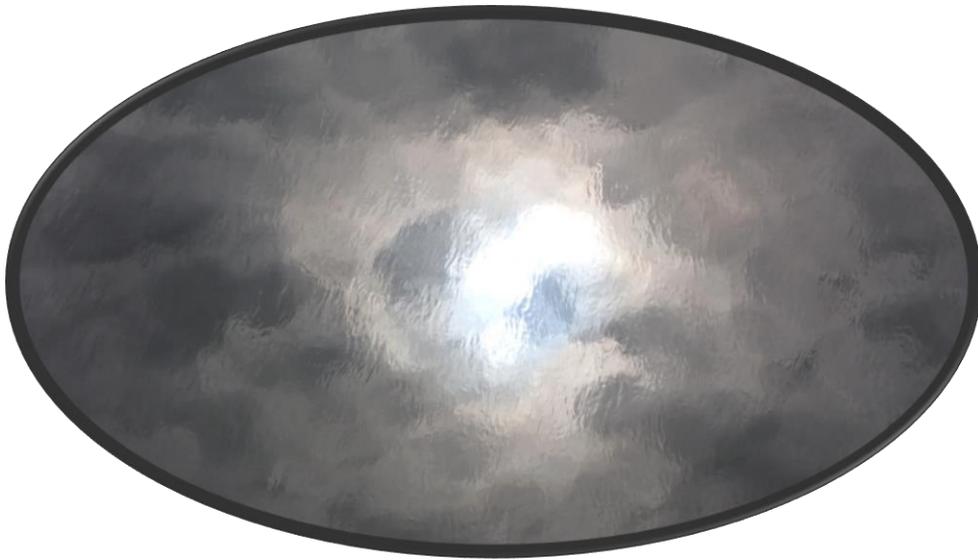
Il faut cesser de compter et compter à nouveau les grains du sablier comme les pièces d'une fortune dans un creuset sans fond où, finalement, tout va se confondre.

S'il faut compter avec le nombre – comme avec le temps – cela ne peut être que pour atteindre l'unité.

Dès lors, tout est résolu.

Jacques

VIDE



Yves, Reflets sans fond

Le vide apparaît à celui qui se croit possesseur de l'espace et du temps, comme de lui-même et de tout ce qui l'entoure, et qui, soudain, s'en trouve privé.

Alors que l'immense sphère dont il estime être le centre existe seulement à ses yeux et, qu'à l'instant où ils se ferment, ce monde-là disparaît tel quel, car n'ayant pas raison d'être.

Le vide en est dès lors le parfait reflet et s'offre enfin à la plénitude.

Jacques

MYTHE



Gustave Klimt, *Arbre de Vie*

D'un mythe à l'autre – siècles après siècles – le rite reste toujours le même : une oblation continue qui implore le ciel et sur laquelle s'appuie la conjuration de la peur.

La peur de n'être plus.

Alors que seule l'existence est en jeu ; cette réalité qui ne peut être réalité parce qu'elle reste tributaire du temps.

Le temps dont ne réchappera jamais que la réponse au mystère.

Au mystère sans réponse....

Jacques

QUAND JÉSUS PARLE À AUGUSTIN
Prière pour ne plus vivre séparé (suite)



Les brebis perdues de la Maison d'Israël
étaient des brebis entravées.
Les fidèles du Grand Faussaire
sont des fidèles entravés.
J'ai dit : malheur aux Pharisiens !
Je dis aujourd'hui : malheur aux doctrinaires
du Grand Faussaire !
Ils ressemblent à un chien
couché dans la mangeoire des bœufs
qui ne mange ni ne laisse les bœufs manger.
J'ai dit : malheur à vous légistes,
Je dis aujourd'hui : malheur à vous légistes !
Vous avez enlevé la clé de la science.
Vous n'êtes pas entrés vous-mêmes,
et ceux qui voulaient entrer,
vous les en avez empêchés.
Je détiens la clef de la science,
- qui n'est pas celle des scientifiques –
mais celle du Royaume.
Je voudrais la donner

à chacun de mes enfants.
Je pourrais pénétrer moi-même
dans leur demeure
sans crier gare.
Mais ce serait contraire à ma pédagogie divine
qui n'admet pas, ne tolère pas,
ne peut pas supporter
l'idée d'une quelconque effraction,
d'une quelconque violation.
Je n'aime pas la violence,
tu le sais, Augustin.
Je n'aime pas non plus l'intrusion :
tu le sais aussi,
tu es même bien placé pour le savoir.
Je préfère t'attendre dehors
dans la nuit froide de décembre
plutôt que de m'introduire
subrepticement dans ta demeure
et te rencontrer par surprise.
Je te veux sensible à mon approche,
attentif à ma présence,
accordé à ma voix
pour transcrire la plainte sourde,
lancinante,
qui monte de mon cœur.
C'est bon de te trouver à l'écoute
près du feu qui brûle dans la cheminée
et de pouvoir te dire à nouveau ce soir
ma peine de ne pouvoir parler aux hommes.
Sans le vouloir,
ils dressent des barricades,
ils se protègent contre moi !
Et quand ils parlent de moi, car ça leur arrive
et même assez souvent
depuis quelque temps,
c'est pour emplir le silence
qu'ils redoutent avant tout.
Ils déploient des prodiges d'imagination
pour que le bruit les empêche
de se retrouver en face d'eux-mêmes
et, qui sait ? peut-être en face de moi.
Ils sont maîtres dans l'art
de meubler le silence,

de peupler le silence.
Se réfugie-t-il dans la nuit ?
On vient le déloger
Et il n'est plus un coin du ciel ni de la terre
où il puisse être chez lui.
Mes enfants deviennent trop vite sérieux.
Pourquoi veulent-ils toujours œuvrer sans moi ?
Ils ne sentent même plus
qu'ils ont besoin de moi.
Alors ils se fatiguent très vite.
À 20 ans, ils sont encore beaux,
de la beauté de leur jeunesse ;
mais à quarante ans, ils sont déjà vieux
d'une vieillesse irrémédiable,
impardonnable.
Ils n'ont pas voulu
me remettre leurs affaires.
Disons plutôt qu'ils n'ont pas su me les remettre.
On leur a caché les clés de la science
qui sont les clés du Royaume
alors, ils ne savent plus
où donner de la tête.
Ils ne savent plus comment
défendre leurs positions.
Ils ne savent plus comment
assurer leurs possessions.
Ils se sont dessaisis, il est vrai,
des biens éternels
qui connaissent une forte dévaluation.
Ils ont renoncé
aux assurances éternelles,
de plus en plus marquées par la dégradation.
Mais la mort est au bout de la course
et l'on tourne le dos à son gouffre béant.
Or que l'on s'étourdisse à la fête
ou que l'on se réfugie dans ses affaires,
on ne retarde pas,
on avance au contraire,
l'échéance fatale.
Alors viennent les nuages annonciateurs d'orages,
les vols de corbeaux qui guettent la proie,
le vent de la folie
qui vous frôle dans la nuit,

le cœur qui bat trop fort sans raison,
victime lui aussi de la déraison,
les illusions qui partent à tire-d'aile
dans un ciel écarlate,
l'incompréhension des uns,
l'ingratitude des autres,
les vicissitudes avouées
et les turpitudes secrètes,
l'ami qui vous trahit,
l'ennemi qui vous tend un piège,
les mots qui n'ont plus de sens,
le sens commun en déroute,
le divan du thérapeute,
le lit d'hôpital
la solitude glacée.
Tout cela parce que mes enfants
ne sont pas en situation
de me confier leurs affaires.
À l'aube de la vie,
ils sont déjà engagés dans des voies sans issues.
Au midi de la vie,
ils sont comme le figuier desséché.
Un faux départ et tout est compromis,
un faux départ et les jeux sont faits.
Je dis :
si vous ne devenez semblables à des enfants,
vous n'entrerez pas dans le Royaume,
le monde dit à l'unisson :
si vous ne devenez rapidement semblables
aux gens en vue et aux gens en place,
vous serez impitoyablement écartés
voués à l'anonymat le plus complet.

Émile, 1974 (à suivre)

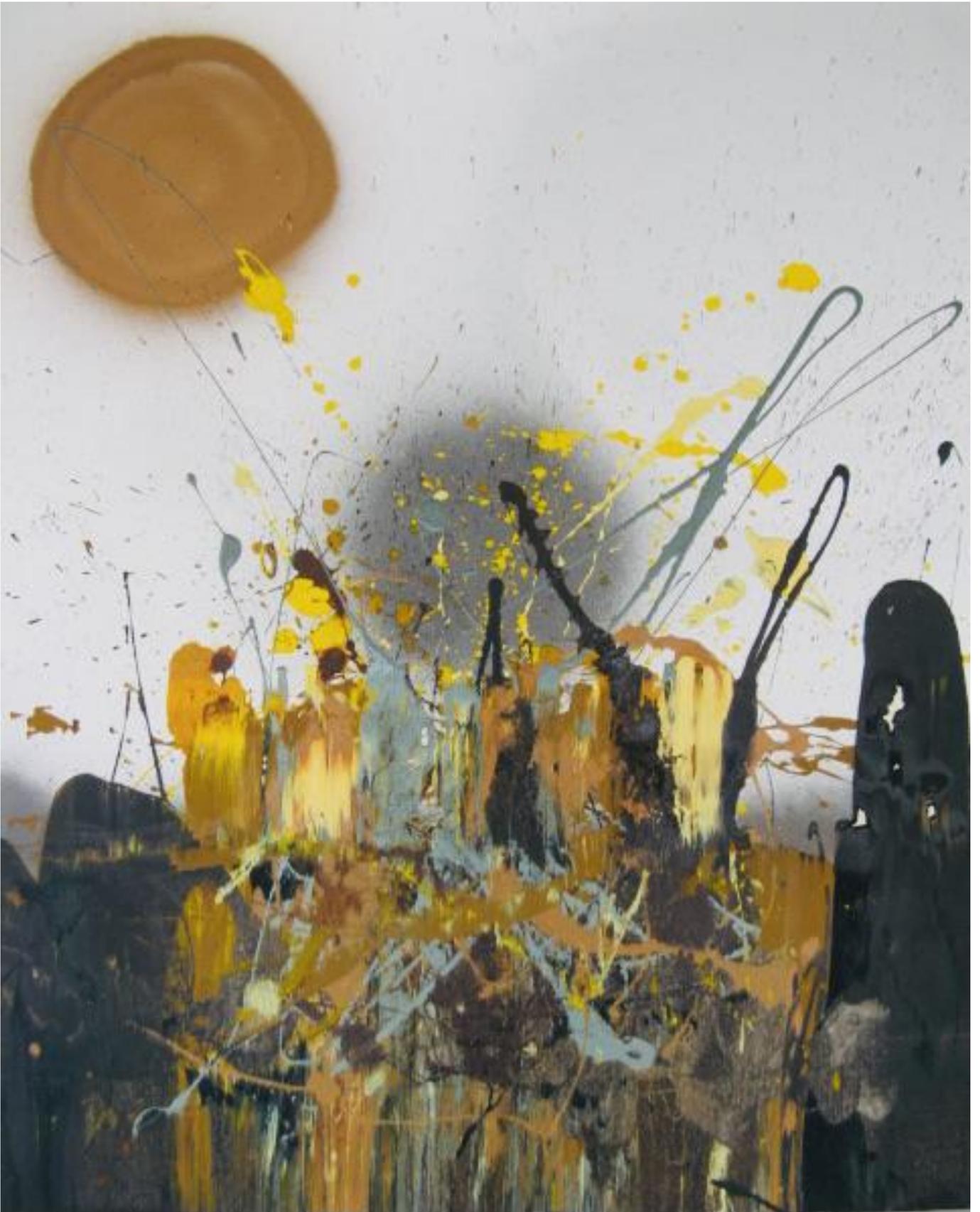


Illustration : Edmond (collection privée)